Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

COLIN-MAILLARD DE MORT — *par John Dickson Carr* 3
IL N'Y A PAS DE SOT MÉTIER — *par Mack Reynolds* 21
L'ENFANT EN PROIE AU TEMPS — *par Charles L. Harness* 31
SUIVEZ LE FANTOME — *par E. C. Hornsby* 46
LE BAL DES VOLEURS — *par Robert Margerit* 58
TOUT L'ÉTÉ EN UN JOUR — *par Ray Bradbury* 74
DES MONDES A PROFUSION — *par Idris Seabright* 80
CIVILISATION 2190 — *par Gérard Klein* 95

CHRONIQUES

ROBERT-HOUDIN — *par Jacques Van Herp*
Revue des Livres :
ICI, ON DÉSINTÈGRE !
par J. Bergier, I. B. Maslowski et A. Dorémieux
Revue des Films :
L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS — *par F. Hoda*

Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG, illustrant la chronique « *Robert-Houdin* ».

4e Année — N° 26. Janvier 1956.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Colin-maillard de mort

(*Blind man's hood*)

par JOHN DICKSON CARR

Les amateurs de littérature policière connaissent tous John Dickson Carr, un des trois ou quatre grands auteurs du genre, et l'œuvre qu'ils préfèrent de lui est souvent « La chambre ardente », *cet admirable et hallucinant roman mi-policier mi-fantastique. Si les amateurs de fantastique n'ont pas encore eu l'occasion, malheureusement, de connaître son roman* « Devil in velvet » (*récit étonnant d'un pacte avec le diable et d'un voyage dans le temps*), *nous leur offrons en attendant, pour la première fois en français, une nouvelle de Carr selon la formule de* « La chambre ardente ». *Vous avez vu, avec* « Les cloches chantantes » (1), *un exemple de la fusion S. F.-policier ; voici donc maintenant une fusion identique avec le fantastique. Carr y a mêlé un de ses problèmes typiques du « meurtre impossible » à un thème d'horreur surnaturelle dans la grande tradition d'Henry James... et de l'histoire de fantômes pour Noël (où s'illustrèrent Montague James et Dickens).*



Bien qu'il neigeât à flocons épars, la grande porte de la maison était ouverte à deux battants. Un vent âpre soufflait, la faisant grincer. A l'intérieur, Rodney et Muriel Hunter distinguaient un vestibule étroit, aux murs défraîchis, au carrelage d'un rouge terne, avec, dans le fond, un escalier de style Jacques Ier. (En ce moment, naturellement, aucune femme ne gisait morte dans ce vestibule.)

Se trouver devant une telle maison dans la région la plus déserte du comté de Kent — une de ces demeures campagnardes du XVIIe siècle, aux planchers gondolés et aux poutres polies par le temps — répondait assez à leur attente. Et quant à y trouver l'électricité, le fait n'avait rien de surprenant. Cependant, Rodney Hunter ne se rappelait pas avoir jamais vu une maison illuminée à ce point, et Muriel avait marqué un étonnement semblable devant cette abondance de lumières. Le « Clair Manoir » méritait bien son nom. Il s'élevait au milieu d'une pente de riche gazon, tout argenté présentement sous le givre, et il n'y avait pas un seul arbre ou arbuste dans un rayon de cinquante mètres. Ces lumières contrastaient avec l'air vaguement glacial et inhospitalier de la maison ; c'était comme si son propriétaire eût été dans l'*obligation* de les laisser brûler sans discontinuer.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 21.

— « Mais pourquoi la porte d'entrée est-elle *grande ouverte?* » insista Muriel.

Dans l'allée, le moteur de leur automobile toussota et cala. Dressant devant eux le secret de ses pignons confondus dans la nuit, la maison filtrait par chaque fente de la lumière qui silhouettait la glycine grimpant au long de la façade. La porte d'entrée était flanquée de deux fenêtres à petits carreaux dont les rideaux n'avaient pas été tirés. Par celle de gauche, Rodney et Muriel pouvaient voir dans une salle à manger basse de plafond, où une table et un buffet étaient dressés pour un repas froid. Celle de droite donnait dans une bibliothèque assez sombre où jouaient les reflets d'un grand feu brûlant dans la cheminée.

Tout en réchauffant Rodney Hunter, la vue de ce feu lui donnait conscience de son manquement de parole. Ils arrivaient avec un grand retard Il avait promis à Jack Bannister qu'ils seraient à cinq heures, sans faute, au « Clair Manoir » pour inaugurer la soirée donnée pour Noël.

Une panne de moteur au départ de Londres était une chose ; le temps perdu dans un cabaret de village en cours de route, à boire de la bière chaude tout en écoutant les chants de Noël diffusés par la radio, jusqu'à s'abandonner à une euphorie à laquelle les réminiscences de Dickens n'étaient pas étrangères, en était une autre. Mais Muriel et lui étaient jeunes ; ils étaient profondément épris l'un de l'autre et de la vie en général ; et la pensée de fêter joyeusement Noël leur avait communiqué une chaleur qui — tandis qu'ils restaient là devant les portes grinçantes du « Clair Manoir » — commençait singulièrement à tomber.

« Il n'y avait vraiment pas de raison d'éprouver de l'inquiétude, » pensait Rodney. Il ouvrit le coffre arrière de la voiture et y prit leurs bagages, parmi lesquels une grande caisse de cadeaux pour les enfants de Jack et de Molly. Que le bruit de ses pas résonnât si fort sur le gravier n'avait après tout rien d'anormal. Il passa la tête dans l'encadrement de la porte et siffla. Puis il manœuvra le heurtoir. On eût dit que le bruit partait explorer tous les coins et recoins de la maison pour revenir à lui comme un chien de chasse ; mais il n'y eut pas de réponse.

— « Si tu veux mon avis, » dit-il, « il n'y a personne à la maison. »

Muriel monta lestement les trois marches du perron pour venir se placer près de lui. Elle tenait son manteau de fourrure serré autour d'elle et son visage était rouge de froid.

— « Mais c'est impossible ! » s'écria-t-elle. « Enfin, même s'ils étaient sortis, il y a les domestiques... Molly m'a dit qu'elle avait une cuisinière et deux femmes de chambre. Es-tu sûr que c'est bien ici? »

— « Oui. Le nom est sur la grille à l'entrée et il n'y a pas d'autre maison à une lieue à la ronde. »

Obéissant à la même idée, ils tendirent le cou pour regarder par la fenêtre de la salle à manger, à gauche. De la volaille froide sur le buffet, un grand compotier plein de marrons et — maintenant ils pouvaient le voir — un autre bon feu, devant lequel il y avait une chaise

avec un ouvrage au tricot abandonné dessus. De nouveau, Rodney fit retentir le heurtoir, avec vigueur cette fois, mais le son avait quelque chose de fêlé. C'était comme s'ils se fussent trouvés encore plus seuls au centre de cet îlot de lumière, avec le vent d'est soufflant avec violence à travers la campagne et la porte qui s'était remise à grincer.

— « Je crois qu'on ferait mieux d'entrer, » dit Rodney. Et il ajouta ces mots tout à fait dépourvus de l'esprit de Noël : « Eh bien, en voilà une sacrée farce ! Que crois-tu qui s'est passé? Je jurerais que ce feu a été allumé il n'y a pas plus d'un quart d'heure. »

Il fit quelques pas dans le vestibule et posa ses valises. Comme il se tournait pour fermer la porte, Muriel posa la main sur son bras.

— « Dis-moi, Rod. Tu crois qu'il est préférable de fermer cette porte? »

— « Pourquoi pas? »

— « Je... Je ne sais pas. »

— « Le froid pénètre déjà suffisamment comme ça, » fit-il remarquer, peu disposé à admettre que la même pensée lui était venue. Il ferma les deux battants et mit la barre en place. Et au même moment quelqu'un — une jeune fille apparemment — apparut à la porte de la bibliothèque, sur la droite.

Cette jeune personne avait un visage si agréable que tous deux se sentirent soulagés. Ils ne pensaient même pas à se demander pourquoi elle n'avait pas répondu quand Rodney avait frappé ; elle comblait un vide. Elle était fort jolie, âgée de vingt à vingt-deux ans au plus, et elle avait un petit air collet monté qui fit que Rodney eut l'impression qu'il s'agissait d'une gouvernante ou d'une secrétaire, bien que Jack Bannister n'eût jamais fait mention d'une telle personne. Elle était potelée mais avec une taille curieusement mince, et portait une robe marron. Ses cheveux bruns étaient partagés par une raie bien nette et ses yeux noisette — des yeux allongés qui auraient pu suggérer un mystère ou se prêter à de curieux sourires s'ils n'avaient été si placides — avaient pris une expression attentive. Dans une main, elle tenait ce qui paraissait être un petit sac blanc de lin ou de coton. Et elle prit la parole avec une dignité peu en rapport avec sa jeunesse.

— « Je suis vraiment navrée, » leur dit-elle. « J'avais bien cru entendre quelqu'un, mais j'étais si occupée que je ne pouvais pas en être sûre. Excusez-moi, je vous prie. »

Elle sourit. Intimement persuadé que ses coups de heurtoir avaient été assez forts pour réveiller les morts, Hunter n'en murmura pas moins quelques paroles conventionnelles. Comme si elle eût été consciente de ce que le sac blanc dans sa main avait quelque chose d'un peu incongru, elle le leur montra et expliqua :

— « Pour jouer à colin-maillard. Ils trichent tellement, je regrette de le dire, et pas seulement les enfants. Si l'on se sert d'un mouchoir ordinaire noué devant les yeux, ils s'arrangent toujours pour en desserrer un coin. Mais si l'on prend un sac comme celui-ci, qu'on le mette bien

sur la tête de la personne et qu'on l'attache autour de son cou... » (une image macabre se présenta soudain à l'esprit de Rodney Hunter) (1) « cela va tellement mieux, n'est-il pas vrai? » Ses yeux semblèrent se tourner à l'intérieur et son regard devint absent. « Mais il ne faut pas que je vous tienne là à bavarder. Vous vous appelez...? »

— « Je m'appelle Hunter. Et voici ma femme. J'ai bien peur que nous ne soyons en retard, mais je pensais que Mr. Bannister attendait... »

— « Il ne vous a donc rien dit? » demanda la jeune fille en robe marron.

— « Dit quoi? »

— « Tout le monde ici, y compris les domestiques, quitte toujours la maison à cette heure-ci, ce jour de l'année. C'est la coutume. Je crois qu'il en est ainsi depuis plus de soixante ans. Ils se rendent à un petit service religieux spécial. »

L'imagination de Rodney Hunter avait conçu toutes sortes d'explications fantastiques, la première étant que cette jeune fille à la contenance grave avait assassiné toute la maisonnée et était occupée à faire disparaître les cadavres. Ce qui mettait cette pensée stupide dans sa tête, il n'aurait su le dire, à moins que ce ne fût sa profession d'auteur d'histoires policières. Mais il se sentit soulagé d'entendre une explication banale. La jeune fille avait repris la parole :

« Bien entendu, ce n'est en réalité qu'un prétexte. Le recteur, ce cher homme, l'a inventé il y a longtemps pour éviter les motifs d'embarras. Ce qui s'est passé ici n'avait rien à voir avec le meurtre, les dates étant si différentes ; et je suppose que la plupart des gens ont oublié maintenant pourquoi les habitants de la maison *préfèrent* s'éloigner entre sept et huit heures la veille de Noël. Je ne sais pas si Mrs. Bannister elle-même connaît la vraie raison, bien que, j'imagine, Mr. Bannister doive la connaître. Mais ce qui se passe ici ne peut être très agréable, et il ne conviendrait pas de laisser les enfants voir cela, n'est-ce pas? »

Muriel parla soudain avec une telle vivacité et d'un ton si direct que son mari se rendit compte qu'elle avait peur.

— « Qui êtes-vous? » dit-elle. « Et de quoi diable parlez-vous? »

— « J'ai toute ma raison, je puis vous l'assurer, » répondit leur hôtesse avec un sourire dans lequel il y avait autant de gaieté que de timidité. « Je suppose que tout cela doit être très déconcertant pour vous, mes pauvres amis. Mais je manque à mes devoirs. Veuillez entrer vous asseoir devant le feu et me laisser vous offrir à boire. »

Elle les emmena dans la bibliothèque, les précédant avec une démarche qui ressemblait à une succession de bonds légers et regardant par-dessus son épaule de ses yeux en amande. La bibliothèque était une pièce longue et basse, aux poutres apparentes. La fenêtre donnant sur la route n'avait pas de rideaux, mais celle qui s'ouvrait dans le mur

---

(1) Ainsi apprête-t-on en Angleterre les condamnés à mort pour leur pendaison.

de côté, où il y avait aussi une cheminée en briques d'un rouge fané, était une fenêtre en saillie devant laquelle étaient tirés d'épais rideaux. Comme leur hôtesse les installait devant le feu, Hunter aurait juré avoir vu remuer un de ces rideaux.

— « Vous n'avez pas à vous inquiéter, » lui assura-t-elle, suivant son regard dirigé vers la fenêtre. « Même si vous regardiez derrière, vous ne verriez sans doute rien maintenant. Je crois qu'un monsieur a essayé une fois. Il avait fait le pari de rester dans la maison. Mais quand il a tiré le rideau, il n'a rien vu dans l'encoignure de la fenêtre — du moins rien à proprement parler. Il a senti le contact d'une chevelure, et cela bougeait. C'est pourquoi on allume tant de lumières à présent. »

Muriel s'était assise sur un canapé et allumait une cigarette, ce qui, pensait Hunter, lui valait la désapprobation hautaine de leur hôtesse.

— « Pourrions-nous boire quelque chose de bien chaud? » demanda Muriel assez sèchement. « Et ensuite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions aller en nous promenant à la rencontre des Bannister sur le chemin de l'église. »

— « Oh! je vous en prie, n'en faites rien, » s'écria l'autre. Elle était restée debout près de l'âtre, les doigts noués, la paume des mains tournée vers l'extérieur. Elle courut alors vers Muriel pour s'asseoir à côté d'elle. La rapidité de son mouvement, aussi bien que le contact de sa main sur le bras de Muriel, firent se reculer celle-ci.

Hunter était maintenant tout à fait convaincu que leur hôtesse n'avait pas sa raison. Cependant, il ne pouvait comprendre pourquoi elle exerçait sur lui une telle fascination. Dans son ardeur à les faire rester là, la jeune fille venait d'avoir une nouvelle idée. Sur une table, derrière le canapé, des serre-livres maintenaient une rangée de romans modernes. Placés bien en évidence — probablement une attention de Molly Bannister — étaient deux des romans policiers de Hunter. La jeune fille posa un doigt sur ceux-ci.

— « Puis-je vous demander si vous en êtes l'auteur? »

Il lui répondit que oui.

« Alors, » dit-elle soudain, avec calme, « cela vous intéresserait probablement de connaître l'histoire de ce meurtre. Ce fut une affaire des plus obscures, vous savez ; la police n'a abouti à rien et personne n'a jamais pu élucider l'énigme. » Elle le regardait avec une attention profonde. « C'est arrivé là-bas, dans le vestibule. Une pauvre femme a été tuée alors qu'il n'y avait personne pour la tuer et que personne n'aurait pu le faire. Et pourtant elle a été assassinée. »

Hunter fit un mouvement pour se lever de son fauteuil, mais il se ravisa et se rassit.

— « Continuez, » dit-il.

*
* *

— « Il faut me pardonner si j'hésite un peu sur les dates, » dit-elle. « Je crois que c'était dans les premières années 70, et je suis sûre que

c'était au début de février — à cause de la neige. L'hiver était mauvais cette année-là ; tout le bétail avait péri dans les fermes. Je suis d'une vieille famille de la région et c'est une chose que je sais. La maison, ici, était à peu de chose près ce qu'elle est maintenant, sauf qu'il n'y avait rien de semblable à cet éclairage (des lampes à pétrole seulement, pauvre jeune femme !) ; et l'on était obligé de tirer l'eau à la pompe, et puis les gens lisaient le journal de la première à la dernière ligne et commentaient les nouvelles pendant des jours et des jours.

» Au physique, les gens étaient un peu différents aussi. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi une barbe paraît si étrange aujourd'hui ; on semble croire que les hommes qui portaient la barbe étaient privés d'émotion. Mais même les jeunes la portaient, et ils n'en étaient pas moins beaux. A l'époque, cette maison était habitée par un jeune ménage ; pour préciser, leur mariage ne datait que de l'été précédent. Ils s'appelaient Edward et Jane Waycross et chacun les considérait comme un couple bien assorti.

» Edward Waycross n'avait pas de barbe, mais il portait d'abondants favoris qu'il tenait frisés avec soin. Ce n'était pas un bel homme à vrai dire; il était un peu sec et avait un visage ingrat ; mais c'était un homme pieux, honnête et excellent en affaires, à ce qu'on dit ; il était fabricant de matériel agricole à Hawkhurst. Il était persuadé que Jane Anders (c'était son nom de jeune fille) ferait une bonne épouse, ce en quoi il ne s'était pas trompé. Jane avait eu plusieurs prétendants. Bien que Mr. Waycross fût le meilleur parti, je sais que les gens furent assez surpris quand elle l'accepta, car on pensait qu'elle aimait quelqu'un d'autre — un homme de plus belle prestance, après qui bien des jeunes filles soupiraient. Il s'agissait de Jeremy Wilkes, un fils de bonne famille mais qui était considéré comme profondément immoral. Il n'était pas plus jeune que Mr. Waycross, mais il avait une grande barbe noire, portait des gilets blancs avec des chaînes en or et se promenait dans un cabriolet. Bien sûr, il y avait eu des cancans, mais c'était parce que Jane Anders passait pour une jolie fille. »

Leur hôtesse s'était tenue le buste incliné en arrière sur le canapé, pliant et dépliant machinalement d'une seule main le petit sac blanc et s'exprimant d'une voix teintée de préciosité. C'est alors qu'elle fit quelque chose qui eut pour effet de glacer les deux visiteurs.

Chacun connaît ce geste. Elle avait posé délicatement sur sa joue les doigts de son autre main, s'appuyant sur son coude. Ce faisant, elle touchait la peau au coin de son œil, sous la paupière inférieure, et, de façon toute fortuite, elle tira légèrement à un moment donné le coin de cette paupière, ce qui aurait dû faire apparaître la membrane rouge à l'intérieur. Or, celle-ci n'était pas rouge. Elle avait une couleur pâle, malsaine.

« Pour ses affaires, » reprit-elle, « Mr. Waycross avait souvent à se rendre à Londres, et il était, en général, obligé d'y passer la nuit. Mais Jane Waycross n'avait pas peur de rester seule à la maison. Elle avait

une vieille domestique qui lui était toute dévouée et un bon chien. Cependant, Mr. Waycross se plaisait à louer son courage. »

La jeune fille sourit. « La nuit dont je veux vous entretenir, en février, Mr. Waycross était absent. Le malheur voulut que la vieille servante fût absente elle aussi ; on l'avait demandée pour assister sa cousine qui allait accoucher et Jane Waycross l'avait autorisée à s'en aller. On savait cela au village, attendu que ces choses-là se savent toujours, et cela donnait lieu à quelque inquiétude, cette maison étant isolée, comme vous le constatez. Mais Jane n'avait pas peur.

» La nuit était très froide et la neige était tombée en abondance jusque vers neuf heures. Il faut que vous sachiez que, sans aucun doute, la pauvre Jane Waycross était encore en vie après que la neige eut cessé de tomber. Il devait être près de neuf heures et demie quand, rentrant chez lui, un certain Mr. Moody — un bien brave homme, très sobre, qui habitait Hawkhurst — passa en voiture devant la maison. Comme vous le savez, celle-ci, qui se trouve au milieu d'une grande pelouse, est parfaitement visible de la route. Mr. Moody aperçut la pauvre Jane à la fenêtre d'une des chambres d'en haut. Une bougie à la main, elle était en train de fermer les volets. Mais il ne fut pas le seul témoin à la voir vivante.

» Ce même soir, Mr. Wilkes (le monsieur au physique agréable dont je vous parlais il y a un instant) avait été boire dans une taverne du village de Five Ashes en compagnie du Dr. Sutton, le médecin de l'endroit, et d'un propriétaire de chevaux de course du nom de Pawley. Il était environ onze heures et demie quand ils décidèrent de rentrer chez eux et prirent la route de Cross-in-Hand dans le cabriolet de Mr. Wilkes. Je crois bien qu'ils avaient bu copieusement, mais ils gardaient cependant toute leur lucidité. Le propriétaire de la taverne se rappela l'heure parce qu'il était resté sur le pas de sa porte pour voir le cabriolet, une belle voiture aux roues jaunes, partir au grand galop de son cheval comme s'il n'y avait pas eu de neige, avec Mr. Wilkes coiffé d'un de ces chapeaux à la nouvelle mode, rond avec des bords roulés.

» Il faisait un beau clair de lune. « Et aucun danger, » déclara le Dr. Sutton par la suite ; « les ombres des arbres et des clôtures aussi nettes que si l'un de ces artistes ambulants vous les avait découpés en silhouette pour six pence. » Mais comme ils passaient devant cette maison, Mr. Wilkes arrêta brusquement son cheval. Une vive lumière brillait à la fenêtre d'une des pièces du rez-de-chaussée — la pièce où nous nous trouvons, plus précisément. Ils restèrent un instant immobiles, tendant la tête hors du capot de la voiture et s'interrogeant.

» Finalement, Mr. Wilkes dit : « Voilà qui m'inquiète. Vous savez, messieurs, que Waycross est encore à Londres à cette heure et que son épouse a l'habitude de se coucher tôt. Je monte jusque là-bas pour voir s'il n'y a rien d'anormal. »

» Sur ces mots, il sauta à bas de la voiture, sa barbe noire en avant

et son haleine s'échappant en buée. Il ajouta : « Et si c'est un cambrioleur, par ce que je pense ! » — je ne veux pas répéter le mot dont il usa — « je vous garantis, messieurs, que je lui règle son compte. » Il franchit la grille, monta l'allée de la maison — ils pouvaient suivre chacun de ses pas — et regarda par la fenêtre de cette pièce-ci. Bientôt il reparut, l'air soulagé (ils pouvaient voir ses traits à la lueur des lanternes du cabriolet), mais épongeant son front moite de transpiration.

» Tout va bien, » leur dit-il. « Waycross est rentré. Mais, sacrebleu ! il devient de plus en plus maigre, ou alors c'est l'ombre environnante. »

» Puis il leur dit ce qu'il avait vu. Si vous regardez de dehors par la fenêtre de devant — celle-là — vous pouvez voir de biais, par la porte, ce qui se passe dans le vestibule. Il déclara y avoir vu Mrs. Waycross debout, le dos à l'escalier, une grande écharpe bleue jetée sur sa chemise de nuit et ses cheveux défaits sur les épaules. Debout devant elle, tournant le dos à Mr. Wilkes, se tenait un homme de haute taille, maigre, comme Mr. Waycross, vêtu d'un long pardessus et coiffé d'un chapeau haut de forme, comme celui de Mr. Waycross. Jane Waycross portait soit une lampe, soit une bougie, et il avait remarqué la façon dont le grand chapeau semblait osciller, comme si l'homme parlait à la jeune femme ou tendait les mains vers elle. Il n'avait pu voir le visage de la femme.

» Bien entendu, ce n'était pas Mr. Waycross, mais comment auraient-ils pu le savoir?

» Vers sept heures le lendemain matin, Mrs. Randall, la vieille domestique, rentra. (Sa cousine avait donné le jour à un gros garçon dans la nuit.) Mrs. Randall regagna la maison dans une aube rendue plus blafarde par la couche de neige immaculée et elle trouva la maison fermée à clé de partout. Elle frappa, mais ne put obtenir de réponse. Comme c'était une femme de grande résolution, elle finit par casser un carreau et entra. Mais quand elle vit ce qu'il y avait dans le vestibule, elle se précipita dehors pour réclamer à grands cris du secours.

» La pauvre Jane n'avait plus besoin de secours. Je sais que je ne devrais pas parler de ces choses, mais il le faut bien. Elle était étendue la face contre terre dans le vestibule. De la taille jusqu'aux pieds son corps était horriblement brûlé et... dévêtu, vous comprenez, parce que sa chemise de nuit et son écharpe avaient été presque entièrement consumées. Le dallage du vestibule était souillé de sang et de pétrole, celui-ci s'étant échappé d'une lampe surmontée d'un épais abat-jour de soie bleue qui gisait, brisée, à quelque distance. Près de la lampe était un chandelier de porcelaine avec une bougie. Le feu avait également brûlé une partie des panneaux de bois au mur, ainsi qu'une partie de l'escalier. Il est heureux que le sol ait été carrelé et qu'il n'y ait plus eu beaucoup de pétrole dans la lampe, sinon la maison eût flambé comme une torche.

» Mais ses brûlures n'avaient pas été seules cause de sa mort. Elle portait à la gorge une hideuse blessure faite avec une lame très tran-

chante. Cependant, elle était restée en vie assez longtemps pour éprouver cette double souffrance, car elle s'était traînée sur le ventre tout en brûlant. C'était une mort cruelle, une mort horrible pour une personne aussi douce. »

Il y eut un silence. L'expression du visage de la narratrice, la jeune fille en robe marron, changea légèrement. L'expression de ses yeux changea de même. Elle était assise près de Muriel et elle se rapprocha d'elle encore un peu.

« Naturellement, la police est venue. Je regrette de ne pas comprendre ces choses-là mais, quoi qu'il en soit, elle découvrit que la maison n'avait pas été cambriolée. Les policiers remarquèrent aussi ce fait étrange que j'ai mentionné, à savoir qu'il y avait *à la fois* une lampe et une bougie près du cadavre. La lampe venait de la chambre à coucher de Mr. et Mrs. Waycross au premier étage et le chandelier également : il n'y avait pas d'autres lampes ou de bougies en bas, à l'exception des lampes qui avaient été entreposées dans l'arrière-cuisine pour être regarnies le lendemain matin. Mais la police fut d'avis qu'elle ne serait pas descendue au rez-de-chaussée en portant *à la fois* la lampe et la bougie.

» Elle avait dû descendre avec la lampe parce que celle-ci était cassée. Quand l'assassin l'avait empoignée, conclut la police, elle avait laissé tomber la lampe qui s'était éteinte ; le pétrole s'était répandu mais n'avait pas pris feu. Alors cet homme en chapeau haut de forme, pour finir son travail après lui avoir tranché la gorge, était monté au premier, avait pris une bougie et mis le feu au pétrole. Même moi qui suis stupide en ce qui concerne ces choses, j'aurais deviné que cela signifiait qu'il s'agissait de quelqu'un connaissant bien la maison. Et d'ailleurs, si elle était descendue, ce devait être pour faire entrer quelqu'un par la grande porte et ce ne pouvait être un cambrioleur.

» Vous pouvez être sûrs que toutes les commères montrèrent aussitôt une activité égale à celle de la police, même alors que celle-ci gardait une prudente réserve, sachant que Mrs. Waycross avait dû ouvrir la porte à un homme qui n'était pas son mari. Et immédiatement la police trouva la confirmation de ce fait parmi le gâchis que le feu et le sang avaient fait dans le vestibule. A peu de distance du corps de la malheureuse Jane, on découvrit un flacon à médicaments, comme en utilisent les pharmaciens. Je pense qu'il s'était cassé en deux ; or, sur un des deux morceaux que le feu n'avait pas atteint, on trouva collés des fragments d'une lettre non entièrement consumée. C'était l'écriture d'un homme qui n'était pas son mari, et on parvint à en déchiffrer assez pour comprendre. La lettre était pleine de... mots d'amour, vous comprenez, et l'homme lui fixait rendez-vous pour cette nuit-là. »

Comme la jeune fille s'arrêtait, Rodney Hunter ne put s'empêcher de poser une question :

— « A-t-on découvert de qui était cette écriture? »

— « C'était celle de Jeremy Wilkes, » répondit simplement la jeune

fille. « Cependant, cela ne put jamais être prouvé ; la police n'a guère fait que nourrir des soupçons à cet égard, soupçons que les circonstances ne corroboraient pas. En fait, on trouva bien un couteau ensanglanté en la possession de Mr. Wilkes, mais la police n'est jamais parvenue à tirer avantage de cette découverte, la pauvre. Car, voyez-vous, ni Mr. Wilkes ni personne d'autre au monde ne pouvaient avoir matériellement commis ce meurtre. »

***

— « C'est ce que je ne comprends pas, » dit Hunter d'un ton vif.

— « Excusez-moi si je me montre stupide pour raconter ces choses, » dit leur hôtesse avec humilité. Elle semblait écouter la cheminée gronder sous le ciel glacé tout en fixant devant elle un regard froid et placide. « Mais même les commères du village pouvaient le dire. Quand Mrs. Randall rentra à la maison au petit jour, les deux portes, celle de devant et celle de derrière, étaient fermées et solidement verrouillées de l'intérieur. Toutes les fenêtres étaient fermées elles aussi. Si vous voulez jeter un coup d'œil aux dispositifs de fermeture, vous comprendrez ce que cela signifie.

» Mais, Dieu vous garde ! ce n'était pas encore le point capital. Je vous ai parlé de la neige. Elle avait cessé de tomber à neuf heures le soir, plusieurs heures avant l'assassinat de Mrs. Waycross. Quand la police arriva, il n'y avait que deux séries d'empreintes dans la grande étendue de neige vierge autour de la maison. L'une appartenait à Mr. Wilkes qui était venu voir à la fenêtre dans la nuit. L'autre appartenait à Mrs. Randall. La police put suivre et expliquer les deux séries d'empreintes, mais il n'y en avait aucune autre, et personne n'était caché dans la maison.

» Bien entendu, il était absurde de soupçonner Mr. Wilkes. Non seulement il fit une déclaration d'une parfaite clarté au sujet de l'homme en chapeau haut de forme, mais le Dr. Sutton et Mr. Pawley, qui étaient rentrés avec lui de Five Ashes, étaient là pour témoigner qu'il n'avait pu commettre le meurtre. Vous comprenez, il n'approcha pas plus près que de la fenêtre de cette pièce. Il était possible à ses deux compagnons de voir chacun des pas qu'il faisait au clair de lune, et ils les virent effectivement. Après cela, il rentra avec le Dr. Sutton et passa la nuit chez lui ; ou plutôt, je devrais dire qu'ils continuèrent leur horrible beuverie jusqu'au lever du jour. Il est exact que la police a trouvé Mr. Wilkes en possession d'un couteau taché de sang, mais il expliqua qu'il s'était servi de ce couteau pour dépouiller un lapin.

» De même, la pauvre Mrs. Randall, qui avait passé toute la nuit à donner des soins à l'accouchée, se trouvait hors de cause ; sans compter qu'il eût été encore plus absurde de la soupçonner, elle. Mais il n'y avait aucune trace de pas, aussi bien dans un sens que dans l'autre,

sur toute cette étendue de neige, et toutes les issues étaient fermées de l'intérieur. »

Ce fut Muriel qui prit alors la parole d'une voix qu'elle voulait sèche mais qui vacillait malgré tous ses efforts.

— « Est-ce que vous prétendez nous faire croire cette fable? » demanda-t-elle.

— « Je vous fais enrager un peu, ma chère petite, » répondit l'autre. « Mais réellement et sincèrement, tout cela est arrivé. Peut-être vous montrerai-je quelque chose dans un moment. »

— « Je suppose que c'est en réalité le mari qui a commis le crime? » demanda Muriel d'un ton où perçait l'ennui.

— « Pauvre Mr. Waycross ! » dit tendrement leur hôtesse. « Il passa cette nuit-là dans un hôtel où l'on ne sert pas de boissons alcooliques, près de la gare de Charing Cross, ainsi qu'il faisait toujours, et, bien entendu, il ne l'a pas quitté. Quand il apprit la duplicité de sa femme, » — de nouveau, Hunter crut qu'elle allait tirer sur sa paupière — « il fut bien près d'en devenir fou, le pauvre homme. Je crois qu'il abandonna les machines agricoles pour se tourner vers la religion. Je sais qu'il quitta la région à quelque temps de là et que, avant de s'en aller, il voulut à toute fin brûler le matelas de leur lit. Bref, ce fut un affreux scandale. »

— « Mais dans ce cas, » dit Hunter avec insistance, « qui l'a tuée? De plus, s'il n'y avait pas de traces de pas et si toutes les portes étaient verrouillées, comment le meurtrier est-il entré ou sorti? Et enfin, si tout cela s'est passé en février, quel rapport cela a-t-il avec le fait que les gens désertent la maison la veille de Noël? »

— « Ah ! c'est là véritablement qu'est l'histoire. C'est ce que j'avais l'intention de vous raconter. »

Elle se remit à parler mais d'une voix très faible.

« Il a dû être très intéressant de voir les gens changer et vieillir ou suivre d'étranges voies, dans les années qui suivirent. Car, naturellement, il n'y avait pas de nouveau, pas encore. La police ne tarda pas à abandonner ses recherches ; on jugea bienséant de laisser dormir l'affaire. Une pompe fut construite sur la place du marché et la nouvelle du voyage du Prince de Galles aux Indes en 1875 alimenta suffisamment les conversations. Bientôt, une nouvelle famille vint vivre au « Clair Manoir » et commença à y élever ses enfants. Les arbres et la pluie en automne étaient exactement comme auparavant, ainsi que vous devez le penser. Sept ou huit années ont dû s'écouler avant que quelque chose se produisît, car Jane Waycross était un ange de patience...

» Plusieurs personnes intéressées au drame étaient mortes dans l'intervalle. Mrs. Randall, par exemple, d'une crise d'amygdalite aiguë, et le Dr. Sutton aussi mais, dans son cas, ce fut un bienfait, car il fit une chute alors qu'il allait pratiquer une amputation le corps littéralement saturé d'alcool. Mais la fortune avait souri à Mr. Pawley et, par-dessus tout, à Mr. Wilkes. Celui-ci était devenu encore plus séduisant

si possible, d'après ce qu'on m'a dit, en approchant de l'âge mûr. Quand il se maria, il abandonna toutes ses habitudes de débauche. Car il se maria avec l'héritière du domaine de Tinsley, Miss Linshaw, à qui il faisait déjà la cour au moment du meurtre ; et j'ai entendu dire que la pauvre Jane Waycross, même après son mariage avec Mr. Waycross, mordait son oreiller de dépit la nuit parce qu'elle était jalouse de Miss Linshaw à un point que vous ne sauriez imaginer.

» Mr. Wilkes, autrefois grand et mince, était maintenant un homme d'une belle corpulence. Il portait en permanence une redingote. Il avait perdu presque tous ses cheveux, mais il possédait en revanche une barbe bien fournie et frisée ; il avait des yeux noirs pétillants, des joues vermeilles attestant une magnifique santé et une belle voix grave. Tous les enfants couraient à sa rencontre. Il paraît qu'il brisait autant de cœurs féminins que lorsqu'il était plus jeune. Lors de toutes les saines réjouissances, il était invariablement le premier à mener le cotillon ou à applaudir le violoniste, et je ne sais ce que les maîtresses de maison auraient fait sans lui.

» Une veille de Noël, donc — je vous rappelle que je ne suis pas certaine de la date exacte — les Fenton donnèrent une réception. Les Fenton étaient cette charmante famille devenue propriétaire de la maison. On ne devait pas danser, mais il devait y avoir tous les jeux habituels. Naturellement, Mr. Wilkes fut le premier à recevoir une invitation, et le premier à accepter. Car tout avait été effacé et aplani par le temps, comme les faux plis sur le couvre-lit de l'an dernier, et il n'y a pas à revenir sur le passé, du moins on le dit. On avait décoré la maison avec du houx et du gui et les invités commencèrent à arriver dès deux heures de l'après-midi.

» Je tiens tout cela de la tante de Mrs. Fenton (une des demoiselles Abbott, du Warwickshire) qui séjournait ici à l'époque. Malgré l'ambiance de cette joyeuse saison, les préparatifs, contrairement à l'habitude, n'avaient pas bien suivi leur cours ce jour-là. Miss Abbott se plaignait qu'une désagréable odeur de terre flottât dans la maison. Il faisait un jour sombre et froid et les cheminées ne tiraient pas comme elles l'auraient dû. Pour comble de malchance, Mrs. Fenton se fit une entaille au doigt en découpant la volaille froide, parce que, prétendit-elle, un des enfants s'était caché derrière les rideaux de la fenêtre, ici même, pour la regarder à la dérobée ; elle était visiblement irritée. Mais Mr. Fenton, qui se promenait en pantoufles dans la maison en attendant l'arrivée des invités, l'appela « ma chère » et lui rappela que c'était Noël.

» Il est certain qu'ils oublièrent tout cela quand les jeux commencèrent dans l'allégresse. Vous n'avez jamais entendu de tels cris ! — je parle toujours par ouï dire. Le premier partout, que ce fût à la course à la pomme ou à la main chaude, était toujours Mr. Jeremy Wilkes. Il se tenait debout, grave et paternel, au milieu de tous, avec son laideron de femme à ses côtés, et ne cessait de caresser sa barbe. Il venait sous le gui avec chacune des dames pour déposer un baiser

sur leur joue ; on se bousculait aussi pour avoir son tour et, bien qu'il se fût attardé plus que de raison derrière les rideaux de la fenêtre avec la toute jeune Miss Twigelow, sa femme se contenta d'en sourire. Il ne se produisit qu'un seul incident désagréable, bientôt oublié. Vers le soir, un grand vent se mit à souffler par rafales tandis que la cheminée tirait plus mal que de coutume. Comme il faisait presque nuit, Mr. Fenton dit que le moment était venu d'apporter la coupe pour le jeu du Snapdragon et d'en regarder flamber le contenu. Vous connaissez ce jeu? On met sur la table un grand récipient plein d'eau-de-vie enflammée dans lequel on doit plonger les doigts pour en retirer des raisins secs sans se brûler. Ce fut Mr. Fenton qui l'apporta sur un plateau dans la semi-obscurité ; il émettait une flamme bleuâtre et vacillante comme vous en avez vu sur les puddings de Noël. Miss Abbott dit que, à un moment, comme il le portait, il avait sursauté et s'était retourné et que, l'espace d'une seconde, elle avait cru voir un visage par-dessus son épaule, et que ce n'était pas un visage rassurant.

» Plus tard dans la soirée, quand les enfants eurent envie de dormir et que la maison fut jonchée de morceaux de papier de soie multicolores, les grandes personnes commencèrent leurs jeux pour de bon. Quelqu'un suggéra colin-maillard. Pour cela, le vestibule et cette pièce-ci étaient généralement utilisés comme offrant plus d'espace que la salle à manger. Diverses personnes de la société eurent les yeux bandés avec les mouchoirs des messieurs ; mais c'était à qui tricherait. Mr. Fenton s'en montrait très ennuyé parce que, presque toujours, les dames attrapaient Mr. Wilkes quand elles le pouvaient. Mr. Wilkes riait de bon cœur et transpirait abondamment, et sa grande cravate avec l'épingle d'argent était presque défaite.

» Pour rendre impossible toute tricherie, Mr. Fenton alla chercher un petit sac en toile blanche — comme celui-ci que vous voyez. (C'était en réalité la taie d'oreiller du berceau du bébé.) Et il dit que personne ne pourrait y voir avec ce sac attaché sur la tête.

» Je dois vous expliquer qu'ils avaient eu quelques ennuis avec la lampe qui se trouvait dans cette pièce. A un moment, Mr. Fenton dit : « La peste soit de cette lampe ! Qu'a-t-elle donc, ma chère? Remonte la mèche, veux-tu? » C'était pourtant une excellente lampe de chez Spence et Minstead et elle n'aurait pas dû éclairer si pauvrement. Dans la confusion, tandis que Mrs. Fenton essayait d'obtenir un peu plus de lumière et qu'il la regardait faire par-dessus son épaule, Mr. Fenton avait, pour ainsi dire distraitement, attaché le sac sur la tête de la dernière personne attrapée. Il dit par la suite qu'il n'avait pas remarqué qui c'était. Personne d'autre ne le remarqua non plus, la lumière étant si faible et l'assistance si nombreuse. Il semble que c'était une jeune fille dans une robe ample en tissu bleuâtre, qui se tenait debout près de la porte.

» Vous savez sans doute comment les gens se comportent dans ce jeu quand on vient de leur bander les yeux. D'ordinaire, ils commencent par rester figés sur place, comme s'ils se fiaient à leur odorat ou à un

autre sens pour leur indiquer la direction à suivre. Puis il arrive qu'ils fassent un brusque saut, ou bien alors ils se mettent à avancer doucement en traînant les pieds. Or, chacun remarqua la *détermination* qui semblait animer cette personne dont on ne voyait pas le visage ; elle s'avança très lentement et comme en se ramassant sur elle-même.

» Elle commença à se diriger vers Mr. Wilkes, progressant avec de petits mouvements brusques et saccadés qui faisaient ballotter le sac blanc qui lui masquait le visage. A ce moment, Mr. Wilkes était assis en bout de table ; il riait, les joues rubicondes au-dessus de sa barbe, un verre de notre cidre du Kent à la main. Je voudrais que vous imaginiez cette pièce-ci mal éclairée, beaucoup plus encombrée que maintenant, avec tous ces meubles ornés de tissus à franges et à glands, et aussi la nombreuse assistance, ces dames avec leurs coiffures tout en hauteur. La personne encapuchonnée parvint au bord de la table. Elle se mit à marcher de côté en direction de la chaise de Mr. Wilkes ; et alors elle fit un saut.

» Mr. Wilkes se leva et l'esquiva d'un bond (oui, il bondit) tout en riant. Elle attendit calmement, après quoi, toujours sans hâte, elle avança de nouveau sur lui. Elle faillit encore l'attraper, à côté de la plante verte cette fois. Pendant tout ce temps, elle ne proférait pas un son, bien que chacun l'applaudît et lui criât des encouragements et des conseils. Elle tenait la tête baissée. Miss Abbott a affirmé avoir commencé alors à remarquer une faible odeur de tissu brûlé ou de quelque chose de pire, odeur si déplaisante qu'elle en eut presque la nausée. Quand la créature encapuchonnée traversa la pièce de sa démarche voûtée, le poursuivant avec autant d'assurance que si elle eût pu le voir, Mr. Wilkes cessa de rire.

» Dans le coin, près d'une bibliothèque, il s'écria : « J'en ai assez de ce jeu stupide ; allez-vous-en, vous m'entendez ? » Personne, dans l'assistance, ne l'avait jamais entendu parler ainsi, d'une voix si forte et si agressive, mais on rit et on mit cela sur le compte du bon cidre de Kent. « Allez-vous-en ! » cria de nouveau Mr. Wilkes, et il se mit à frapper la créature masquée avec son poing. Miss Abbott dit que pendant ce temps elle observa le changement qui s'opéra graduellement sur sa physionomie. Il fit un nouveau saut de côté, avec une élégance et une agilité rares chez un homme d'une telle corpulence, mais la sueur coulait sur son visage. Il retraversa la pièce avec l'autre toujours à ses trousses et il cria quelque chose qui, cela est bien naturel, causa à tous un inexprimable malaise.

» Il cria de toutes ses forces : « Pour l'amour de Dieu, Fenton, débarrassez-moi de ça ! »

» Et, pour la dernière fois, la chose bondit.

» Ils étaient là-bas, près de cette fenêtre en saillie dont les rideaux étaient tirés comme maintenant. Miss Twigelow, qui était le plus près d'eux, dit que Mr. Wilkes n'avait rien pu voir parce que le sac blanc emprisonnait toujours la tête de l'autre. La seule chose qu'elle remarqua,

elle, fut qu'au bas du sac, à la place du visage, apparaissait une curieuse sorte de décoloration, une espèce de tache qui ne s'y trouvait pas au début : quelque chose semblait suinter à travers l'étoffe. Mr. Wilkes pénétra à reculons entre les rideaux, suivi par la créature encapuchonnée, et poussa un nouveau cri. On entendit une sorte de coup, dans les rideaux ou par derrière ; puis ceux-ci retombèrent droits et immobiles et ce fut silence.

» Vous savez que notre cidre du Kent est très fort ; aussi, pendant un moment, Mr. Fenton ne sut que penser. Il essaya de rire de l'incident mais son rire sonnait faux. Puis il s'approcha des rideaux, enjoignant d'un ton bourru à l'homme et à la femme de sortir de là et de ne pas faire les imbéciles. Mais quand il eut regardé derrière les rideaux, il se retourna tout d'une pièce et pria le curé de faire sortir les dames ; ce qui fut fait. Mais Miss Abbott a souvent dit qu'elle eut le temps de jeter un coup d'œil dans l'espace situé entre la fenêtre et les rideaux. Bien que la fenêtre fût fermée intérieurement, Mr. Wilkes était maintenant seul sur la banquette. Elle put voir sa barbe pointant en l'air, et le sang. Il était mort, bien entendu. Mais puisqu'il avait assassiné Jane Waycross, je pense sincèrement qu'il méritait de mourir. »

***

Pendant plusieurs secondes, les deux visiteurs ne firent pas un mouvement. La jeune fille avait trop bien réussi à évoquer l'atmosphère angoissante qui pesait sur cette pièce en une veille de Noël des dernières années 70.

— « Mais dites-moi ! » protesta Hunter quand il fut parvenu à réprimer l'envie de sortir au plus vite. « Vous dites que c'est lui qui l'a tuée finalement? Et, cependant, vous nous avez dit qu'il avait un alibi irréfutable. Vous avez affirmé qu'il était resté à la fenêtre, dans la neige, qu'il n'était jamais entré dans la maison... »

— « C'est la pure vérité, mon cher monsieur, » répondit l'autre.

« Il courtisait l'héritière des Linshaw à ce moment, » reprit-elle, « et Miss Linshaw était une jeune fille très convenable qui aurait été horrifiée si elle avait appris sa liaison avec Jane Waycross. Elle aurait rompu les fiançailles, naturellement. Mais la pauvre Jane Waycross tenait justement à ce qu'elle n'en ignore rien. Elle était très éprise de Mr. Wilkes et se disposait à révéler toute l'affaire en public. Mr. Wilkes avait essayé de l'en dissuader. »

— « Mais... »

— « Oh ! vous ne comprenez donc pas ce qui s'est passé? » s'écria l'autre avec humeur. « C'est d'une simplicité enfantine. Je ne suis pas très forte quand il s'agit de ces choses-là, mais j'aurais compris en un instant, même si je ne l'avais pas déjà su. Je vous ai tout dit, aussi vous devriez être à même de deviner.

» Quand Mr. Wilkes, le Dr. Sutton et Mr. Pawley sont passés en

voiture devant la maison cette nuit-là, ils ont remarqué une vive lumière qui brillait derrière la fenêtre de cette pièce. Je vous l'ai déjà dit. Mais la police ne s'est jamais demandé, comme chacun aurait dû le faire, quelle était l'origine de cette lumière. Jane Waycross n'est jamais venue dans cette pièce, je vous le rappelle ; elle était dans le vestibule, portant soit une lampe soit une bougie. Mais si cette lampe munie de son abat-jour en soie bleue épaisse avait été tenue par quelqu'un dans le vestibule, elle n'aurait pas pu répandre dans cette pièce un éclairage qui l'eût illuminée de la sorte. Une bougie non plus, la supposition est absurde. Et je vous ai dit qu'il n'y avait pas d'autres lampes dans la maison, excepté quelques-unes qui étaient vides et qui attendaient leur remplissage dans l'arrière-cuisine. Non, ils n'ont pu voir qu'une seule chose : la grande lueur du pétrole enflammé renversé près du corps de Jane Waycross.

» Ne vous ai-je pas dit que la chose était d'une simplicité enfantine? La pauvre Jane était au premier étage, attendant son amant. Elle aperçut par la fenêtre le cabriolet de Mr. Wilkes avec ses belles roues jaunes qui arrivait par la route au clair de lune, et elle ne savait pas que deux hommes accompagnaient Mr. Wilkes ; elle le croyait seul dedans. Elle descendit l'escalier...

» Il est vraiment lamentable que la police n'ait pas attaché plus d'importance à ce flacon de pharmacie trouvé dans le vestibule, ce grand flacon cassé seulement en deux longs morceaux. Ce récipient devait forcément avoir son utilité. Vous savez qu'il n'y avait presque plus de pétrole dans la lampe et que pourtant le corps était entouré de hautes flammes. En descendant, la pauvre Jane portait d'une main sa lampe sans feu et de l'autre une bougie allumée ainsi qu'un vieux flacon de pharmacie contenant du pétrole. Elle avait l'intention, une fois en bas, de garnir la lampe avec le pétrole du flacon, puis de l'allumer avec la bougie.

» Mais elle était malheureusement trop pressée d'arriver en bas. Alors qu'elle avait descendu en hâte plus de la moitié des marches, elle s'empêtra dans sa longue chemise de nuit, perdit l'équilibre et tomba la tête la première jusqu'en bas de l'escalier. Le flacon se brisa sous elle et une mare de pétrole se répandit autour de son corps. Naturellement, la chandelle allumée mit le feu au pétrole en y tombant. Mais ce ne fut pas tout : un des morceaux de ce flacon, long et plus tranchant que n'importe quelle lame, pénétra dans sa gorge quand elle tomba dessus. Elle ne s'était pas tout à fait assommée dans sa chute. Quand elle se vit brûler et qu'elle sentit son sang qui coulait presque aussi chaud, elle essaya de sauver sa vie. Elle s'efforça d'avancer en se traînant dans le vestibule, pour fuir le sang, le pétrole et le feu.

» Voilà ce que vit en réalité Mr. Wilkes quand il regarda par la fenêtre.

» Vous comprenez, il n'avait pas pu se défaire de ses deux amis éméchés qui ne voulaient pas le lâcher avant d'avoir bu encore avec lui. Il avait été obligé de les remmener dans sa voiture. S'il ne pouvait

pas aller au « Clair Manoir » dans ces conditions, il pouvait du moins laisser un message, et la lumière aperçue par la fenêtre lui avait fourni une excuse.

» Il vit la belle Jane soulevée sur ses mains dans le vestibule, jetant dans sa direction un regard implorant tandis que la flamme bleue montait et virait au jaune. On aurait pu supposer qu'il aurait éprouvé de la pitié pour elle, car elle l'aimait passionnément. Sa blessure n'était pas vraiment profonde ; si, passant par la fenêtre, il était entré dans la maison à ce moment, il aurait pu la sauver. Mais il préféra la laisser mourir parce que, ainsi, elle ne ferait pas de scandale et ne compromettrait pas ses chances d'épouser la riche Miss Linshaw. Voilà pourquoi il rejoignit ses amis et leur raconta ce mensonge au sujet d'un homme en chapeau haut de forme. Et voilà pourquoi, en toute vérité, c'est comme s'il l'avait assassinée de ses propres mains. Mais quand il revint vers ses amis, je ne m'étonne pas qu'ils l'aient vu s'éponger le front. Vous savez maintenant comment Jane Waycross retourna bientôt le chercher... »

Il se fit un nouveau silence pesant.

La jeune fille se leva avec une sorte de détente qui était aussi suggestive que vaguement familière. On eût dit qu'elle allait se mettre à courir. Mais elle resta là debout, le corps légèrement tassé, guindée dans sa robe marron à la mode d'autrefois, si curieusement serrée à la taille ; et dans la lumière qui jouait sur son visage, Rodney Hunter eut l'impression que sa beauté n'était qu'une mince enveloppe.

— « La même chose s'est reproduite par la suite, certaines veilles de Noël, » expliqua-t-elle. « Tous deux revinrent jouer de nouveau l'épisode de colin-maillard. C'est pourquoi les gens qui habitent ici ne tiennent pas à courir le risque de revoir cela maintenant. C'est toujours à sept heures un quart que cela se passe... »

Hunter regarda les rideaux avec appréhension.

— « Mais... il était juste sept heures un quart quand nous sommes entrés ici ! » dit-il. « Il doit être maintenant... »

— « Oh ! oui, » dit la jeune fille, et ses yeux pétillèrent. « Vous voyez, je vous ai dit que vous n'aviez rien à craindre ; tout était déjà terminé quand vous êtes arrivés. Mais ce n'est pas de cela que je vous suis reconnaissante. Vous m'avez écoutée comme personne n'aurait accepté de le faire. Et maintenant que j'ai enfin raconté mon histoire, je crois que nous pourrons dormir tous les deux. »

Pas un pli n'avait changé dans les sombres rideaux qui masquaient la fenêtre ; cependant, comme si un objectif brouillé s'était mis au point, ils semblaient maintenant innocents et dépourvus de malveillance. On aurait pu dresser un arbre de Noël en cet endroit. Rodney Hunter, dont Muriel suivait le regard, traversa la pièce et tira les rideaux. Il vit une paisible banquette couverte de reps et, par la fenêtre, la lune qui se levait. Quand il se retourna, la jeune fille à la robe démodée n'était plus là. Mais la porte d'entrée était de nouveau grande ouverte, car il pouvait sentir un courant d'air qui soufflait dans la maison.

Le bras passé autour de la taille de Muriel, toute pâle, il sortit dans le vestibule. Ils ne s'attardèrent pas à examiner les traces de feu qui s'étendaient en chapelets au bas du lambrissage, car maintenant même ces cicatrices avaient un air aimable. Ils allèrent se poster sur le seuil et regardèrent au-dehors, tandis que la maison projetait son éclatante lumière sur la campagne gelée. C'était une lumière accueillante. Sur la pente de la colline, de petits points noirs cheminaient lentement : Jack Bannister et ses invités rentraient à la maison ; Rodney et Muriel percevaient le son lointain de leurs voix. Ils entendirent quelqu'un entonner nonchalamment un Noël joyeux, et s'élever le rire des enfants sur le chemin du retour.

(Traduit par Roger Durand.)



Il n'y a pas de sot métier

(*The expert*)

par MACK REYNOLDS

Vous avez déjà vu à l'œuvre l'inventeur qui avait tout réinventé (1). *Voici un de ses confrères qui ne lui cède en rien sous le rapport de l'originalité... Pour cette nouvelle histoire de Mack Reynolds* (2), *nous laisserons l'auteur lui-même faire la présentation. « Je fais ce récit », écrit-il, « comme le narrateur lui-même me l'a raconté, sans rien revendiquer pour ma part. Tout ce que je peux dire, c'est que, depuis ma rencontre avec ce type, j'ai des informations de première main qui donnent à mes histoires de « science-fiction » un accent inimitable. Elles ont un tel cachet* d'authenticité *qu'aucun éditeur de revue ne peut y résister! » Pour plus amples détails, voyez ci-dessous.*



Il mesurait environ un mètre soixante, pouvait peser dans les cinquante kilos tout habillé après un bon séjour sous la pluie et promenait une expression de jeune chien égaré. Sa barbe inculte et clairsemée donnait à penser que les mites en avaient fait leur domicile habituel.

— « Je ne demande pas mieux, » lui répondis-je quand il m'invita à boire un verre avec lui. « Vous fêtez quelque chose? »

Il fit non de la tête.

— « Pas précisément. Je noie mes chagrins. »

Je lui donnai ma main à serrer en me présentant : « Larry Marshall. » Il la secoua avec vigueur.

— « Newton Brown. Les amis m'appellent Newt. »

— « Alors, » dis-je, « vous avez des chagrins vous aussi. »

— « Serait-ce que je viens de rencontrer un compagnon d'infortune? Que vous êtes entré vous aussi dans cette oasis pour chercher la consolation dans les vapeurs de l'alcool? »

— « Vous l'avez dit, » répliquai-je, négligeant sa phraséologie. « Ecoutez. » Je me lançai en hâte dans une description de mes ennuis avant qu'il eût le temps d'entamer la sienne. « C'est ce rédacteur en chef. Je voulais qu'on m'affecte aux bureaux parisiens du journal. Pour changer de décor, vous comprenez? Mais imaginez-vous qu'il tient à m'envoyer à... »

---

(1) Voir n° 20 : « *Réaction en chaîne* ».

(2) Voir n° 9 : « *Celui qu'on n'attendait pas* »; n° 12 : « *Compagnon immortel* »; n° 21 : « *Le porte-guigne* ».

— « Vous croyez avoir des ennuis, » interrompit-il tristement, « mais regardez ça. » Il me tendit un rectangle de papier jaune.

— « Comme je vous disais au sujet de ce rédacteur en chef... » continuai-je, prenant le papier machinalement. « Vingt dieux ! Dix mille dollars ! » C'était un chèque du Consortium des Fabricants américains de Serviettes et Torchons.

— « C'est toujours comme ça, » dit-il d'un ton plaintif. « Il arrive toujours quelque chose à mes réalisations ; elles ne profitent jamais au public. Je ne peux pas me permettre de renoncer à ce chèque et maintenant ils vont l'étouffer, c'est évident. »

— « Qui va étouffer quoi? » demandai-je, me représentant le matelas de billets verts symbolisé par ce seul petit morceau de papier.

— « Le Consortium des Fabricants américains de Serviettes et Torchons, » dit-il dans un soupir. « Ils viennent d'acheter mon invention de l'eau sèche. »

— « Votre quoi? » fis-je, ahuri.

— « L'eau sèche, » répéta-t-il. « Des possibilités infinies, c'est l'évidence. Une révolution dans la technique de l'irrigation. Transportée dans des sacs en toile d'emballage. Je suis tombé sur cette idée en faisant des expériences avec l'eau *légère*. Je fais des recherches, je suis un savant, voyez-vous. » Et il ajouta tristement : « Un génie, en somme. »

Je ne pouvais plus m'empêcher de le questionner maintenant.

— « Quelles devaient être, selon vous, les propriétés de l'eau *légère?* »

— « Vous avez entendu parler de l'eau *lourde,* évidemment. Eh bien, j'ai acquis la conviction que si je pouvais réussir à obtenir de l'eau *légère,* il ne serait plus question de suivre des régimes amaigrissants et l'obésité disparaîtrait du jour au lendemain. » Un instant, le petit homme sembla inspiré par son rêve ; ses yeux pétillèrent.

— « Je... j'avoue que je ne vous suis pas très bien, » dis-je.

— « C'est l'évidence, » dit-il. « Vous n'ignorez pas que le corps humain est pour quatre-vingt-dix pour cent au minimum composé d'eau. Eh bien, si je pouvais remplacer l'H_2O normale par de l'eau *légère* dans la constitution chimique d'un individu, le poids de celui-ci se trouverait diminué dans des proportions considérables. Simple, n'est-ce pas? »

Pendant un court instant, je laissai mon cerveau envisager quelques-unes des conséquences de cette découverte. Puis je secouai la tête pour éclaircir mes idées.

— « Pas exactement, » répondis-je, commençant à désirer ce verre qu'il m'avait offert. « Mais que s'est-il passé avec vos expériences sur l'eau légère? »

Il poussa un nouveau soupir :

— « Le gouvernement les a interdites. »

— « Le gouvernement? »

Newton Brown acquiesça de la tête :

— « Comme vous le savez certainement, l'eau lourde est extrêmement importante pour la fission nucléaire. Alors... c'est évident, n'est-ce pas? Une expérience mène à une autre et je commençais à m'occuper de fission nucléaire à rebours au moyen de mon eau légère quand on m'a coupé les pattes. »

Je commençais à dire : « Fission nucléaire à reb... » mais il leva la main pour m'imposer silence.

— « Je regrette, Larry. Je me suis engagé à ne rien révéler. C'est un sujet *ultra-secret,* pour parler comme le Pentagone. »

— « C'est bon, » fis-je, « mais, dites-moi, Newt, comment se fait-il que vous ne sortiez pas de ces histoires d'eau? D'abord c'est l'eau légère, ensuite l'eau sèche ; vous êtes dans une ornière. »

Il remit le chèque dans une poche et soupira. « Ce composé m'a toujours fasciné. Il *doit* y avoir un moyen de l'utiliser rationnellement d'une manière ou d'une autre... comme boisson, il est évident qu'il ne vaut pas tripette. »

Newton Brown frappa du poing sur le comptoir pour appeler l'attention de Sam et ajouta pour moi : « Je serai très heureux de fournir le liquide dans lequel nous allons pouvoir noyer nos chagrins. Je déteste boire seul, voyez-vous, mais généralement personne ne veut consommer avec moi.... pas même les pochards. Au bout d'un moment, ils se plaignent de maux de tête. »

Je dis, peut-être avec ambiguïté :

— « Moi, je suis journaliste. »

Sam s'était approché et Newton commanda : « Deux *John Brown Bodies,* s'il vous plaît. »

Sam le regarda, l'air incrédule :

— « Quoi, encore? » objecta-t-il, « et à cette heure-ci? »

— « Quel effet cause donc un *John Brown Body?* » questionnai-je, soupçonneux.

— « Demain matin, vous vous sentirez comme si vous étiez en train de vous liquéfier dans votre tombe, » grogna Sam.

— « Pas de discours, Sam, » dit Newt. « Deux *John Brown Bodies,* le nectar par excellence où noyer ses chagrins. »

Les consommations nous furent apportées dans les verres les plus grands que j'eusse jamais vus. Je trempai les lèvres dans le liquide avec précaution.

— « Vingt dieux ! » m'écriai-je dans un accès de toux.

Le visage de Newton Brown s'épanouit.

— « Fameux, hein? J'ai baptisé ce breuvage du nom d'un de mes ancêtres. Les principaux ingrédients sont un œuf, du rhum, de l'absinthe, du metaxa et du pulque. »

— « Du pulque? »

— « Du pulque, » répéta-t-il. « Sam n'en avait pas, évidemment, et il a fallu que j'en fasse venir du Mexique. Et il y a aussi... »

— « Ne me le dites pas, » m'écriai-je avec un léger frisson. Je regar-

dai au fond du verre. « Il me semble apercevoir un morceau de coquille d'œuf. »

— « *Vraiment?* Pourtant ça se dissout généralement assez vite. Mais, pour en revenir à vous, Larry, qu'est-ce qui vous arrive avec votre rédacteur en chef? »

J'avalai une gorgée du mélange.

— « C'est un triste individu, » répondis-je. « En ce moment, si je m'écoutais, je laisserais tomber pour de bon le journalisme. Le malheur, c'est que je ne sais rien faire d'autre ; je suis dans ce métier depuis ma sortie du collège. Je ne pourrais pas gagner ma vie autrement, Newt. »

Newton Brown se jeta dans le gosier une nouvelle rasade de sa bombe H liquide et je l'imitai.

Quand nous eûmes repris nos esprits, il gratta sa barbe d'un air de profonde réflexion et dit :

— « Avez-vous envisagé mon super-cérébrographe? » Avant que j'eusse pu répondre, il poursuivit : « Non, je ne pense pas. Je ne vous en ai pas parlé. »

Je bus une autre gorgée pour me cuirasser contre la suite.

— « Allez-y encore un coup, » dis-je.

— « Je ne peux pas à proprement parler en revendiquer l'invention, » dit-il avec modestie. « L'idée m'en est venue par hasard en expérimentant ma machine à voyager dans le temps. »

J'émis un gloussement de sympathie :

— « Une machine à voyager dans le temps, tiens ! Travailler à un tel appareil a dû être décourageant. »

— « Certainement. Comme je vous l'ai dit, ils n'arrêtent pas d'acheter mes meilleures inventions pour les étouffer. » Il ingurgita de nouveau une bonne dose de *John Brown Body.* « Cette foutue Association Internationale des Historiens. »

— « J'attendais quelque chose comme ça, » dis-je.

— « Accaparée ! Etouffée ! » Ses paroles avaient une résonance amère.

— « Vous voulez dire que...? Voyons... Pourquoi? »

Il haussa ses épaules étroites et fit signe à Sam pour qu'il remplît nos verres avec le même breuvage.

— « Ça les mettait dans les transes, c'est évident. Entre autres choses, j'ai acquis la preuve que Christophe Colomb n'a jamais découvert l'Amérique. Qu'il n'a même jamais navigué. A vrai dire, il a tenu toute sa vie une boutique de tailleur à Gênes. »

J'allais avoir ce que je méritais, mais je ne pus me retenir :

— « Alors, qui donc a découvert l'Amérique? »

— « Un Grec du nom de Popadopoulos. Par la suite, il a ouvert un restaurant à Cuba. Et ce n'est pas tout. Vous avez entendu parler de Napoléon, évidemment. Eh bien... »

— « Ecoutez, » dis-je, n'y tenant plus. « Ce super-machin-graphe. Si nous y revenions? »

Il expliqua d'un ton détaché :

— « Vous connaissez le cérébrographe et la méthode par laquelle on enseigne une matière à un sujet pendant son sommeil? Le truc consiste à vous munir d'un petit écouteur que vous gardez toute la nuit et, pendant que vous dormez, un phonographe n'arrête pas de vous débiter le sujet que vous désirez apprendre. Quand arrive le matin, vous le possédez à fond. »

— « Quel rapport avec mon envie de laisser tomber le journalisme? » demandai-je, finissant mon verre.

Newton Brown fit signe à Sam de nous remettre la même chose.

Sam secoua la tête d'un air chagriné et dit :

— « Je devrais mettre un écriteau au-dessus du comptoir : « *Un demi John Brown Body seulement par client.* »

Newt ne releva pas la remarque de Sam et me dit :

— « C'est l'évidence. Mon cérébrographe perfectionné vous rendrait immédiatement apte à un autre emploi. Vous comprenez, il implique l'hypnose, la stimulation de la glande pinéale, la perception extra-sensorielle et l'utilisation du phonographe à changeur automatique à grande vitesse. L'hypnose stimule la réceptivité de votre subconscient. En vous réveillant le matin, vous vous trouveriez avoir acquis l'équivalent de toute une vie d'études sur le sujet que nous aurions choisi. »

Je le regardai avec de grands yeux et engloutis une gorgée de la mixture que Sam venait d'apporter.

— « Vous voulez dire qu'en une nuit vous pourriez m'apprendre tout ce qu'il faut que je connaisse pour faire... mettons un plombier, ou un maçon, ou quelque chose comme ça? »

Ses épaules maigres se soulevèrent et retombèrent.

— « Ou même, à tant que faire, » dit-il, « un spécialiste dans la préparation des plantes aromatiques destinées à l'embaumement des Egyptiens... j'ai recueilli les données au moyen de ma machine à voyager dans le temps. Vous vous mettez au lit en état d'hypnose, tandis que ma série d'enregistrements vous est jouée à l'oreille. Le matin, le conglomérat des connaissances requises est si profondément encastré dans votre cerveau que c'est comme si vous les aviez eues toute votre vie. »

— « Encastré? » fis-je.

— « Encastré, » répéta-t-il avec conviction tout en agitant deux doigts à l'adresse de Sam pour passer commande d'une nouvelle tournée. « Vous n'avez plus alors qu'à aller solliciter votre nouvel emploi. Vous pouvez affirmer sans crainte que vous avez vingt ans d'expérience du métier. »

Je bus une autre longue gorgée. Je commençais à sentir un brouillard me pénétrer de partout.

— « Je demande à voir ça, » dis-je.

— « Eh bien, mon cher ami, » dit-il, « j'ai des enregistrements tout prêts pour des dizaines de professions et rien ne serait plus simple que d'en graver d'autres. Vous n'avez que l'embarras du choix. »

— « Quelque chose de... hic !... de diff... de différent, » dis-je d'une voix pâteuse. « Quelque chose de euh... euh... »

— « D'unique, hein ? » Il se balança pensivement sur son tabouret. Sam vint à nous avec deux verres pleins.

*
* *

Quand le brouillard eut reflué, le matin, j'ouvris un œil avec précaution, puis j'ouvris l'autre. Effectivement, je me sentais comme si j'étais en train de me liquéfier dans ma tombe. Je percevais une voix grinçante qui s'exprimait, à un rythme rapide, à peu près en ces termes : « ...à la suite du claquage du troisième survolteur. A ce moment, si c'est de l'hydrogène monoatomique qui est utilisé, on aura une vitesse théorique d'échappement de vingt et un mille mètres-seconde, alors que l'hydrogène ordinaire n'a qu'une vitesse théorique d'échappement de cinq mille cent soixante-dix mètres-seconde. La différence, toutefois... »

— « Un poste de radio, » grognai-je. « Il ne manquait plus que ça. Ils ne flanqueront donc pas là-dessus des taxes carabinées ! »

La voix s'arrêta et j'entendis un déclic et un bruit métallique. J'ouvris les yeux en grand. Ce n'était pas un poste de radio, mais un phonographe automatique posé à côté de mon lit. Je m'assis dans mon lit et tournai le bouton en maugréant. C'était un appareil d'aspect inusité, visiblement conçu de façon à reprendre par le début la série complète des enregistrements dès que le dernier avait fini de passer et cela indéfiniment.

Je secouai la tête. D'une façon ou d'une autre, cet engin aurait dû avoir une signification pour moi, me semblait-il. Mais il n'évoquait rien à mon esprit.

Je me levai et jetai un coup d'œil circulaire. Par la porte ouverte donnant dans ma minuscule chambre de séjour-salle à manger-cuisine, je pouvais voir, étendu de tout son long sur le divan, un corps flasque comme une poupée de chiffons, avec une tête barbue. J'essayai de rassembler mes souvenirs. « Newton Brown, » dis-je finalement. « Un inventeur maboul, client de chez Sam. »

Il ouvrit un œil.

— « Ne me criez pas si fort dans les oreilles, » dit-il d'un ton de reproche.

— « J'ai à peine chuchoté. »

— « On croirait des cris. » Il ouvrit l'autre œil. « Qui êtes-vous? »

Je me dirigeai d'abord vers l'évier et fis couler l'eau avant d'en boire un grand verre. Puis je mis ma tête à rafraîchir un instant sous le robinet.

— « Ah ! Ça va mieux, » grognai-je.

Quand je me fus essuyé, je dis : « Je suis Larry Marshall. Nous avons fait connaissance hier soir chez Sam et nous avons bu des *John Brown*

Bodies. Je ne me souviens pas de mon retour ici. Qu'est-ce que ce phonographe fait près de mon lit? »

— « Phonographe? » Il avait une figure de lendemain de noces et l'air plus triste que jamais.

— « Posé sur un guéridon à côté de mon lit. »

Il fit un effort pour poser sur moi des yeux qui paraissaient sur le point de pleurer le sang, gratta sa barbe et finit par dire :

— « On dirait mon super-cérébrographe. »

Je fis claquer mes doigts et m'écriai :

— « Ça y est, je me rappelle ! J'avais dit que je voulais laisser choir le journalisme et vous avez dit que vous pouviez m'initier à un nouveau métier du soir au matin. Eh bien, ça n'a pas marché. Je me demande où diable j'ai fourré l'aspirine. »

Il décrivit un large arc de cercle avec son pied pour le poser sur le plancher et essaya de se mettre dans la position verticale.

— « Qu'est-ce qui n'a pas marché? Si vous la trouvez, vous m'en donnerez deux. »

— « Ce super-machin-phonographe. Est-ce que vous croyez que nous pourrons garder sans le restituer un simple cachet d'aspirine? Il ne m'a pas initié à un nouveau métier. »

— « Ecoutez, » dit-il, « parlons d'une seule chose à la fois. Mon mal de tête augmente et je ne suis pas sûr que ce soit un simple mal aux cheveux. Comment savez-vous que ça n'a pas réussi? »

— « A quoi m'a-t-il initié alors? » m'exclamai-je. « Je me sens exactement comme avant. » L'aspirine était dans le buffet de la cuisine. J'en pris trois dans le tube et les fis descendre avec un second grand verre d'eau froide. « A l'exception de ce mal aux cheveux, bien entendu. » Je lui tendis le tube de cachets.

Quand il eut pris sa dose, il dit :

— « Je vais chercher les enregistrements et nous allons voir ce que nous vous avons enseigné dans la nuit. » Il se dirigea vers ma chambre à coucher, marchant avec précaution, une main contre le mur, l'autre sur son front.

Je l'entendis tripoter l'appareil puis, quelques secondes plus tard, un fracas épouvantable me fit sursauter.

Il revint dans le living-room d'un pas chancelant.

— « J'ai tout cassé, » reconnut-il.

Je me laissai tomber sur le divan qu'il venait de quitter.

— « Je me demandais ce qui avait pu faire ce bruit, » dis-je avec amertume. J'essayai de fixer mon regard sur ma montre-bracelet. « Vingt dieux ! Il faut que j'aille au boulot. Mon chef va me tordre le cou. »

Il s'affala dans le fauteuil avec un grognement.

— « Plus question de ça, » dit-il. « Vous avez une nouvelle profession maintenant, c'est évident. »

— « Sans blague? » rétorquai-je avec mépris. « Mais jusqu'à ce que j'aie trouvé quelle est cette profession, vous ne pensez pas qu'il

serait peut-être sage que je gagne ma croûte de la façon habituelle? »

Newton Brown secoua la tête.

— « Je crains qu'il n'en soit pas question. Ne vous avais-je pas prévenu que non seulement mon super-cérébrographe vous rend apte à exercer une nouvelle profession, mais encore qu'il efface de votre mémoire toutes les connaissances relatives à l'ancienne et qui ne peuvent plus vous être d'aucune utilité? Vous ne voudriez pas avoir l'esprit encombré de choses qui ne présentent plus aucun intérêt pour vous, c'est évident? »

Je le regardai d'un œil mauvais.

— « Est-ce que vous êtes dessaoulé? Vous avez l'aplomb de me dire que je ne me rappelle plus rien de ce qui concerne le journalisme simplement parce que vous m'avez fait jouer vos enregistrements idiots dans l'oreille toute la nuit? »

Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil et ferma les paupières avec une grimace de douleur.

— « Je vous en *prie,* » dit-il, « ne criez pas. Essayez de taper à la machine, par exemple. »

Sans cesser de le regarder avec indignation, je m'approchai d'un pas mal assuré de la vieille Underwood qui est toujours sur mon bureau. Je pris place devant la machine et tendis des doigts tremblants au-dessus du clavier. Je considérai les touches, comme ébloui, retirai mes mains et les étendis de nouveau.

— « On commence par mettre du papier, » dit-il derrière mon dos. « De toute évidence, quelle que soit votre nouvelle profession, vous n'avez pas besoin d'une machine à écrire pour l'exercer. »

Je me tournai vers lui tout d'une pièce, le tragique de la situation commençant à se faire jour dans mon esprit.

— « Vous voulez dire... vous voulez dire que votre invention loufoque fonctionne *réellement?* Que vous avez fait sortir de ma tête tout ce que je savais en tant que journaliste... que je ne suis même plus capable de taper ma copie? »

— « C'est l'évidence. C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Et maintenant j'ai fait de vous un spécialiste en un autre domaine. »

— « Mais *lequel?* » fis-je d'une voix gémissante. « Tout ce que je me rappelle, je le savais avant. »

En désespoir de cause, je gagnai la cuisine en titubant et ouvris un tiroir où je gardais quelques outils. J'y pris un marteau et une poignée de clous et j'entrepris d'en planter un dans le rebord en bois de la fenêtre. Quand je manquai le clou au troisième coup de marteau, Newton Brown fit une grimace et secoua tristement la tête.

— « Non, vous n'avez pas voulu être menuisier. »

Je blottis mon doigt meurtri dans la paume de ma main indemne et courus à la salle de bains. Il y avait un robinet qui fuyait depuis des semaines. Je le regardai avec attention.

C'était inutile ; je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je pourrais le réparer.

— « Ni plombier non plus, » dis-je désespéré. De retour dans la cuisine, je pris une poêle, puis deux œufs dans le réfrigérateur. Quand je les cassai, les jaunes se défirent.

Newton Brown m'avait observé avec intérêt.

— « Je doute que vous soyez cuisinier de grill-room, » dit-il. « Entre autres choses, vous avez oublié de graisser la poêle. »

Saisissant un crayon et une feuille de papier, je me mis à dessiner. Il regarda par-dessus mon épaule.

— « Ni un artiste. De toute évidence, nous n'avons pas décidé de faire de vous un artiste. »

Exaspéré, je répliquai :

— « Je suis peut-être un peintre moderne... vous savez, l'art abstrait. »

Il passa ses doigts dans sa barbe, regarda encore par-dessus mon épaule et frissonna à la vue de mon dessin.

— « Non, » dit-il, « ce n'est même pas l'abstraction de quelque chose. »

Je posai mon crayon, complètement découragé.

— « Ça ne va pas du tout, » dis-je en soupirant. « Il peut fort bien me falloir un mois pour découvrir ce que je suis maintenant. »

Cela le fit réfléchir.

— « Vous avez raison. Peut-être même plus longtemps. Je ne tenais pas la liste des diverses professions pour lesquelles j'ai fait des enregistrements, et il y en avait un nombre impressionnant. Il va falloir imaginer un moyen de découvrir exactement ce que vous êtes. Voyons un peu : si je me souviens bien, vous avez insisté pour exercer une profession exceptionnelle. Pour autant que nous sachions, vous pourriez être un spécialiste de la torsion des bretzels. »

— « Je suis peut-être dégustateur de vins, » dis-je, reprenant espoir.

Il ferma les yeux pour se concentrer :

— « Il doit y avoir un fil conducteur. De quoi parlions-nous hier soir? »

— « Nous parlions de ce mélange alcoolisé de votre composition. Nous avons peut-être décidé que je serais barman. »

— « Comment vous y prenez-vous pour une *Dame Rouge?* » questionna-t-il.

— « Vous croyez que je veux des histoires avec MacCarthy? Je m'en tiens aux femmes cent pour cent américaines. »

Il hocha la tête.

— « Non. Vous n'êtes pas barman. De quoi d'autre avons-nous parlé? »

Je mis mes deux mains sur mes tempes battantes.

— « Nous avons parlé de tout. D'eau sèche et d'eau légère. De toutes les sortes d'eaux excepté l'eau noire. »

Bien qu'il fût peu en forme, il parut s'intéresser :

— « L'eau noire... Les avantages qu'elle pourrait offrir semblent m'échapper. »

— « Peut-être pour la toilette des gens qui se soucient peu d'être propres ou sales, » dis-je amèrement.

— « Je vous en prie, » dit-il. « Ma tête ! Combien de temps l'aspirine met-elle à faire effet? De quoi avons-nous parlé d'autre? Il *faut bien* qu'il y ait un fil conducteur. »

— « Essayons d'en prendre encore deux chacun, » dis-je. « Nous avons parlé de la mise à l'écart de vos inventions. Et de Christophe Colomb qui tenait une boutique de tailleur, et de l'Association Internationale des Historiens ou quelque chose de ce genre, qui a fait disparaître votre machine à voyager dans le temps. Et... »

— « Oh ! Oh ! » fit-il, fuyant mon regard. « Nous ferions peut-être mieux d'essayer ces deux autres cachets. J'ai comme une prémonition... » La phrase se perdit dans un bredouillement.

— « Qu'avez-vous? » demandai-je d'un ton sec.

— « La machine à voyager dans le temps... » dit-il. « Vous vouliez une profession *unique...* »

Je commençai à entrevoir la réalité.

— « Oh ! *Non!* » protestai-je.

NOTE DE L'AUTEUR : *Si je peux seulement tenir ce type planqué et empêcher Willy Ley ou Arthur C. Clarke* (1) *de lui mettre le grappin dessus, ma fortune est faite. Je vous le dis, depuis que je l'ai rencontré, mes récits ont un accent d'authenticité irrésistible. Je suis le seul écrivain dans ma spécialité à connaître un homme dont le métier soit la réparation d'un hyper-propulseur intergalactique.* MACK REYNOLDS.

(*Traduit par Roger Durand.*)

(1) Spécialistes de l'astronautique et écrivains de S. F.



ENVOI DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

L'enfant en proie au temps

(*Child by Chronos*)

par **CHARLES L. HARNESS**

La démonstration des paradoxes du voyage dans le temps avait — croyions-nous — atteint son sommet définitif *dans notre nouvelle* « L'étrange voyageur » (1), *avec son homme du futur intervenant « à reculons » dans le présent. Eh bien, c'était là un jugement hasardeux, car nous voici aujourd'hui en possession d'une histoire qui réussit, dans son traitement de ce thème célèbre, à aller* encore plus loin *que* « L'étrange voyageur » *sous le rapport de l'audace imaginative ! Après une telle affirmation, tout autre commentaire serait superflu — et d'ailleurs nous aurions trop peur de déflorer, si peu que ce soit, l'idée unique en son genre de Mr. Harness. Disons simplement que celui-ci exerce le métier de* patent attorney *(conseil en brevets d'invention) ; il a l'habitude d'être en contact avec les inventeurs et d'écouter leurs exposés... C'est peut-être son secret. Un tel métier, s'il n'attente pas à votre raison, doit au moins élargir singulièrement le champ de votre cerveau !*



ASSIEDS-TOI là simplement, et écoute-moi. Le soleil te fera du bien, et puis le docteur a dit que tu ne devais pas parler beaucoup.

Voici mon histoire.

J'ai aimé trois hommes dans ma vie. Le premier était l'amant de ma mère. Le second, mon mari. Le troisième...

Je vais tout te dire sur eux... et sur moi. Je vais te dire des choses qui pourraient faire retourner à l'hôpital quelqu'un d'autre que toi.

Non, ne m'interromps pas...

Enfant, je n'ai pas connu mon père. On le déclara légalement mort plusieurs mois avant ma naissance. On a dit qu'il était parti chasser et n'était jamais revenu. En théorie, ce qu'on n'a jamais possédé ne peut vous manquer. C'est faux en ce qui me concerne. J'ai souffert de l'absence de mon père gamine, adolescente et jeune fille.

Maman faisait empirer les choses. Il n'y avait jamais pénurie d'hommes là où elle se trouvait, mais les hommes n'étaient pas pour moi. C'était *sa* faute. Elle les attirait comme des mouches. A dix ans, j'avais appris à savoir ce qu'ils pensaient quand ils la regardaient. Quand j'en ai eu

(1) Voir « *Fiction* » n° 6.

vingt, ils la regardaient toujours de la même façon. C'est à ce moment qu'elle a finalement pris un amant de cœur, et que je me suis enfuie loin d'elle dans l'horreur et la haine.

Rien de remarquable à ce qu'une fille haïsse sa mère. C'est l'intensité de ma haine qui était inhabituelle. Toutes les réserves de haine que j'avais pu emmagasiner depuis le berceau, je les avais mises de côté pour elle. Etant bébé, a-t-on dit, je refusais de la téter. Comme pour déclarer à la face du monde que je n'étais pas née comme les autres mortels, et que cette femme se donnant pour ma mère ne l'était pas réellement. Tu verras que ce n'était pas tout à fait faux.

J'ai toujours eu le sentiment insensé que ce qui lui appartenait me revenait de droit, et qu'elle m'empêchait de bénéficier de mon dû.

Nos goûts étaient identiques. Cette similitude de désirs ne fit que s'accroître tandis que je grandissais. Tout ce qu'elle avait, je le regardais comme mien et tentais en général de me l'approprier. Notamment les hommes. L'ennui, c'est qu'elle avait beau les dédaigner (sauf le dernier), ils n'en continuaient pas moins à se comporter comme si moi je n'existais pas. Tous... sauf le dernier.

Aux tentatives de ma mère pour diriger vers ma personne l'intérêt de ses amis masculins, répondait infailliblement la complète résistance (sauf pour cette seule exception) dudit intérêt.

Tu te dis sans doute que c'était la conséquence du manque de père, une impulsion subconsciente me poussant à revendiquer sur le même pied qu'elle l'attachement de ses chevaliers servants. Explique-le à ta guise. De toute manière, sauf dans le dernier cas, les choses tournaient toujours de la même façon. Plus elle voulait se débarrasser de l'un d'eux, moins il entendait avoir affaire avec *moi*.

Mais ce n'était pas à *eux* que j'en voulais ; c'était à elle seule. Parfois, lorsqu'elle en avait congédié un de manière particulièrement expéditive, je ne lui adressais pas la parole pendant plusieurs jours. Rien que de la voir me donnait mal au cœur.

Quand j'ai eu dix-sept ans, sur l'avis d'un psychiatre, elle m'a envoyée en Suisse dans une institution pour jeunes filles de la société. Ce psychiatre avait déclaré que j'avais le complexe d'Electre le plus carabiné pour les motifs les plus inexistants de toute l'histoire médicale. Il avait ajouté qu'il souhaitait mon père réellement mort, car si jamais il se révélait vivant un jour... C'est tout juste si on n'entendait pas ses cellules cérébrales se mettre à trépider d'excitation.

Quoi qu'il en soit, la raison extérieure de mon départ fut le souci de mon éducation. Dix-sept ans, et je savais tout juste ma table de multiplication. Toute ma science, c'était ce que ma mère appelait « l'Histoire par les gros titres ». Elle m'avait retirée de l'école toute jeune et avait loué les services d'un troupeau de répétiteurs chargés de m'apprendre les événements courants, et rien d'autre. Comme son métier était précisément la prédiction desdits événements avant qu'ils fussent en cours, je suppose

que sa formule était excusable. Mais c'était la méthode employée qui rendait le sujet mortel... à ce moment-là. Pour elle, pas de statistiques, de vues en surplomb, d'analyses des tendances. Tout le travail de mes répétiteurs consistait à me faire apprendre par cœur tous les titres et en-têtes, sans exception, dans chaque numéro du « *New York Times* » depuis le jour de la victoire de Counterpoint aux courses de chevaux de Preakness — c'est-à-dire en 1957, plusieurs mois même avant ma naissance. Rien de plus que cela. Il y avait même des mnémotechniciens pour m'aider à avaler la pilule quotidienne.

En tout cas, éducation ou non, j'étais ravie de partir pour la Suisse — trop heureuse d'échapper à mes cauchemars mémoriels.

Mais je m'écarte de mon récit.

Un de mes premiers souvenirs d'enfance marquants fut celui de la réception donnée par ma mère à Skyridge, notre pavillon forestier. J'avais six ans. C'était le soir de la réélection de James Roosevelt. De tous les faiseurs de prévisions et sondeurs de l'opinion publique, ma mère seule avait deviné juste, et elle fêtait la circonstance en compagnie des dirigeants des douzaines d'entreprises qui utilisaient ses services prophétiques. J'étais censée dormir au premier étage, mais les rires et la musique me tenaient éveillée, et je descendis finalement me joindre à la compagnie. Personne ne se soucia de moi. Et chaque fois qu'un homme enlaçait ma mère en l'embrassant, j'étais là, m'accrochant à ses basques pour le retenir et lui criant que tous les baisers devaient être pour moi.

Ma technique s'améliora au cours des années ; les résultats ne changèrent pas.

Tu crois que la chose la troublait?

Ah ! oui !

Plus j'essayais de chasser sur son terrain, plus elle semblait s'en amuser. Et ce n'était pas de l'ironie mauvaise. C'était vraiment des éclats de rire homériques. Que veux-tu répondre à *cela?* Ma colère redoublait, c'est tout.

Tu penses peut-être que rien ne justifiait mon attitude. En fait, il y avait quelque chose.

Il y avait au moins un mobile à ma haine : c'est qu'en réalité elle ne m'aimait pas. J'étais sa chair et son sang, mais elle ne m'aimait pas. Peut-être avait-elle un certain attachement pour moi, comme pour un petit animal familier, mais il n'existait pas de place pour l'amour maternel dans son cœur. Et je le savais.

Nous devions former un couple étrange. Elle ne m'appelait jamais par mon nom, ni même par un pronom personnel. Elle n'aurait jamais dit : « Chérie, veux-tu me passer les toasts? » Au lieu de cela : « Est-ce que je peux avoir les toasts? » Comme si elle me considérait comme un simple prolongement d'elle-même, un troisième bras. C'était exaspérant.

Les autres filles ont des secrets ignorés de leur mère. Je ne pouvais rien cacher d'important à la mienne. Plus je faisais d'efforts pour lui

dissimuler quelque chose, plus elle était assurée d'en avoir connaissance. C'est une autre raison pour laquelle il m'était indifférent d'être expédiée en Suisse. Loin d'elle, j'avais peut-être une chance de préserver la part privée de mon esprit.

Elle ne lisait pas en moi, j'en suis sûre. Ce n'était pas de la télépathie. Elle était incapable de deviner des numéros de téléphone que j'avais appris par cœur, ou les noms des vingt-cinq membres de l'équipe de football de l'université. Les petits détails terre à terre de ce genre ne « filtraient » pas jusqu'à elle. Et puis la télépathie ne saurait expliquer ce qui se passa la nuit de mon accident d'auto sur la route de Sylvania Turnpike. Les mains qui m'aidèrent à sortir par la vitre de la voiture retournée, c'étaient les siennes. Elle stationnait sur le bord de la route... en attente. Pas d'ambulance, rien qu'elle dans sa voiture. Elle avait su exactement où et quand cela se produirait, et aussi que je ne serais pas blessée...

Après cette nuit-là, je pus déterminer de mon propre chef que l'affaire de ma mère, « *Vues sur le Futur* », était basée sur autre chose que la simple connaissance minute par minute de l'évolution des événements économiques, scientifiques et politiques.

Mais sur *quoi ?*

Je ne le lui demandai jamais. Je supposais qu'elle ne me le dirait pas, et ne voulais pas lui fournir la satisfaction d'un refus. Peut-être aussi avais-je peur de lui poser la question. Vers la fin, ce fut presque comme si nous avions admis, par un accord tacite, que je n'avais pas à la poser car j'aurais la réponse en temps voulu sans avoir à le faire.

« *Vues sur le Futur* » rapportait beaucoup. Le succès des prédictions de ma mère sur le développement des problèmes cruciaux était infaillible. Jamais elle ne tombait à côté. Ses clients en bénéficiaient plus qu'elle encore, puisqu'ils avaient plus de possibilités d'investissement. Sur ses conseils, ils achetèrent en pleine crise, quinze jours avant la Conférence de la Haye et le pacte de 1970 qui devait sauver le marché. Ce fut ma mère qui prédit le succès des expériences de Bartell sur le cérium, à temps pour permettre à la Société Cameron de mettre la main sur les réserves de monazite du monde entier. Elle réussissait aussi bien dans l'annonce des vainqueurs du Derby, des décisions de la Cour Suprême, des résultats des élections, et des échecs successifs des premières fusées vers la lune jusqu'au succès de la quatrième d'entre elles.

Elle était intelligente, mais sans être un génie. Sa connaissance du monde des affaires était étonnamment limitée. Elle n'avait jamais étudié l'économie politique ou les fluctuations de la Bourse. Le bureau de New York de « *Vues sur le Futur* » n'avait même pas un service de dépouillement des journaux. Et en 1975, elle était la femme la mieux payée des Etats-Unis.

En 1976, pendant les vacances de Noël que j'étais revenue passer avec elle à Skyridge — j'avais alors dix-neuf ans — elle refusa un contrat de

trois ans avec la Lloyds de Londres. Je trouvai les papiers dans la corbeille où elle les avait jetés. Il y avait sept zéros au chiffre indiquant le salaire annuel proposé... Cela ne ressemblait pas à sa façon de faire des affaires. Je le lui fis remarquer.

— « Il m'est impossible de signer pour trois ans, » expliqua-t-elle. « Ni même pour un an. Je fermerai les bureaux dans un mois. » Elle était au balcon, me tournant le dos, les yeux fixés sur les bois. Sans m'avoir regardée, elle murmura : « Inutile d'ouvrir une bouche si grande. »

— « Mais vous ne *pouvez* pas fermer ! » balbutiai-je, puis je me mordis la langue. Protester, c'était admettre que je l'enviais et aimais à briller dans son sillage. Enfin, de toute façon, elle le savait probablement. « Bon, » continuai-je d'un air maussade, « vous allez fermer. Et où irez-vous? Que ferez-vous? »

— « Eh bien, je pense que je m'installerai ici à Skyridge, » fit-elle avec bonne humeur. « J'aurai besoin de plusieurs mois pour arranger les lieux. Ce torrent sous le balcon, par exemple. J'ai envie de le faire disparaître. Détourner le cours, peut-être. J'en ai assez du bruit de l'eau. Ensuite il y a tous ces arbres sur le devant. J'envisage de les faire abattre et peut-être de faire arranger une aire d'atterrissage. On ne sait jamais si un hélicoptère n'en aura pas besoin. Et puis il y a la question des meules de foin. Je crois que je devrais en faire placer une quelque part. Le foin sent si bon, et on dit que c'est une odeur si revigorante. »

— « Mère ! »

Elle fronça les sourcils. « Mais où pourrais-je mettre une meule de foin? »

Pourquoi elle me faisait enrager selon une méthode aussi puérile, je ne le comprenais pas. « Pourquoi pas dans le ravin? » dis-je d'un ton mordant. « Il sera sec une fois que vous aurez détourné le torrent. »

Elle s'épanouit. « Mais *voilà!* Quelle fille futée ! »

— « Et qu'en ferez-vous? »

— « Eh bien... si un homme tombait dans le ravin, la meule serait très indiquée pour le recevoir. »

— « Et une fois que vous l'avez trouvé dans la meule? »

— « Ma foi, je suppose que je le garderai avec moi. »

— « Vous *supposez!* » m'écriai-je. (Cette fois, je la tenais !) « Vous ne le *savez* pas, peut-être? »

— « Je sais seulement les choses qui se produiront dans les six mois à venir... jusqu'au 3 juin 1977 sur le coup de minuit. Quant à ce qui arrive après, je ne peux pas faire la moindre prédiction. »

— « Vous ne *voulez* pas. »

— « Je ne *peux* pas. Ce n'est pas par caprice que je prends ma retraite. »

Je la fixai avec incrédulité.

— « Je ne comprends pas. Vous voulez dire que... cette faculté va vous quitter... comme *ça ?* » Je fis claquer mes doigts.

— « Précisément. »

— « Mais ne pouvez-vous l'empêcher? Votre psychiatre ne peut rien faire? »

— « Personne n'y pourrait quelque chose même si je le désirais. Et je ne désire pas savoir ce qui se produira le 3 juin, passé minuit. »

Troublée, je la dévisageai.

A cet instant, juste comme si cela entrait dans ses plans, la pendule se mit à sonner, comme pour me remettre en mémoire notre convention informulée qui m'interdisait de sonder son étrange don.

La réponse viendrait six mois plus tard. Je n'avais qu'à laisser courir le temps.

Je retournai en Suisse, et l'épilogue de notre petite conversation m'y suivit quelques mois après. Une personne amie m'écrivit que : 1° le torrent avait été détourné de son lit ; 2° le ravin asséché contenait un tas de foin frais coupé de trois mètres de haut juste sous le balcon ; 3° la meule était équipée d'un circuit électronique destiné à sonner l'alarme au pavillon si quiconque s'approchait d'elle ; 4° les arbres devant la façade avaient été abattus ; 5° une petite aire d'atterrissage avait été installée à leur place ; 6° enfin sur cette aire se tenait en permanence un hélicoptère-ambulance loué à un hôpital de New York, avec pilote et interne de service.

« *La sénilité précoce est censée exister,* » ajoutait la lettre. « *Vous devriez rentrer à la maison.* »

Je m'amusais dans mon école. Je n'avais aucune envie de revenir. De toute façon, si ma mère perdait ses esprits, personne ne pouvait y faire quoi que ce soit. Et j'avais des projets de vacances en Italie qu'il me répugnait d'abandonner.

Un mois plus tard, au début de mai, la même personne m'écrivit de nouveau.

Il ressortait de sa lettre que, deux semaines auparavant, le signal d'alarme de la meule de foin avait fonctionné une certaine nuit, et que les domestiques qui s'étaient précipités là avaient trouvé un homme au visage ensanglanté, à l'œil crevé, en train d'escalader le flanc du ravin. Dans sa main crispée, il tenait un pistolet d'un vieux modèle. L'hélicoptère prêt à s'envoler l'avait immédiatement dérobé à la curiosité et, selon ce qu'on savait, l'avait emmené à New York à l'hôpital, où il séjournait encore. Il en sortirait le 6 mai — on en était à la veille.

D'autres détails indiquaient que ma mère avait fait repeindre et décorer deux chambres à coucher du pavillon. Je connaissais ces chambres ; elles étaient contiguës.

Ainsi, ma mère — cette sorcière — avait prévu tout cela...

Et, chose qui apparemment échappait à tout le monde sauf à elle et moi, elle avait fini par tomber pour de bon amoureuse.

L'affaire était grave.

Je résiliai la fin de mon trimestre, annulai mes vacances italiennes et revins par le premier transport, sans avertir quiconque.

Quand le taxi m'eut déposée à la grille du parc, il me fut donc possible de traverser celui-ci inaperçue jusqu'au pavillon et au ravin.

La première chose que je vis au bas de ce dernier fut la fameuse meule de foin. Les abords en étaient occupés.

Le soleil brillait, mais on n'était encore que début mai et la chaleur était relative. Cependant, ma mère portait un de ces « bains de soleil »... tu sais ce que je veux dire.

Elle ne regardait pas dans ma direction — et me cachait à l'unique œil valide de son compagnon. Je n'avais pas fait le moindre bruit, mais j'eus soudain la certitude qu'elle s'était attendue à mon arrivée inopinée, qu'elle savait que je me trouvais là derrière elle.

Alors elle tourna la tête vers moi, se redressa à demi et me fit un sourire. « Hello! De retour à la maison? Voici notre excellent ami le Professeur... euh... Brown. John Brown. Il faut l'appeler Johnny. » Elle enleva une brindille de foin de ses cheveux et continua de sourire.

Je les considérai tour à tour. Le Professeur Brown se souleva sur un coude et me rendit mon regard aussi aimablement que le lui permettait le pansement surmontant son bon œil.

— « Hello, chou, » fit-il gravement.

Puis tous deux éclatèrent de rire. Comme si rien au monde ne pouvait plus jamais avoir pour eux d'importance.

***

Ce fut l'été. La situation évolua rapidement selon un processus intéressant. Avant peu, il m'adressait le genre de regard qui dit : « J'aimerais bien, mais... » Je n'avais même jamais obtenu un tel résultat.

En fin de compte, son « jusque-là, mais pas plus loin » m'irrita, puis me fit l'effet d'un défi. Et...

Sans doute était-ce sa proximité, ainsi que la conscience de la nature de ses rapports avec ma mère. Toujours est-il que je me pris au jeu. Je devins même terriblement éhontée. Je tentai de l'attirer à moi à chaque occasion.

Nous eûmes des conversations. Mais pas à son sujet. S'il était éclairé sur le mystère de son accident et de sa venue là, il n'en laissait rien paraître.

Ce dont nous parlions, c'était des magnétrons.

Il était expert en magnétrons comme toi-même... Cela t'étonne?

Je faisais semblant de l'écouter, mais je ne comprenais rien d'autre que les données essentielles — à savoir, que les magnétrons étaient des corps infiniment petits, pareils un peu à des électrons, un peu à des

gravitons, et un peu à je ne sais quoi. Mais à la longue je saisis l'idée qu'un champ magnétronique pouvait détourner le cours du temps, et que si l'on plaçait un objet quelconque à l'intérieur de ce champ, les résultats pouvaient être plutôt singuliers.

Nous parlâmes beaucoup des magnétrons.

J'organisais d'avance nos rencontres. Je me mis à emprunter à ma mère ses « bains de soleil ». Plus tard, aux heures où *théoriquement* il n'était pas aux alentours, je m'exposai dans la tenue d'Eve. Sans autres résultats visibles que des coups de soleil.

Vers la fin, je me glissais la nuit dans le bois de pins, en emportant mon sac de couchage. Je ne pouvais supporter de rester à la maison, sachant *où* il était.

Mais je ne renonçais pas.

Il construisait un générateur magnétronique. Le premier au monde. Je l'ai aidé une journée entière à installer une partie de son équipement.

L'appareil s'édifiait dehors sur le balcon, dont la balustrade avait été abattue ; il était dirigé juste au-dessus du ravin. C'était pour « mettre au point », disait-il, c'est-à-dire que le champ magnétronique était soumis à un effet un peu analogue à celui d'un objectif photographique, et il déclarait qu'il allait en faire la mise au point.

Le bizarre, c'est qu'une fois l'objectif réglé, le foyer était situé en l'air, dans le prolongement du balcon et au niveau du ravin. Mais c'était pour éviter que personne pût venir à y pénétrer.

Et, transmis par l'objectif, on entendait des bruits.

Le ravin était à sec depuis des mois, depuis que ma mère avait dévié le torrent. Et maintenant, venant à travers l'objectif, il y avait cet incessant fracas d'eau courante.

On l'entendait dans toute la maison. Cela me rendait nerveuse et semblait même agir sur eux deux. Je m'écartai plus loin encore la nuit à travers les pins, mais il me parvenait toujours.

Une nuit, à cinq cents mètres du pavillon, je sortis de mon sac de couchage et rentrai. J'allais le réveiller, lui demander d'arrêter, de faire cesser le bruit.

Du moins, c'était le prétexte que je me donnais. Et il était parfaitement exact que je n'arrivais pas à dormir.

Je m'imaginais la scène. J'ouvrais silencieusement sa porte, me faufilais jusqu'à son lit sur la pointe des pieds, me penchais sur lui dans le noir, posais ma main sur sa poitrine et le secouais doucement...

Tout se déroula conformément à mon attente, sauf sur un point.

J'étais là, au-dessus du lit, distinguant vaguement les contours de la silhouette étendue.

J'étendis la main.

Ce fut une poitrine féminine que je touchai.

— « Que veux-tu? » chuchota ma mère.

Dans le laps de temps où je repris mon souffle, j'avais décidé que, si je ne pouvais pas l'avoir, elle ne l'aurait pas non plus, elle. Le rideau allait tomber.

Il gardait en permanence sur la table le vieux pistolet qu'il avait apporté avec lui. Je le cherchai sans bruit et l'atteignis. Je savais qu'il faisait trop noir pour que ma mère vît que je visais dans sa propre direction.

J'étais parfaitement lucide et consciente de mon geste et de ses conséquences. J'avais même la notion du lieu et de l'heure. Le meurtre se préparait dans la chambre à coucher du Professeur John Brown à Skyridge — et c'était quelques minutes avant minuit le 3 juin 1977...

Ma mère alors murmura calmement :

— « Si cet objet part, il va éveiller ton père. »

— « Mon... *quoi?* » haletai-je. Le pistolet heurta mon pied. Je ne m'étais pas aperçue que je l'avais lâché.

J'avais entendu ce qu'elle avait dit. Mais je me rendis compte soudain que cela n'avait pas de sens. Ils me l'auraient appris, si ç'avait été vrai. Et lui ne m'aurait pas regardée de cette façon, jour après jour. Elle mentait...

Elle poursuivit de la même voix égale :

— « Tu as réellement envie de lui? »

Quand une femme pose une telle question à une autre, c'est ordinairement comme prélude à l'annonce d'un droit de propriété, et le ton va de l'ironie nuancée à l'avidité sauvage.

Mais le ton de ma mère était paisible et détaché.

— « Oui ! » fis-je d'une voix rauque.

— « Assez fort pour avoir un enfant de lui? »

— « Oui. » Je ne pouvais plus faire marche arrière maintenant.

— « Tu sais nager? »

— « Oui, » répétai-je stupidement comme un perroquet. Le moment n'était manifestement pas à la logique et la cohérence. Nous étions là, comme deux sorcières marchandant la vie et la mort, pendant que l'objet de notre discorde sommeillait à côté de nous.

Elle murmura : « Tu sais de quand il vient? »

— « Vous voulez dire *d'où ?* »

— « *De quand.* Il vient de 1957. En 1957 il est tombé dans un champ magnétronique qui l'a fait aboutir dans ma meule de foin de 1977. Cet objectif... là-bas... est mis au point sur... »

— « ... Sur 1957, » bredouillai-je mécaniquement.

— « Sur le *printemps* 1957. Sur un jour situé deux mois *avant* le moment où il est entré dans le champ magnétronique. Si tu as vraiment envie de lui, tout ce que tu as à faire est de te laisser prendre dans ce champ-ci, de le retrouver en 1957 et de te cramponner à lui. Empêche-le de tomber dans le champ qui l'envoie ici. »

J'humectai mes lèvres. « Et s'il y tombe quand même? »

— « Je suis ici pour l'attendre. »

— « Mais vous l'avez *déjà*. Si je retourne en arrière, comment pourrais-je empêcher une chose déjà arrivée? »

— « Si tu le retiens en 1957, cet alternat stéréochronique particulier de 1977 *s'annule,* tout comme s'il n'avait jamais existé. »

La tête me tournait. « Mais, si je remonte en 1957, comment serai-je sûre de le retrouver à temps? »

— « Tu le trouveras ici même. Il passe le printemps et l'été de 1957 ici à Skyridge. Le pavillon lui a toujours appartenu. »

Je ne pouvais voir ses yeux, mais je devinais qu'ils me raillaient.

— « Vous avez parlé d'enfant, » fis-je sèchement. « En quoi cela a-t-il à faire avec lui? »

— « Ton unique chance de le retenir de façon permanente, » répondit-elle d'un ton froid, « c'est l'enfant. »

— « L'enfant? »

— « Il n'y en aura qu'un. A ce que je *sais*... »

Je ne pouvais tirer aucune signification de tout cela. Je renonçai.

Le silence régna une minute entière, avec en arrière-plan le bruit doux de la respiration de Johnny et l'eau qui chantait à vingt années de là.

Je clignai rapidement les yeux.

J'irais jusqu'en 1957. J'aurais à moi Johnny. La joie de la conquête m'envahit.

La pendule commença à sonner minuit.

Dans quelques secondes, le 3 juin 1977 entrerait dans le passé. Dans quelques secondes, ma mère perdrait son don comme elle l'avait annoncé et serait incapable même de faire des prévisions météorologiques.

Je jetai mes sandales, défis mon pyjama. J'évaluai la distance au-delà du balcon. Ma voix m'échappa malgré moi. « Mère ! » criai-je. « Faites-nous une dernière prédiction ! »

Johnny grogna violemment et s'agita.

Je courus décrire mon plongeon aérien dans le temps. La réponse de ma mère flotta derrière moi, à l'intérieur du champ, et je l'entendis en 1957, au milieu de l'eau :

— « *Tu ne pourras pas l'empêcher.* »

*
* *

Son vrai nom était James MacCarren. Mais le titre de professeur était authentique ; c'était un physicien. Age, dans les quarante. M'étais-je attendue à moins? Il faisait plus âgé que « Johnny ». Et il avait ses deux yeux — et pas de pansement.

Il était propriétaire de Skyridge, exact. Il y passait l'été. Il aimait pêcher et chasser pour les vacances.

Voilà. Et maintenant, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé le soir du 5 août 1957. Si, écoute-moi...

J'étais étendue sur le balcon, regardant le torrent, quand j'eus soudain conscience de la présence de Jim derrière moi. Il se tenait debout dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Je pouvais sentir son regard glisser le long de mon corps.

J'avais pris une profonde inspiration un moment auparavant, essayant de dominer la houle de mes poumons, tout en m'efforçant de pousser le pistolet de Jim un peu plus haut sous mon aisselle. Le froid de l'acier me faisait frissonner.

C'était dommage. Car durant les deux mois qui venaient de s'écouler, je m'étais mise à l'aimer d'une façon intéressante, bien que *beaucoup moins* intéressante que vis-à-vis de « Johnny ». Quelques semaines en compagnie de ma mère pouvaient réellement changer un homme ! Et en 1957, Johny — ou Jim — était pudibond, pas très passionné, et d'une sollicitude quasi paternelle. Mais c'était dommage, oui, parce que je commençais quand même à l'aimer en tant que Jim.

Seulement, il y avait la dernière prédiction de ma mère. J'y avais longuement réfléchi. Et j'en avais conclu qu'à ma connaissance, il n'existait qu'*un seul moyen* de l'empêcher de tomber dans le champ axé vers elle.

Non, laisse-moi continuer...

— « Viens dehors, » lui dis-je, en tournant mon visage pour qu'il m'embrasse.

Quand il relâcha son étreinte, je repris la parole :

« Te rends-tu compte qu'il s'est passé exactement deux mois depuis le jour où tu m'as repêchée dans le torrent? »

— « Les mois les plus heureux de ma vie, » fit-il.

— « Et tu ne m'as toujours pas demandé à la suite de quelles circonstances je me trouvais là, ni qui je suis, ni quoi que ce soit. Tu ne t'imagines certainement pas que j'ai donné à ce juge de paix mon vrai nom? »

Il sourit. « Si j'étais devenu trop curieux, tu aurais pu disparaître dans un remous, comme une ondine. »

C'était triste, vraiment. Je haussai les épaules avec amertume. « Toi et tes magnétrons... »

Il sursauta. « *Quoi ?* Où as-tu entendu parler des magnétrons ? Je n'en ai jamais entretenu personne. »

— « Ici même. Et c'est toi qui m'en as parlé. »

Il ouvrit la bouche et la referma lentement.

— « Tu perds la tête. »

— « Je le voudrais bien. Cela ferait paraître les choses plus simples. Parce que, après tout, c'est seulement quand on se met à y penser en termes de logique qu'on se rend compte à quel point c'est extravagant. Il faut que cela cesse, pourtant, et le moment est venu de le faire cesser. »

— « Faire cesser *quoi ?* » demanda-t-il.

— « Ces sauts que nous faisons dans le temps toi et moi. Toi surtout.

Si je ne t'en empêche pas, tu retomberas dans le champ, ma mère t'aura à nouveau... Ç'a été sa dernière prédiction. »

— « Le champ? » murmura-t-il d'une voix mal assurée.

— « Le champ magnétronique. Tu sais, ce qui est produit par le générateur. »

— « Hein? »

— « Il n'existe pas encore, évidemment, » fis-je davantage pour moi-même que pour lui. « Du moins, pas en dehors de ta tête. Tu ne le construiras pas avant 1977. »

— « Je ne peux trouver tout le matériel. » Sa voix était comme engourdie.

— « Mais il sera disponible en 1977. »

— « En 1977...? »

— « Oui. Après l'avoir construit en 1977, tu le braqueras sur 1957. Ce qui fait que tu peux, maintenant, sauter directement d'ici en 1977 en plein dans les bras de ma mère... où tu te trouves déjà d'ailleurs, je veux dire en cette année-là. Seulement je ne vais pas te laisser faire. Quand ma mère m'a fait cette prédiction, elle ne se doutait pas des extrémités auxquelles j'arriverais pour t'en empêcher. »

Il se passa la main sur le front et dit d'une voix plaintive : « Mais... mais... même en supposant que tu viennes de 1977, et même en supposant que je doive y construire un générateur magnétronique, je ne peux pas *en ce moment* sauter à travers le temps pour aller le construire. Il m'est impossible de plonger directement jusqu'en 1977 dans un champ magnétronique qui n'existe pas encore — qui ne sera pas braqué sur notre époque avant que je me trouve précisément là-bas dans vingt ans pour le créer. Ce serait aussi absurde que de dire que les pèlerins du « *Mayflower* » ont construit leur navire sur la côte américaine. Et puis, de toute façon, je suis un époux et un futur père de famille. Je n'ai pas la moindre intention de fuir mes responsabilités. »

— « Et pourtant, » fis-je, « si l'enchaînement s'accomplit comme préétabli, tu *dois* me quitter... pour *elle*. Ce soir, tu es légalement mon mari, le père de notre enfant à naître... et tout d'un coup, bing ! te voilà en 1977, déserteur du foyer et gigolo de ma mère. Mais je ne laisserai pas ceci se produire. Après tout ce que j'ai enduré, je ne la *laisserai* pas t'avoir. Je bous rien que de penser à elle, toute souriante là-bas en 1977, en train de se dire comme elle s'est bien débarrassée de moi, pour pouvoir le cas échéant t'avoir à elle seule. Et moi dans ma situation. » Ma voix se brisa en un trémolo très artistique.

— « Mais je *pourrais* vieillir de façon normale, » remarqua-t-il. « Je pourrais simplement *attendre* d'être en 1977 et *alors seulement* construire le générateur. »

— « En tout cas, tu ne l'as pas fait... je veux dire que tu ne *vas* pas le faire. Quand je t'ai vu en 1977, tu avais ton âge actuel. Tu paraissais même plus jeune, sans doute à cause de ce pansement sur le front. »

Il haussa les épaules. « Si ta présence *ici* est une conséquence directe

de la mienne *là-bas,* alors ni toi ni moi ne pouvons faire la moindre chose pour rompre l'enchaînement. Je n'ai pas *l'intention* de sauter dans le futur. Si je dois le faire, cè sera donc malgré moi. Et je n'ai aucune idée de ce qui pourra se produire pour m'y *forcer.* Mais considérons comme assuré que je doive partir; dans ce cas, tu restes à l'abandon. Il faut que nous fassions des projets. Tu auras besoin d'argent. Il te faudra probablement vendre Skyridge, puis trouver un travail après la naissance du bébé. Connais-tu la sténo? »

— « En 1977, on emploie des vidéographes, » murmurai-je. « Mais ne t'inquiète pas. Même si tu arrivais à t'esquiver dans le temps, je m'en tirerais avec le bébé. Pour commencer, j'utiliserai le reste de ton compte en banque pour jouer Counterpoint gagnant aux courses de Preakness samedi prochain. Ensuite... »

Mais il sautait déjà à une autre idée : « En 1977, est-ce que les relations que nous entretenions étaient... euh... intimes? »

Je soufflai ma rancœur. « Cela dépend de ce que tu entends par *nous.* »

— « Quoi? Tu veux dire que... *moi...* avec *ta mère... vraiment ?* » Il toussota et passa le doigt dans le col de sa chemise. « Il doit y avoir une explication... »

Je me contentai de ricaner.

Ses yeux brillèrent.

« Ta mère... euh... en 1977... c'était une femme séduisante, je suppose? »

— « Une mégère ridée et peinturlurée, » fis-je froidement. « Quarante ans ! »

— « Hé là ! *J'ai* quarante ans, tu sais. Contrairement au point de vue des jeunes, c'est le meilleur temps de la vie. Tu en seras persuadée dans vingt ans d'ici... »

Et alors il fit claquer ses doigts. « J'y suis ! C'est fantastique ! » Il se tourna et s'appuya au balcon, regardant droit devant lui comme Cortez sur le pic de son navire. « Fantastique, mais tout se tient. Parfaitement logique. Moi. Ta mère. Toi. Le bébé. Le cycle perpétuel. »

— « Perdrais-tu la raison? »

Il me fit brusquement face. « Nous sommes en 1957. Ta mère est censée avoir vingt ans, se trouver quelque part à cette époque... Sais-tu où elle est? »

— « Non. J'ai dépensé les deux tiers de notre compte en banque à essayer de la localiser. C'est comme si elle n'avait jamais existé. »

Ses yeux s'élargissaient, s'élargissaient de plus en plus.

— « Rien d'étonnant à ce que tu ne l'aies pas trouvée. Mais tu ne pouvais pas savoir. »

— « Savoir quoi? »

— « Qui est ta mère. »

J'eus envie de le battre. « Ah ! oui, » fis-je.

Mais il enfourchait un autre sujet. « Cependant, ce n'est pas tout à fait

sans précédent. Dans le cas de la division cellulaire, laquelle des deux cellules est la mère, laquelle la fille? La question ne peut se poser. De même avec toi. La cellule se divise dans l'espace ; toi tu te divises dans le temps. On ne peut se demander qui de toi est la mère et qui la fille? »

Immobile, je le fixai, les yeux écarquillés.

Il poursuivit : « Malgré cela, *pourquoi* m'en irais-je dans le temps? C'est le seul point qui m'échappe. Pourquoi me priverais-je délibérément de vingt années d'existence avec toi? Qui prendrait soin de toi? Comment gagnerais-tu ta vie? Pourtant tu y parviens... puisque tu n'as pas *eu* à vendre Skyridge... Tu es restée ici. Tu as fait l'éducation de ta *fille*... Mais bien sûr ! » Il frappa son poing dans sa paume.

« Comme c'est simple ! » s'écria-t-il. « Counterpoint gagnant à Preakness... Tu vas devenir experte en prédictions. Sports, élections présidentielles, décisions de la Cour Suprême. Tout à l'avance. Tu n'auras qu'à te *rappeler*. C'est une mine d'or ! »

J'étais bouche bée.

« Est-ce que ce n'est pas ça qui se produit? » hurla-t-il.

— « Je... je sais déjà tous les faits marquants... les gros titres des journaux, » balbutiai-je. « Seulement c'était le métier de *ma mère*... faire des prédictions... »

— « *Ma mère*... » me singea-t-il. « Ta mère ! Ne peux-tu voir la vérité en face? Est-ce que tu refuses d'accepter le fait que *toi et ta « mère » et ta fille à naître n'êtes qu'une seule et même*... »

Je hurlai en me bouchant les oreilles : « *Non !* »

Je sortis le revolver et tirai. Il s'effondra, la tête en sang. Je me ruai vers son corps et refermai sa main droite sur la crosse.

Un instant plus tard, je courais vers le garage.

Je pensais que le mieux serait de « découvrir » son cadavre de retour du village, où je m'étais fait quelques amis.

La seule entorse à mon plan fut que, lorsque je revins sur les lieux en compagnie de mes « témoins »... il n'était plus là.

***

On s'accorda à penser que James MacCarren s'était perdu dans les bois tout en chassant. Il avait dû mourir de faim, supposa-t-on. On ne le retrouva jamais, ni le pistolet. Quelques mois plus tard, il fut déclaré légalement mort, et je touchai l'assurance.

Le coroner et le district attorney me donnèrent chaud quand ils découvrirent de légères taches de sang séché menant à l'extrémité du balcon. Mais ils ne trouvèrent rien, évidemment, dans le lit du torrent en-dessous. Et quand je les informai de mon état, leurs soupçons informulés se changèrent en sympathie.

Depuis cette époque, j'ai eu largement le temps de réfléchir. En particulier durant les premiers mois creux après le lancement de « *Vues sur le Futur* », tandis que j'attendais les clients.

Et voilà ce que je me suis dit : quelle autre femme a jamais été aimée d'un homme au point que, blessé au visage et l'œil crevé par elle, il se traîne et se jette à l'aveuglette pour délibérément la rejoindre à travers un espace de vingt ans?

Le moins que je pouvais faire était, le moment venu, d'assécher le ravin et de placer cette meule de foin pour amortir ta chute du balcon.

Il fallait que je te dise tout cela. Tu connais maintenant le cycle tout entier.

... Aimes-tu mon « bain de soleil »? Vert et rouge, cela va bien avec la couleur du foin, tu ne trouves pas? Veux-tu que j'aille m'asseoir près de toi?... Non, personne ne nous dérangera. Les domestiques sont descendus au village... et *elle,* nous avons encore une heure avant qu'elle nous tombe de Suisse et nous arrive à travers les bois comme une voleuse...

Embrasse-moi. Je t'aime.

— Oooh ! *Johnny!...*

(*Traduit par Alain Dorémieux.*)

Comme « Le vendredi 19 » *dans notre numéro 2, et de façon plus parfaite encore,* « L'enfant en proie au temps » *est le type d'histoire qui* « *se mord la queue* » *: une histoire cyclique, sans fin, sans cesse recommencée, qui donne la sensation de la perpétuité à l'égal de ces publicités où un personnage tient un objet représentant un personnage identique qui tient... etc. ! Nous ne voulions pas le dire d'avance, pour ne pas décourager les paresseux, mais — de même que naguère pour* « L'étrange voyageur » *— ce n'est qu'à la seconde lecture que cette extraordinaire nouvelle peut acquérir tout son sens : on la voit alors un peu se dérouler comme un film qui serait projeté normalement après l'avoir été à l'envers. Connaissant le postulat de l'auteur, on goûte comme on n'avait pu le faire l'emboîtement minutieux des détails et la subtilité des notations. Faites-en l'expérience... surtout si vous n'avez pas été convaincus au premier contact !*



Suivez le fantôme...

(*Overlooked*)

par E. C. HORNSBY

Après « Le fantôme à la fenêtre » (« Fiction », *n°* 20), *voici une nouvelle histoire de fantôme* « up to date », *autrement dit liée aux connaissances modernes en matière de télépathie. Le « fantôme télépathique » semble bien avoir définitivement remplacé, en littérature fantastique, le vieux spectre porteur de chaînes. Celui-ci avait son charme! Mais on ne songe pas à regretter sa disparition en lisant ce récit ingénieux et troublant, qui semblera peut-être tout à fait « réaliste » à ceux qui ont des raisons de croire aux phénomènes télépathiques...*



Le docteur, qui était Irlandais, considéra pensivement son verre et un reflet de la liqueur ambrée joua dans ses yeux gris.

— « Personne parmi vous ne doit se souvenir de Billy Bates? » fit-il, jetant un regard à la ronde. « Non, c'est bien ce que je pensais ; il y a trop longtemps. Billy était le plus charmant garçon qu'on pût trouver ; un petit type aux joues rebondies de chérubin. Tous les hommes lui témoignaient de l'amitié et toutes les femmes auraient voulu le dorloter, bien qu'aucune ne l'ait jamais pris suffisamment au sérieux pour l'épouser.

» Un soir, à ce club-ci, précisément, nous étions en train d'évoquer les mauvais pas dont nous nous étions tirés de justesse — et nous étions quelques-uns à nous être trouvés dans des situations vraiment peu enviables — quand Billy nous interrompit pour affirmer que, à trois ou quatre reprises, il avait frôlé la mort de plus près qu'aucun de nous.

» Comme nous savions qu'il ne s'était jamais, de sa vie, aventuré en des lieux beaucoup plus périlleux que Margate durant la saison, nous nous regardâmes en souriant.

» — Et vous avez survécu? » demanda facétieusement quelqu'un.

» — Oui, » dit Billy avec sérieux. « Vous comprenez, on veillait sur moi. » Et alors il nous conta son histoire... »

*
* *

Le premier incident s'était produit quelques années auparavant, alors que, encore tout jeune homme, il travaillait dans la City et habitait un faubourg de la banlieue de Londres que nous appellerons Stanbury. Le métro venait juste d'être prolongé jusque-là et, un soir, Billy était assis

dans la voiture de tête d'un train qui le ramenait chez lui. La plupart des voyageurs étaient descendus avant les dernières stations de la ligne et Billy pensait être seul dans le wagon, mais il était plongé dans la lecture du journal et n'avait pas fait bien attention.

Bientôt, il eut l'impression qu'on l'observait. Il abaissa son journal et, en effet, une femme était assise juste en face de lui. Elle avait un visage d'une pâleur extrême avec des yeux enfoncés dans deux sombres et immenses orbites et elle rivait sur lui un regard si intense qu'il se hâta de cacher son embarras en redéployant son journal.

Mais il continuait de se sentir observé et, finalement, il lui fallut la regarder de nouveau. Cette fois, elle tendit vers lui des mains implorantes et il ne put s'empêcher de penser qu'elle devait avoir le cerveau un peu fêlé.

« Grand Dieu, » se dit-il. « Je vais être mêlé à une affaire déplaisante. »

Elle ouvrit la bouche comme quand on laisse échapper un torrent de paroles. Mais la chose surprenante était qu'il ne percevait pas un son. C'était comme s'il eût écouté quelqu'un parlant derrière une vitre. Il aurait pu se croire devenu subitement sourd s'il n'y avait eu de tous côtés le fracas du train qui continuait sa route. Alors il pensa qu'elle était peut-être muette.

Il regarda d'un bout à l'autre du wagon, mais il n'y avait personne d'autre que cette femme et lui.

Comme si elle eût désespéré de lui faire comprendre son message, elle se leva d'un bond et se mit à arpenter le compartiment avec agitation. Chaque fois qu'elle s'approchait de Billy, elle jetait les mains en avant en un geste suppliant et approchait son visage jusqu'à quelques centimètres de celui du jeune homme, et chaque fois jaillissait de ses lèvres ce flot silencieux de supplications informulées.

Puis elle se dirigea vers la porte menant à la cabine du conducteur. Vous connaissez cette porte peinte en vert à laquelle on accède par deux petites marches et qui porte un avis avec les mots « *Accès interdit* ». Elle disparut par là.

Billy ouvrit de grands yeux, se demandant que faire.

Un instant plus tard, elle fit sa réapparition. Elle se tordait les mains comme si elle n'avait pas réussi là-bas non plus.

La rame s'arrêtait à la station avant Stanbury. Les portes s'ouvrirent et, au grand soulagement de Billy, la femme descendit sur le quai.

Tout ce qu'il souhaitait maintenant, c'était de voir la porte se refermer entre eux et de laisser cette femme derrière lui. Mais soudain elle se retourna et lui fit un signe de la main. Et cette fois, ce signe était en même temps impérieux et si implorant qu'il obéit sur-le-champ. Les portes se refermaient au moment où il s'élançait et il dut retenir les deux panneaux pour ne pas être coincé. Le convoi repartit et le chef de train, debout à la porte ouverte de son compartiment, cria quelque chose à Billy au passage parce qu'il avait entravé la fermeture automatique.

Quand Billy se retourna, le quai était vide et la femme avait disparu. Il dut attendre dix minutes l'arrivée de la rame suivante et ne manqua pas d'entretenir des pensées peu flatteuses sur sa propre stupidité.

Cette rame suivante entra enfin en gare, mais ne repartit pas, les signaux la bloquant à quai. Finalement, la nouvelle parvint.

Les signaux n'avaient pas fonctionné et le train dans lequel s'était trouvé Billy, aiguillé sur la mauvaise voie, avait tamponné en pleine vitesse un convoi à l'arrêt. Le conducteur avait été tué et la voiture de tête était en miettes.

Billy ne parla à personne de cette femme ; il ne comprenait pas lui-même ce qui s'était passé et ne croyait pas que quelqu'un d'autre pût comprendre. C'était un garçon tout ce qu'il y avait de normal et il ne tenait pas à ce qu'on le jugeât autrement.

*
* *

Il avait chassé l'incident de son esprit et, à deux ou trois ans de là, il attendait l'autobus par un soir d'hiver. C'était un soir affreux ; il avait plu dès le matin et gelé par endroits ensuite, de sorte que les routes étaient extrêmement dangereuses et que l'autobus tardait terriblement à arriver. Mais cela était égal à Billy. Il était le premier d'une file d'une douzaine de personnes et se disait qu'il avait une bonne chance d'être assis. En attendant, il lisait son journal. Celui-ci était plein des méfaits de gangsters spécialistes de l'effraction, particulièrement nombreux à ce moment-là, et Billy pensait avec indignation qu'il était temps pour les pouvoirs publics de faire quelque chose.

C'est alors qu'il lui sembla que quelqu'un approchait. Au lieu d'aller se placer à la file, la personne s'arrêta à côté de lui. Pensant qu'il s'agissait d'un « resquilleur », Billy tourna la tête dans l'intention de le foudroyer du regard... et voilà que cette femme était là de nouveau, avec son visage exsangue et ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, exactement comme la première fois. Et ce furent le même jaillissement silencieux de paroles, les mêmes gestes implorants de la main. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était que personne d'autre ne paraissait la remarquer. Ils lisaient tous leur journal, ou bavardaient, ou restaient simplement là avec l'air résigné habituel des gens qui font la queue.

La femme se mit à marcher d'un bout à l'autre de la file d'attente, puis, dans une agitation extrême, elle lui fit un signe.

Cette fois encore, il y avait dans ce geste quelque chose à quoi il ne put résister. Il quitta sa place à la tête de la file. Les autres eurent l'air surpris, mais se contentèrent de faire un pas en avant. Il s'élança après elle et, comme elle gardait de l'avance sur lui, il activa l'allure et se mit presque à courir.

« Cette fois-ci, je vais l'attraper, » pensa-t-il. « Il faut que je sache le fin mot de cette histoire. »

Mais elle tourna à un carrefour et quand, une seconde plus tard, il parvint au même endroit, il n'y avait pas une âme en vue.

Il revint sur ses pas en direction de l'autobus ; une partie de son esprit était gravement troublée et ne cessait de lui dire : « Billy, tu deviens maboul, » tandis que l'autre éprouvait un sentiment banal de vexation parce qu'il avait été assez bête pour abandonner sa place en tête de la file d'attente.

Et c'est à ce moment que deux voitures surgirent à une allure vertigineuse ; celle qui était derrière et qui essayait de parvenir au niveau de l'autre était une voiture de police, avec son signal clignotant et sa sirène qui résonnait sans arrêt. La voiture poursuivie était presque à l'arrêt de l'autobus quand elle dérapa et fit une furieuse embardée. Elle monta sur le trottoir et creusa son passage dans la foule. Billy entendit des hurlements et vit des gens tomber de part et d'autre, puis la voiture alla heurter une devanture de magasin. Il y eut un choc violent et des flammes jaillirent dans un silence plus terrible encore.

« Rien, » pensa Billy, tremblant de tous ses membres, « rien n'aurait pu me sauver si j'étais resté là-bas. Rien. »

Et alors il se demanda *quelle chose* l'avait sauvé en réalité.

*
* *

Il pensa souvent à ces deux incidents par la suite, mais il n'y pensait pas du tout quand le troisième survint, car celui-là fut aussi imprévisible qu'un coup de foudre dans un ciel sans nuages.

Il était en vacances, juste avant la guerre. Il quitta son hôtel un matin et, tout en flânant, dépassa la jetée-promenade pour continuer sur le sable jusqu'à une petite anse abritée du vent. Là, il s'étendit à terre et s'endormit bientôt. Quand il s'éveilla, il était sur un monticule de sable entouré par la mer de tous côtés et dont la superficie ne cessait de diminuer. Il ne savait pas nager et la mer, qui jusque-là avait paru étonnamment calme, mugissait et s'agitait maintenant comme un lion attendant sa pâture.

« Il ne faut pas que je perde la tête, » pensa Billy qui se rendait bien compte qu'il n'allait pas tarder à être la proie d'une panique aveugle.

Tout avait pourtant l'air si normal ; il y avait les falaises et la mer, et on voyait, un peu en retrait, le dessus des toits de quelques villas et quelques traînées de fumée dans le ciel. Tout cela exactement comme il l'avait vu maintes et maintes fois. La seule différence était que maintenant il se trouvait au milieu de l'eau et qu'il allait bientôt se noyer sans aucun doute possible.

Et alors il vit une silhouette sur le rivage. Bien qu'elle fût dans l'ombre de la falaise, il la reconnut aussitôt. Elle lui fit signe cette fois encore et indiqua une direction avec son doigt. Le chemin qu'elle désignait semblait être là où la mer était le plus agitée, mais Billy obéit sans hésitation et constata qu'un banc de sable surélevé s'étendait juste à cet endroit ; et, sans avoir d'eau plus haut que les genoux, il avança

maladroitement en pataugeant jusqu'en lieu sûr... c'est-à-dire jusqu'à la plage vide.

La dernière rencontre enfin se produisit au début de la guerre, pendant le Blitz de jour, quand il quitta un abri public sur un signe qu'elle lui fit et sortit en plein tir de barrage antiaérien malgré les remontrances du chef d'îlot. Deux heures plus tard, quand il revint à cet endroit, celui-ci n'était plus que décombres.

*
* *

Quand Billy eut fini son histoire, nous ne savions pas si nous devions le croire réellement, bien qu'il semblât prendre la chose fort au sérieux pour sa part. Nous lui demandâmes s'il avait pu mettre un nom sur cet ange gardien et il nous répondit que non. Nous suggérâmes toutes sortes de femmes de notre connaissance qui auraient été à leur place dans ce rôle et nous nous divertîmes bien.

— « Ce n'est pas une jeune femme, sots que vous êtes, » dit Billy, rougissant comme un écolier. « Elle est âgée, assez âgée pour être ma mère. »

Alors nous inventâmes une répétitrice des catéchismes du nom de Miss Higginbotham, pour qui il en aurait pincé dans sa jeunesse et qui, en raison de la sainte vie qu'elle avait menée sur terre, aurait été désignée pour veiller sur lui maintenant qu'il avait atteint l'âge viril. Nous prétendîmes même la voir se tenir avec sa harpe à côté du bar et suggérâmes à Billy de nous régaler tous d'une tournée en son nom.

Billy ne se formalisa aucunement, bien que, à mon avis, il nous en eût révélé beaucoup plus qu'il ne s'était proposé tout d'abord. Puis il trouva une excuse pour prendre congé.

Quand il fut parti, un homme d'un certain âge, nouveau venu au Club, dit pensivement :

— « La femme qui est le plus proche d'un homme, quel que soit l'âge de cet homme, est toujours sa mère. Je ne pense pas qu'il ait pu s'agir de sa mère? »

Il y eut un silence.

« Ai-je dit une bêtise? » demanda-t-il, jetant un regard sur chacun de nous. « Sa mère est-elle morte? On n'en pourrait pas moins accepter l'hypothèse de son intervention, à présumer, évidemment, que vous admettiez l'existence du surnaturel. »

— « Sa mère vit toujours, » dit quelqu'un d'un ton gêné. « En fait, Billy habite toujours chez elle. »

— « N'oubliez pas, » ajouta un autre, « qu'il a dit ne pas avoir reconnu cette femme. »

Et c'est ainsi que nous conclûmes ce jour-là avec un minimum d'embarras pour chacun.

Non qu'il y eût quoi que ce fût à redire sur Mrs. Bates. C'était un mastodonte de femme avec un cœur d'or. Mais il était tout bonnement impossible de l'associer à une manifestation quelconque d'ordre spirituel.

Elle avait débuté dans la vie en aidant son père, marchand de quatre-saisons dans l'East End, et avait fini par posséder une chaîne de magasins de primeurs ; dans l'intervalle, ainsi qu'elle se plaisait à le répéter avec un brin de fierté, elle n'avait jamais acheté ni vendu rien qui ne fût sain et irréprochable. Les mêmes qualificatifs pouvaient s'appliquer à sa personne.

Avez-vous remarqué la façon dont tout ce qui est sur le point de survenir semble se faire annoncer plus ou moins longtemps à l'avance? Vous vous réveillez avec, en tête, le nom de quelqu'un et vous sortez dans la rue pour vous trouver nez à nez avec ce quelqu'un. N'importe lequel d'entre vous pourrait multiplier de tels exemples à la douzaine.

Dans ce cas particulier, j'aurais pu me douter que quelque chose suivrait l'histoire de Billy, mais quand effectivement ce quelque chose survint, on ne saurait me reprocher tout à fait de ne pas m'en être avisé immédiatement.

Je fus appelé au chevet d'une certaine Miss Treadmere qui habitait une maison de l'époque victorienne, d'aspect assez lugubre, dans la partie la plus vieille de la ville. D'un côté, des usines s'étaient construites peu à peu, et, plus loin dans la rue, les maisons particulières avaient été abattues pour faire place à des immeubles de rapport. Une ou deux seulement des anciennes maisons demeuraient là comme de vieilles filles en vêtements surannés et chapeaux ridicules, objets de risée ou de pitié dont la survivance ne pouvait manquer d'être éphémère.

On m'introduisit d'abord dans une sorte de salon au rez-de-chaussée. Une atmosphère masculine imprégnait fortement cette pièce. Tout le mobilier avait un caractère indéniablement masculin ; il y avait des pipes dans un de ces râteliers comme on en voit fort peu de nos jours, un bureau à cylindre dans un coin et, jusqu'à un coffre-fort avec des montures en cuivre. Au mur, le portrait d'un gentleman implacable, à la bouche ferme sous une forte moustache, me considérait d'un œil sévère. Dans un autre cadre, une dame à l'air nerveux, humblement passée de couleur au point de n'être plus qu'une ombre, regardait tristement dans la pièce. Je pensai que ce pouvait être Miss Treadmere, mais c'était en réalité sa mère.

Une grande perche de femme me précéda dans un escalier aux marches raides, jusqu'à un petit salon au deuxième étage où je fis la connaissance de Miss Treadmere, ou plutôt de la réplique que son cher papa avait laissée de lui-même.

Elle avait pu être belle à un certain moment, mais je doutai qu'elle eût jamais eu la beauté moins superficielle que donne la fermeté de caractère. Je pouvais imaginer qu'elle avait dû, dans sa jeunesse, supporter non sans irritation le despotisme paternel, mais toute tentative de rébellion avait été si bien étouffée en elle qu'elle n'était devenue rien de moins que la thuriféraire du dieu monstrueux qui l'avait écrasée. Elle ne pouvait prononcer deux mots sans citer son père, dire ce qu'il approuverait ou désapprouverait, combien il avait fait preuve de sagesse en lui refusant telle ou telle petite fantaisie. Tandis que j'écoutais ces

confidences, je me surpris à prêter l'oreille, m'attendant à percevoir un pas lourd dans l'escalier. Puis soudain, et à mon complet étonnement, tant il était vivant en elle, je compris que Mr. Treadmere était mort, et cela depuis dix bonnes années.

Miss Treadmere ne présentait rien de plus grave en vérité qu'un état de faiblesse générale attesté par son teint de papier mâché. Mais je crois que notre petit bavardage lui avait plu et je pris l'habitude de passer régulièrement lui faire une visite, bien qu'elle ne fût pas, la pauvre femme, d'une compagnie très distrayante.

Un soir, dans le salon d'en bas, devant le regard impitoyable de son père et le néant brumeux de sa mère, Miss Treadmere me confia son histoire.

Elle est morte depuis longtemps, sinon je ne vous raconterais pas cela maintenant, mais je pense que les morts se soucient peu des secrets qu'ils laissent derrière eux sur la terre.

Elle avait eu une jeunesse plus tourmentée que je ne l'eusse jamais imaginé ; elle s'était enfuie avec un homme et la porte de son père lui avait été fermée ainsi qu'il était de règle à l'époque. Ils s'étaient mariés et elle avait eu un enfant, mais elle n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle était unie à un méprisable coquin. Il l'avait de toute évidence épousée en croyant qu'elle avait de la fortune personnelle et il ne manqua pas de lui faire payer par de mauvais traitements la déception qu'il éprouvait. Finalement, il fut appréhendé par la police et, parmi les accusations de toutes sortes portées contre lui, on s'aperçut que se trouvait celle d'être déjà marié.

Miss Treadmere fut admise à regagner le logis paternel. Le vieux Treadmere ressentait sans doute une joie sombre si intense à voir son jugement ainsi confirmé qu'il désirait avoir sa fille près de lui comme un trophée à demeure, tels ces grands chasseurs qui tapissent leurs murs des dépouilles de leurs victimes. Plus vraisemblablement, cette dame aux traits évanouis qui avait été son épouse s'étant tranquillement évanouie elle-même de ces lieux quelque temps auparavant, il avait besoin d'une femme pour tenir sa maison. Il la reprit donc avec lui, mais posa ses conditions. L'enfant — et il le décrivait en termes bibliques sans envelopper sa pensée — ne devait pas franchir son seuil ; il devait être donné ou vendu sur le marché. Il se chargea lui-même de ce côté de la question et Miss Treadmere, ayant repris son nom de jeune fille, vécut là désormais dans une totale soumission, courbant la tête devant le regard menaçant du tyran et tremblant au moindre froncement de ses sourcils.

— « Parfois, » me dit Miss Treadmere, regardant à travers les rideaux de dentelle le triste mur de briques jaunies qui faisait vis-à-vis, « parfois je voudrais n'être jamais revenue. Si j'avais eu le courage de rester seule et de gagner ma vie... seulement je ne savais pas comment. Mais j'aurais pu garder mon enfant. Etrange... » dit-elle, secouant un pli imaginaire des rideaux bruissants avec une main presque aussi transparente que ceux-ci, « étrange de penser que maintenant il serait

assez âgé pour prendre soin de moi... s'il avait voulu que je reste avec lui, évidemment. »

— « Et vous ne l'avez jamais revu depuis? » demandai-je.

— « Non, » dit Miss Treadmere avec un soupir. « Mon père y a veillé. Il a été adopté par quelqu'un. Je n'ai jamais su par qui. »

Elle était lasse et je dus la soutenir pour la reconduire à sa chambre.

— « Comme le soir tombe vite, » murmura-t-elle. « Voilà de nouveau l'hiver. On dirait que c'est toujours l'hiver. »

Ses mains étaient occupées avec les tasses et la théière, mais son esprit était ailleurs.

— « Je vous ai dit que je n'avais jamais revu mon fils, docteur, » reprit-elle. « Ce n'est pas exact ; ou du moins cela l'est sans l'être. Vous allez penser que je suis un peu folle, mais il m'arrive de le voir... quand il court un danger. »

Et c'est ainsi qu'elle venait — cette seconde moitié de l'affaire que le récit de Billy avait annoncée. Qu'elle venait à ma rencontre...

— « Poursuivez, » lui dis-je, mon attention maintenant très en éveil.

— « Je sombre dans une sorte de rêve et je reprends mes sens au moment d'une catastrophe : une collision d'automobiles, un déraillement de chemin de fer, un bombardement. C'est comme si on commençait un livre par la fin. Puis c'est un peu comme si je rebroussais chemin pour reprendre par le commencement. Je le vois, mon fils, dans un train, et je sais que c'est ce train qui va dérailler, ou bien je le vois debout dans la rue, à l'endroit même où la voiture va monter sur le trottoir. Je le supplie, je l'implore de se détourner, de s'en aller. Il ne m'obéit pas. Je ne peux pas lui faire entendre mes paroles. Oh ! c'est terrible quand je me rends compte qu'il ne peut pas m'entendre... »

— « Et alors? »

— « Au tout dernier moment, quand le désespoir s'empare de moi, je lui fais signe de venir vers moi, comme ceci... » Elle fit, de ses mains encore belles, un geste de supplication impossible à décrire. « C'est alors qu'il me semble que je perce le rideau. Il voit et il obéit. Dieu merci ! Chaque fois il a obéi. »

— « Comment le voyez-vous? » questionnai-je. « Comme un homme? Est-ce qu'il change? »

— « Non, » répondit-elle. « Je le vois simplement comme mon tout petit. Comment pourrais-je le voir autrement, puisque je ne l'ai jamais connu qu'enfant. Je crois que c'est la raison pour laquelle il connaît ce geste, car lorsqu'il apprenait à marcher, je lui tendais ainsi les bras et il venait toujours à moi. »

Je ne lui dis rien, mais, tout en descendant l'escalier, j'apostrophai mentalement le cher défunt Mr. Treadmere.

« Alors, espèce de vieux cochon, » pensai-je triomphant, « tu n'as pas voulu voir son enfant ici? Nous allons nous occuper de cela maintenant et je voudrais bien savoir ce que tu pourras y faire. »

Je passai devant la porte ouverte du salon et le portrait de Mr. Tread-

mere était là au mur. Il fixait sur moi un regard qui exprimait la rancune la plus farouche. Je ne vis qu'une réponse à lui faire ; j'ai le regret de dire que je la lui fis.

***

Je passai rendre visite à Mrs. Bates. Elle montra d'abord une prudente réserve, je dirai même de l'hostilité, mais je finis par gagner son intérêt et sa sympathie.

— « J'ai adopté l'enfant, c'est un fait, » dit-elle, « mais vous auriez pu apprendre cela n'importe où. Il est de fait également qu'il y avait un vieux bonhomme — une vieille brute insensible s'il y en eut jamais. Mais tout a été fait par l'entremise d'hommes de loi... »

— « Trender, Fairburn et Trender, » suggérai-je, me rappelant le nom des avoués de Miss Treadmere.

— « Oui, » admit Mrs. Bates, l'air surpris. « Mais il fut convenu que si Bert et moi devions avoir l'enfant, nous ne devrions jamais communiquer avec personne à son sujet. Le vieux plaça une grosse somme d'argent à la banque, mais Bert et moi avions autant de fierté que lui et nous n'y avons jamais touché. Et maintenant, comment se fait-il que vous ayez quelque chose à voir là-dedans? »

Je le lui dis et elle s'attendrit, montrant une grande générosité de cœur.

— « Pauvre femme, » dit-elle. « Remarquez bien que je ne renonce pas à Billy ; il est à moi et il le sera toujours. Pour lui, j'ai été une mère, plus qu'elle n'a jamais pu l'être, et il sera le premier à le reconnaître. Mais il n'y a pas de raison qu'elle ne le voie pas. Je peux vous assurer qu'elle sera toujours la bienvenue ici, tant qu'elle saura se faire bien accueillir. Il n'y a qu'une seule chose, quoique ça... » et son visage enjoué s'assombrit. « Je ne sais pas comment Billy réagira. Cela va peut-être vous étonner, mais il a le cœur sensible comme une jeune fille. »

— « Billy et moi sommes de vieilles connaissances, » dis-je. « Laissez-moi lui parler. Est-il rentré? »

— « Oui, » dit Mrs. Bates, « il y a une heure ou davantage, mais il avait sommeil et il est monté se reposer... C'est rare de la part de Billy. »

— «Je vais monter le voir, » dis-je, et je pris l'escalier.

Il était assis sur son lit, se frottant les yeux comme quelqu'un d'ébloui.

— « Vous dormiez? » demandai-je.

— « Oui, » avoua-t-il un peu confus. Il me regarda d'un air étrange. « Docteur, » s'écria-t-il, « quand je parlais au Club de cette femme que je vois de temps en temps, vous ne me croyiez pas, n'est-ce pas? Non, je sais que vous ne me croyiez pas, c'était écrit sur votre figure. Mais je ne vous faisais pas marcher. Et qui plus est, je l'ai revue... cet après-midi. »

Je m'assis et le regardai. Il était rouge et fixait sur moi des yeux démesurément agrandis, mais à part cela il me semblait parfaitement normal.

« Aujourd'hui, ç'a été différent, » poursuivit-il. « Les fois précédentes, j'étais éveillé et elle venait à moi. Cette fois, c'est moi qui suis allé à elle. C'est quand je suis arrivé à la maison. J'ai senti tout à coup que j'avais terriblement sommeil et je suis monté ici pour me coucher un moment. J'ai dû m'endormir. Je repris mes sens dans une chambre... pas celle-ci, mais, à cela près, ce fut pourtant comme si je m'éveillais de la façon normale. Elle était là, dans un fauteuil, devant le feu. Je crois qu'elle était malade ou convalescente peut-être, car elle était en robe de chambre et en pantoufles. »

— « Avez-vous remarqué beaucoup de détails dans cette chambre? » demandai-je. « Pourriez-vous me la décrire, tout au moins en partie? »

— « Oui, je pourrais, » répondit-il rapidement, et il se mit à décrire la chambre même dans laquelle j'étais une heure auparavant.

— « Il y avait dedans une grande horloge ancienne, » ajouta-t-il. « Elle avait un ornement en spirale sur lequel était inscrit le nom « *Jno Rawlings, Londres* » et la date « *A. D.* 1685 ». »

J'éprouvai une vive surprise ; il n'y avait aucun doute là-dessus. J'avais eu une raison particulière de remarquer cette horloge, car elle était venue dans la conversation entre Miss Treadmere et moi-même.

« Je vis qu'il était presque sept heures, » reprit Billy. « J'étais en quelque sorte debout là, à regarder comme si c'était une scène de théâtre où quelque chose allait se dérouler. J'ai vu la femme lever la tête comme si elle écoutait. Je crus entendre moi-même quelque chose dehors, comme quelqu'un qui approchait. Elle se leva et alla à la porte. Et alors il me vint à l'esprit que si elle franchissait cette porte quelque chose de terrible allait se produire. Je lui criai plusieurs fois de s'arrêter, mais elle ne m'écouta pas. Je me rappelle m'être tordu les mains de désespoir, puis je lui fis un geste de mes bras, en une dernière supplication, comme elle le faisait les autres fois pour moi. Je crois que ce geste dut porter, car elle s'arrêta, la main sur la poignée de la porte. Elle tourna la tête et me regarda et vous n'avez pas idée du choc que cela me causa. Elle avait une grande plaie au front et du sang ruisselait sur son visage et dégouttait de son menton. Puis la plaie et le sang s'effacèrent et elle eut de nouveau l'air normal. Elle m'adressa un petit sourire supérieur, comme on fait à un enfant insupportable, puis se retourna et sortit. Et alors la chose arriva. »

Il frissonna et passa sa main sur son front.

« Je l'entendis pousser un cri. Puis il y eut un hurlement. Ce n'était pas sa voix. Ce n'était aucune voix humaine que j'eusse jamais entendue ou désiré entendre. Vous ne pouvez imaginer le mélange confus de rage, d'animosité et de peur dont cette voix était chargée. Je l'entendis crier, puis il y eut un grand fracas. Je me réveillai. Depuis, je suis resté assis comme ça. Je me sens mal au cœur. » Il me regarda d'un air infiniment triste. « Je crois bien que je perds un peu la boule. »

— « Ce n'est pas mon avis, » me récriai-je et, d'un ton aussi détaché que possible, je lui dis ce que je savais. Il écouta, les yeux fixes, comme hypnotisé. Je pense que dans sa petite âme simple et timide il nourrissait des sentiments chevaleresques à l'égard des femmes. Ses yeux brillaient d'une noble passion. Il était prêt à idéaliser cette mère inconnue.

— « Il faut que j'aille la voir, » dit-il finalement, se levant d'un bond. Il s'arrêta : « Mais cette dernière vision... Quelque chose de terrible lui est arrivé. »

— « Non, » coupai-je, « *pas encore*. Si cela doit se produire, c'est encore à venir, à moins que nous ne puissions l'empêcher. Regardez, il n'est que six heures un quart. Vous avez dit que la pendule marquait sept heures. Ma voiture est dehors, nous pouvons y être à temps. »

Nous dévalâmes l'escalier et sautâmes dans ma voiture. Par bonheur, j'avais laissé sur le pare-brise un de ces papillons avec le mot « *Médecin* » que nous utilisions pendant la guerre, et cela nous permit de nous en tirer quand nous aurions dû nous faire arrêter dix fois pour une, car je ne vous cacherai pas que je conduisis comme un fou.

Nous tournâmes le coin de la route avec un bon quart d'heure d'avance — et Billy eut un sursaut.

— « Regardez, » dit-il d'une voix rauque.

Devant la porte stationnaient une ambulance et deux voitures d'apparence officielle.

Nous montâmes les marches du perron. La porte était ouverte. Il y avait un petit groupe d'hommes debout dans le vestibule. Au pied de l'escalier gisait, replié sur lui-même, le corps de Miss Treadmere.

Un homme, le médecin de la police, je suppose, était agenouillé auprès d'elle. Il souleva la tête de la pauvre femme comme nous arrivions et nous vîmes le visage blême avec une grande plaie au front et du sang coagulé jusqu'au menton, comme Billy me l'avait décrit.

— « Que s'est-il passé? » demandai-je après m'être présenté.

— « C'est difficile à reconstituer, docteur, » dit un sergent de police, « car cette dame était seule dans la maison. Sa domestique l'a trouvée au pied de l'escalier et nous a appelés. Nous avons découvert une touffe de poils de chat sur le palier du premier étage et nous sommes amenés à penser qu'un chat égaré s'est introduit ici. La dame a dû entendre un bruit, sortir de sa chambre, trébucher sur la bête dans l'obscurité et tomber la tête la première dans l'escalier. »

Je regardais au-delà de lui, par la porte ouverte du salon, le portrait de Mr. Treadmere. Peut-être était-ce un simple effet de mon imagination, mais il me sembla qu'il avait l'air singulièrement content de lui.

Puis j'entendis la voix hachée de Billy derrière moi.

— « Mais il n'est pas encore sept heures, » dit-il.

— « Il était six heures à sa montre, » dit le sergent avec un geste du doigt. « Le verre était cassé, mais nous avons pu voir quand même que les aiguilles de sa montre étaient arrêtées un peu après six heures. »

Un instant plus tard, quand nous montâmes dans sa chambre et vîmes l'horloge de parquet, l'explication me vint. Je me rappelai pour-

quoi nous avions parlé de l'horloge, Miss Treadmere et moi. C'était le dernier jour de l'heure d'été et Miss Treadmere m'avait dit que, ayant envie de se coucher tôt, elle allait changer l'heure sans attendre. Mais, comme bien des femmes prenant de l'âge, elle n'avait plus très bien la tête à elle. Au lieu de retarder l'horloge d'une heure, elle l'avait avancée d'autant.

— « Mais ce que je ne parviens pas à comprendre, » dit le pauvre Billy, « c'est pourquoi elle n'a pas voulu m'écouter. J'ai toujours tenu compte de ses avertissements, n'est-ce pas? Je suis sûr qu'elle m'a entendu et cependant elle n'en a fait qu'à sa tête. »

— « Ma foi, Billy, » lui dis-je, « voici comment je vois les choses : les avertissements qu'elle vous lançait étaient, disons, surnaturels, mais quant à espérer la voir, elle, tenir compte des vôtres, eh bien, c'était attendre quelque chose non pas de surnaturel, mais d'opposé à la nature elle-même. Car je n'ai encore jamais entendu parler de parents qui attachent la moindre importance à ce que leur disent leurs enfants. »

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le bal des voleurs

par ROBERT MARGERIT

(*Prix Renaudot* 1951)

La nouvelle que voici fera sans doute figure de révélation pour la plupart de nos lecteurs. Robert Margerit auteur fantastique ! On connaissait de longue date le talent de Margerit, on savait qu'il était un des très grands romanciers de cet après-guerre, on a admiré en lui le chantre lucide des émois et des passions des sens, le peintre des situations psychologiques brûlantes, le créateur d'un univers romanesque luxuriant et lancinant. Mais on ignorait qu'il se rattachait aussi à la grande lignée des conteurs de l'étrange. Une fois cette découverte à notre acquit, il ne nous restait plus qu'à remplir notre rôle en vous en faisant profiter.

Robert Margerit, qui est né à Brive en 1910, *a fait des études de droit et de notariat, et est venu à la littérature par le journalisme, où il a débuté à vingt ans dans la critique artistique, cinématographique et littéraire. Son premier livre,* « L'île des perroquets », *roman d'aventures maritimes au XVII*e *siècle, est paru en* 1942 *et a été réédité l'an dernier. Il a été suivi de l'extraordinaire* « Mont-Dragon », *où la puissance de l'évocation romanesque atteint une richesse rare. Dans la même veine de réalisme foisonnant (mais suivant une pente progressive vers la concentration de forme et la simplification des lignes), ont suivi :* « Le vin des vendangeurs », « Par un été torride », « Le dieu nu » (*un prix Renaudot de la grande cuvée !*), « La femme forte » *et* « Le château des Bois-Noirs ». *Le prochain roman de Margerit, son huitième, est annoncé pour mars prochain chez Gallimard.*

Dans cette énumération, nous avons laissé de côté le livre « en marge » qui renferme le secret d'un Margerit inconnu. Il s'agit de « Ambigu », *court recueil de contes paru chez Fontaine en* 1946 *à tirage limité, dans une collection dirigée par Henri Parisot. Ce recueil, légèrement augmenté, va prochainement être réédité par Gallimard. C'est de lui qu'est tirée l'histoire que nous publions.*

Pour présenter cet aspect original de Margerit, nous ne pouvons faire mieux que de citer les détails qu'il nous a donnés lui-même :

« J'ai été nourri de Jules Verne et de Wells, et mon inclination première a été pour le fantastique. Un de mes tout premiers écrits, vers l'âge de dix-sept ans, était à la manière de Poe. Dans ma première nouvelle, publiée par le « Mercure de France » *en* 1936 : « Les pistolets d'arçon », *le héros rencontrait le diable, sur le marché des Saint-Innocents, en la personne de M. de Saint-Germain. Mes essais, à cette époque, étaient de la « science-fiction » avant la lettre : un roman évoquait l'invasion de la Terre par les insectes devenus géants ;*

un autre l'apparition, au moulin de Mont-Dragon, d'un homme de la race préhistorique pygmoïde. C'est du fantastique merveilleux ou d'anticipation que j'ai passé peu à peu au fantastique onirique et au fantastique social. Le pygmée a été remplacé à Mont-Dragon par un libertin moderne. Mais je reste très attaché à tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, est « surréel ». Avec les œuvres de Bouquet, de Jean Ray, de Lovecraft, de Bester, je me sens dans mon domaine, comme d'autre part avec celles d'André Breton, de Gracq, de Pieyre de Mandiargues, de Lise Deharme, de Tardieu. La « science-fiction » me captive lorsqu'elle est un moyen de révéler les tendances et le subconscient de l'homme actuel, plutôt qu'une vaine tentative de préfigurer le monde de demain — lequel sera tout différent de ce que nous pouvons imaginer, comme le nôtre n'a aucun rapport avec celui qu'imaginait Jules Verne (il n'a même pas songé au moteur à explosion et encore moins à réaction).

» *En ce qui concerne* « Le bal des voleurs », *comme beaucoup de mes écrits, celui-ci est né d'un tableau. Vers 1937, j'avais peint une toile représentant la scène qui forme ici le centre de la nouvelle : les deux femmes, l'une en maillot d'Arlequin, avec un masque de bois brun, l'autre en Vénitienne, passant toutes deux dans les bosquets du Rendez-Vous des Amis. Mais dans le tableau elles étaient figurées sur une terrasse étendue à l'infini au bord de la mer, sous un ciel d'orage. Pendant des années, cette scène a hanté mes songes, et d'autres personnages, une action, ont « cristallisé » autour de ce couple. Cela, peu à peu, a formé cette espèce d'histoire bizarre.*

» *Par goût, je préférerais écrire des récits fantastiques plutôt que des romans réalistes ; mais le fantastique exige des dispositions intimes que l'on ne peut provoquer, et une inspiration profondément authentique. Les réussites dans ce genre sont très rares. C'est pourquoi je tire bien bas mon chapeau devant des livres comme* « L'homme démoli », « Le visage de feu», *et le prodigieux* « Malpertuis ».

Ajoutons enfin quelques remarques préliminaires :

C'est au fantastique onirique dont parle Margerit qu'appartient « Le bal des voleurs » *(à ne pas confondre avec la pièce homonyme de Jean Anouilh). Les circonstances de la génération de l'histoire, telles qu'il les retrace, donnent la clé de son baroque surréel ; il y a là un côté « dictée du subconscient ». Rarement impression de « rêve vécu » nous a-t-elle semblé aussi obsédante et aussi vivace que dans la seconde partie de ce récit hors des frontières, après une introduction ancrée dans le réel quotidien. Un fois franchie certaine limite invisible, on bascule dans un monde nocturne où se déroule l'envers d'un conte de fées. D'un rêve, ce conte à l'aspect fulgurant, le pouvoir d'inquiétude, l'incongruité, le rocambolesque et la gratuité souveraine et inexpliquée d'une action non soumise aux enchaînements de la logique du plein jour. Ce n'est pas à*

strictement parler un récit fantastique si du moins l'on admet que le fantastique a des lois exigeant une construction dans l'intrigue. Mais c'est une œuvre cadrant parfaitement avec le générique de « Fiction », *revue de* l'étrange.



DEPUIS plusieurs mois, Varlot cherchait une jeune première. Il la lui fallait très jeune et très jolie, pour jouer, dans une pièce de Dominique Lurey, le principal rôle : celui d'une enfant gâtée.

Une nuit, Lurey reçut un coup de téléphone. Varlot avait trouvé. Dominique alla assister à la première répétition. Il vit la jeune fille. Elle s'appelait Danielle. Petite encore, potelée, avec une foison de boucles dont la blondeur artificielle se teintait d'un rose léger, et que relevait un nœud de ruban, elle personnifiait à merveille la vision d'une vivante poupée qu'avait eue Dominique en écrivant sa pièce.

Lurey était un homme assez étrange. D'aucuns le considéraient comme un génie tourmenté ; pour les autres, ce n'était qu'un individu sans morale : un corrompu. Il semblait se soucier aussi peu de la première de ces opinions que de la seconde, et mépriser chacun tout autant que soi-même. Il était beau — d'une beauté dense, lointaine, inoubliable. Entre les êtres de ce monde et lui, il dressait le lisse rempart de son visage immobile. Retiré au fond de ses espaces personnels, il s'environnait froidement des vides étendues creusées autour de lui par ses regards déserts.

Avec cet air d'absence, il observait Danielle tandis qu'elle déchiffrait son rôle. Elle devait avoir dix-huit ans. Tout, en elle, était d'une fraîcheur et d'une perfection délicieuses. Les moindres détails de ses traits : le modelé du nez, l'arrondi du menton, l'ourlet de l'oreille, les fossettes aux coins de sa bouche, offraient cet aspect minutieux qui donne aux œuvres de grand luxe leur netteté si simple et si riche d'inépuisables enchantements. Son teint chaud contrastait, d'une manière animée et piquante, avec la couleur pâle de ses cheveux. Sa bouche, d'un rose fraîchement éclos, était charnue, sensible et, sembla-t-il à Dominique, un peu triste.

En sortant du studio, Lurey, qui n'avait pas prononcé un mot depuis son arrivée, demanda à Varlot comment il avait découvert Danielle, et apprit ainsi qu'elle était une de ses élèves.

— « Mais, depuis quelques mois, je ne la voyais plus, » ajouta Varlot. « C'est par le plus grand des hasards que je l'ai rencontrée au *Léopard,* l'autre nuit. Elle sera épatante dans ce rôle, n'est-ce pas? »

— « Je le souhaite, » répliqua Dominique avec sa concision coutumière.

Il rejoignit les acteurs dans les couloirs et dit poliment à Danielle que le nom de *Poupée,* dont il avait doté son personnage, semblait fait pour elle.

— « Tout le monde, chez moi, m'appelle Poupée, » répondit-elle.

Elle souriait gentiment en disant cela ; mais, en même temps, passait dans ses grands yeux toujours étonnés une nuance d'ombre qui n'échappa point à l'inattention apparente de Lurey.

— « Tiens ! Comme c'est curieux ! » s'exclama, non sans une vague note de raillerie, Stella, la grande coquette, sœur — dans la pièce — de Danielle.

— « Le destin a des voies profondes, » dit Dominique en considérant Poupée avec son calme impénétrable.

Il salua les femmes, fit aux hommes un signe de tête et partit. Danielle le suivit de ses yeux clairs.

— « Ne vous laissez pas impressionner, mon petit, » dit Stella, « c'est un drôle de type. »

***

En continuant d'assister aux répétitions — ce qui n'était guère dans ses habitudes, car il se détachait de ses œuvres sitôt qu'elles étaient sorties de lui — Lurey remarqua la constance avec laquelle Danielle, à peine le travail fini, se hâtait de partir. On eût dit qu'elle ne voulût laisser se créer aucun lien entre son métier d'actrice et l'existence qu'elle menait en deçà. De quel mystérieux domaine, où elle portait aussi le nom de *Poupée,* sortait-elle pour venir apprendre à incarner ce nom?...

Lurey l'environnait de ses regards inattentifs. Il montrait vis-à-vis d'elle cette scrupuleuse mais froide politesse, d'un style suranné, qu'il déployait avec toutes les femmes. Il ne se laissait aller, à l'égard de cette enfant, qu'à une seule familiarité : il lui donnait le nom de son rôle.

— « Bonjour, Poupée. Comment allez-vous? »

— « Très bien, Monsieur. Merci. »

Elle demeurait avec lui respectueuse, réservée, pleine de sérieux ; et ceci était curieusement frappant lorsqu'on la voyait, un instant avant ou après, jouer avec tant de naturel une composition où la candeur se mêlait en un subtil dosage à la plus sournoise perversité.

A la fin de la sixième répétition, comme elle s'était évadée tout de suite, selon son habitude, Lurey, devançant lui aussi le départ des autres, la retrouva dans le couloir, qui retournait au studio.

— « J'ai oublié mon texte, » lui dit-elle en le croisant, avec un sourire faussement contrit et charmant.

Dominique ralentit son pas. Parvenu dans la rue, il s'arrêta et attendit au bord du trottoir. Danielle ne ressortit qu'au bout d'un long moment, avec les autres.

Etait-ce donc lui, Lurey, qu'elle fuyait en partant si vite?

Ce soir-là, vers minuit, Lurey entra au *Léopard.* C'était une boîte de nuit de la rue d'Espagne.

Danielle ne s'y trouvait point. On pouvait, au reste, se demander comment il se faisait que Varlot eût rencontré dans un lieu pareil cette enfant.

Accoudé au bar, Dominique respirait le parfum de l'alcool dans son verre. Les femmes, le sachant implacable dans ses exigences, avaient peur de lui ; l'appât de sa libéralité ne parvenait guère à leur faire surmonter leur crainte. S'il fut surpris d'en voir une s'approcher de lui, il n'en laissa rien paraître. Elle étala sur le marbre ses bras nus qui coulaient de l'épaule comme deux sources d'éblouissements et de délices. Dominique admira en connaisseur les doigts fuselés mais vigoureux, les poignets étroits, la plénitude de la chair qui devait être élastique et froide, les épaules subtilement grasses dans la souplesse de leur modelé. Le visage, éclairé par des yeux polis et durs comme l'agate, était beau, avec sa large bouche violette, et tout aussi impassible que celui de Lurey. Parmi le marbre noir ocellé de jaune qui constituait le décor du *Léopard,* cette femme outrageusement décolletée, coiffée d'une épaisse toison dont les torsades jetaient des éclairs de vieux cuivre, traînait dans les plis et les reliefs révélateurs de sa robe mille confuses mais puissantes suggestions de violences et de risques voluptueux.

— « Vous êtes Dominique Lurey, » dit-elle.

— « Pour vous servir, Madame. »

Il la regarda calmement, vida son verre et sortit.

Quand il arriva au studio, le lendemain, Danielle s'y trouvait seule. La répétition ayant été retardée d'un quart d'heure, Stella en avait profité pour courir chez sa couturière, les hommes pour aller au café.

— « Et vous, Poupée, pourquoi êtes-vous restée? »

— « Moi, Monsieur ! Je suis arrivée trop tard : tout le monde était déjà parti.

— « Ah ! » dit Dominique.

Il s'assit, se drapa dans son vaste pardessus en poil de chameau et ne parla plus. Danielle, les pieds ramenés sur le barreau de sa chaise, étudiait son texte. Son nez de petit chat se fronçait d'attention.

Lurey s'en alla au milieu de la répétition et rentra chez lui. Dans le salon, au coin de la cheminée, sa femme tricotait. Il prit un fauteuil en face d'elle. Comme, au bout d'un instant, elle lui demandait ce qu'il avait, il répondit tranquillement : « Rien, » monta dans le grenier dont il s'était fait un repaire où il couchait sur un divan, mit sa robe de chambre délabrée, puis il s'installa à sa place coutumière, devant l'immense table où s'entassaient bibelots, statuettes, gravures, photographies obscènes, livres et papiers, alluma sa pipe, saisit sa plume et n'écrivit rien.

Deux jours plus tard, pendant lesquels il n'était pas ressorti, Varlot lui annonça par téléphone que la première répétition sur scène, en costumes, aurait lieu l'après-midi même. Voudrait-il y assister?

— « Pour quoi faire ! » répondit-il.

Il y alla cependant.

Assis au milieu de la salle obscure et vide, serré dans son manteau, soutenant d'une main son visage muré, il regardait silencieusement ses

créatures s'agiter sur la scène. Danielle fit son entrée. Son costume de poupée était candide, attendrissant et terriblement hypocrite. Il soulignait toute la féminité de l'adolescente qu'elle était réellement et opposait cette grâce très charnelle à l'innocence de l'âge que l'on feignait de vouloir lui faire représenter. Cette allure de fausse mineure, c'était bien celle que Lurey avait voulue pour la *Poupée* de sa pièce. Mais Danielle, dans l'exactitude de cette personnification, dans le dosage d'une feinte innocence et de la plus scandaleuse rouerie, dépassait ce que lui-même avait pu imaginer d'une fillette à laquelle eût été donné le génie de la provocation. Sa robe, tendre, légère et mousseuse, descendait presque jusqu'à ses genoux ; mais elle était ainsi faite qu'elle volait au moindre mouvement. Sans cesse elle laissait voir, dans des blancheurs ruchées, des éclairs de chair haute caressée par des dentelles. Et ces souliers plats à barrette, ces chaussettes de soie que portait Poupée, c'étaient exactement ceux d'une petite fille ; mais ses mollets nus, nerveux et pleins, la délicatesse de ses genoux, ses cuisses aux longs muscles fermes, mettaient parmi l'innocente apparence de ces vêtements de bébé les redoutables attractions des jambes d'une vraie femme. Les rubans de ses poignets, le gros nœud qui érigeait ses coques soyeuses dans les boucles rosées, ne rendaient, par contraste, que plus saisissables et troublants les renflements de la gorge gonflant le corsage ingénu.

Chacun de ses gestes, ou son immobilité — lorsque, ses grands yeux levés, elle écoutait, attentive et appliquée, les indications de Varlot — et même sa seule présence traversaient comme des flèches d'or et de poison les déserts au fond desquels s'était retiré Dominique, et se plantaient en vibrant dans son cœur.

A un certain moment, *Poupée* devait sauter sur un canapé pour s'y tenir dans une pose boudeuse, les genoux ramenés vers sa poitrine et serrés dans ses bras. Dominique voyait avec malaise approcher cet instant. Il fut là. Danielle, ainsi qu'il était indiqué sur le manuscrit, se laissa tomber en arrière, jetant haut ses jambes qui se découvrirent tout entières ; puis elle se ramassa sur le canapé. Dans le bouillonnement de sa courte robe, sous le relèvement charnu de ses cuisses, des blancheurs de linon montraient davantage qu'elles ne le cachaient le plus secret de son corps. Dominique baissa les yeux. Brusquement, il se dressa et ordonna de rayer sur les textes ce jeu de scène. Varlot voulut protester.

— « Non, » dit Lurey. « Qu'on enchaîne. »

Varlot savait qu'il n'y avait pas à discuter. On reprit.

A la fin du premier acte, Stella, qui ne paraissait pas au deux, vint s'installer dans la salle, à côté de Lurey.

— « Alors, » fit-elle au bout d'un instant, « te voilà amoureux de cette gamine, maintenant. »

— « Tu es folle, » dit Dominique avec la plus parfaite placidité.

Stella sourit.

— « Vraiment ! De toi, peut-être...

» Tu as vu? » reprit-elle en désignant du menton une avant-scène où se distinguait, dans la pénombre, la clarté d'un visage. La lumière de la rampe, renvoyée par le décor, éclairait assez pour que l'on pût discerner des traits. Dominique reconnut cette large bouche, ces yeux minéraux et l'épaisseur de cette chevelure qui, dans le noir de la salle, captait tous les reflets.

— « Qui est-ce? »

— « La mère de la petite : la comtesse de Morsan. »

— « Ah ! » fit Lurey avec un intérêt poli.

— « Danielle ne porte pas ce nom parce qu'elle est d'un premier lit. Sa mère s'est remariée avec le comte : un homme très riche. »

— « C'est fort possible, mais il ne me plaît guère, » déclara Lurey froidement, « de voir des étrangers assister aux répétitions, fussent-ils parents des acteurs et titrés. »

— « Raconte ça à l'enfant, » dit Stella en s'arrangeant pour que son manteau s'ouvrît et envoyât son parfum jusqu'à Dominique. Elle lui croisa sous le nez ses jambes qui étaient ravissantes et, posant sa main sur le genou masculin, ajouta : « Tu sais l'âge qu'elle a, ta Poupée? »

— « Pas la moindre idée. »

Stella eut un rire roucoulant.

— « Deux ans de moins que tu ne crois. Seize ans. Tu pourrais être son père, car j'imagine qu'à dix-huit ans tu ne devais pas manquer de maîtresses. »

— « Stella, » dit Dominique de son ton posé, « ne t'énerve pas. Tes avances me flattent infiniment, mais je te serais obligé de vouloir bien me laisser suivre, avec l'attention qu'elle requiert, la répétition de ma pièce. »

En rentrant chez lui, Dominique déclara à sa femme qu'il avait décidé de partir pour les sports d'hiver le soir même.

Néanmoins, il se trouvait encore là quand eut lieu la générale.

Il y alla. Il était bourré de drogue. Ceci lui permit de conserver son air impassible en félicitant Danielle après le baisser du rideau. Mais, au dernier moment, les barrières derrière lesquelles il vivait retranché depuis si longtemps fléchirent et laissèrent passer ces folles paroles :

— « J'ai connu par vous des heures bouleversantes et maintenant je perds le meilleur de ma vie en vous perdant pour toujours. »

Cette ombre qui couvrait, au repos, le charmant visage et lui prêtait une gravité supérieure à son âge, éteignit le sourire de Danielle. Son regard se voila en s'abandonnant à la caresse désolée de celui de Dominique, et toute la détresse d'une femme transparut dans cette enfant. Ce ne fut qu'un instant. Ses yeux se dérobèrent sous ses cils. Dominique s'inclina et dit à voix basse :

— « Adieu, Poupée. »

Deux heures plus tard, il prenait le train pour Mégève. Il y eut d'assez féroces aventures qui ajoutèrent à sa mauvaise réputation d'écrivain celle d'homme dangereux.

II

Quelque temps après son retour des sports d'hiver, Dominique Lurey, une nuit, remontait l'avenue Niel. Il était un peu plus de onze heures et demie. La double rangée des lampadaires qui illuminaient brillamment la longue voie se reflétait dans le noir de l'asphalte mouillé d'une récente averse. Il faisait lourd. Parfois des éclairs déchiraient le bas du ciel.

Dominique tourna à gauche, dans la rue d'Espagne, plus étroite et moins claire ; puis il prit à droite et emboucha la rue Vieille qui était fort obscure.

D'un pas nonchalant, il suivait le bizarre trottoir à trois degrés qui règne d'un seul côté de cette antique ruelle. Les façades, appartenant pour la plupart à des boutiques pauvres, s'alignent de la manière la plus fantaisiste sur cette espèce d'escalier, en formant çà et là des saillants et des rentrants. Dans ces derniers, le jour, on dresse des éventaires.

Dominique, arrivant à l'un de ces recoins, fut hélé par deux pâles adolescents adossés à une porte d'où sortait une très vague lueur. Le déclic d'une lampe électrique joua.

— « Tiens ! » dit l'une des petites gouapes, « c'est M'sieur Charles ! Ah ben, vous avez eu du nez de venir ce soir. On a de la bath' marchandise, pas, Tintin ! »

Il fit entrer Dominique dans une boutique de primeurs, vide, démeublée, dont le rideau de fer était baissé et qu'éclairait à peine une bougie collée au fond d'un verre.

Au moment où Lurey demandait placidement : « Alors, qu'est-ce que vous avez? », un petit homme chafouin, à casquette, pénétra dans le magasin et, touchant sa visière cassée, répondit :

— « Rien de bon, bourgeois. Laissez Monsieur, les mecs ; c'est avec mézigue qu'y va venir. »

Une discussion s'ensuivit ; elle tourna vite à l'aigre. Le chafouin sortit un couteau et l'ouvrit d'un coup sec.

— « D'ac, » dit Tintin. « Ça vaut p't-être mieux que vous alliez avec lui, M'sieur Charles. »

— « Non, » décréta indolemment Dominique, bien qu'en lui-même un certain attrait de mystère, peut-être de danger, jouât en faveur du nouveau venu. Mais son air sûr de soi était par trop déplaisant. « Non, je reste avec vous. »

Aussitôt Dominique sentit une piqûre à l'épaule. Il comprit que l'autre l'aiguillonnait avec sa lame, tout en l'assurant d'un ton mielleux que « Monsieur se trompait certainement et qu'il ne connaissait pas bien ses propres préférences. »

Ceci fit rire Lurey. C'était si vrai ! Des préférences, il n'en avait plus.

— « Vous méritez que je vous fasse confiance, mon cher, » reconnut-il.

— « Monsieur m'honore. Il n'aura pas à s'en plaindre. »

Ils sortirent l'un derrière l'autre et marchèrent un bon moment. La nuit n'apportait point de fraîcheur. Bien que les lueurs de l'orage se

fussent éteintes et que l'on vît clignoter des étoiles, il faisait opaque et moite.

— « Voilà qui commence à devenir un peu long, » dît enfin Lurey. « Où allons-nous? »

— « Assez loin, mais Monsieur trouvera que ça en vaut la peine. »

Ils avaient tourné dans bon nombre de ruelles et suivaient, à présent, une avenue de banlieue. Ils traversèrent des voies sur un pont métallique. Lurey était perdu dans ces quartiers lointains. Il aperçut une vaste esplanade plantée de tilleuls maigrichons. Des maisons retirées derrière des jardins la bordaient confusément dans l'ombre. Par-dessus la grille de l'une d'elles, s'élevaient vers le ciel noir d'épaisses frondaisons décelant l'existence d'un grand parc. Le portail était ouvert à deux battants. L'entrée, illuminée, avait un air de fête. Sur la banderole de tôle qui la surmontait, on lisait en lettres scintillantes ces mots : « Au Rendez-vous des Amis ».

Le guide de Dominique lui fit longer cette grille et s'arrêta un peu plus loin devant une demeure de bonne apparence. Il ouvrit la porte, introduisit Lurey dans un vestibule obscur, puis dans un cabinet qui, à la lumière, apparut sévère et confortable, tapissé de livres. L'apache ôta sa casquette et, s'inclinant courtoisement :

— « Monsieur, » dit-il, « veuillez, je vous prie, m'excuser d'avoir recouru à de tels artifices, mais ils étaient nécessaires pour vous faire venir ici.

Il se présenta : « Vicomte de Morsan, » et reprit : « Quelques mots vous expliqueront tout : Poupée m'a chargé de vous retrouver et de vous conduire en un lieu où elle vous attend. Mon intervention vous semble peut-être étrange, et même déplacée sans doute ; mais j'ai pour ma demi-sœur la plus vive affection. Je passerais sur n'importe quoi pour qu'elle soit heureuse. Je l'ai vue souffrir et j'ai voulu mettre un terme à une douleur que je ne pouvais supporter. Le seul moyen d'y parvenir m'a paru consister à vous mener auprès de Poupée.

Retranché derrière son visage sérieux et fixe, Dominique écoutait sans manifester ses sentiments. Il ne croyait pas grand-chose de cette déclaration qui sentait l'étude et offrait peu de vraisemblance.

Dans quoi voulait-on l'entraîner, et pourquoi? Mais n'y eût-il qu'une chance sur mille pour que cette proposition ne fût pas trompeuse, elle valait la peine d'être courue. Et il ne déplaisait pas à Dominique de risquer dans un si merveilleux hasard tout ce à quoi, sans Danielle, il ne tenait plus.

Il se leva :

— « Je suis à vos ordres, Monsieur. »

— « Fort bien. Voici un masque, » dit le vicomte en posant sur la table un loup de velours. « Veuillez le mettre, car on ne va pas à visage découvert là où nous nous rendons. »

Lurey ne fit pas d'objection ni ne manifesta de surprise. Son hôte lui jeta sur les épaules une légère cape de soie et se masqua lui aussi,

puis il l'emmena au fond du vestibule où il lui fit descendre les marches de la cave.

Dominique se trouva dans un couloir noir et suintant. De chaque côté s'ouvraient des caves proprement dites dont des claires-voies défendaient les accès. Une odeur de terre, de paille, de vin, en émanait.

Au bout du couloir, la torche électrique tenue par le vicomte se fixa sur un casier à bouteilles. Celui-ci pivotait comme une porte sur des gonds bien graissés. Le vicomte s'effaça pour laisser Lurey passer par l'ouverture du mur. Dominique eut une seconde d'hésitation. On pouvait refermer derrière lui ce casier et le prendre dans cette ratière.

Mais non. Son guide ne le quittait pas. La torche éclaira une galerie très basse creusée à même le tuf où l'on voyait encore les traces laissées par le pic.

Ce souterrain était long et formait des détours. Il montait tout à coup, après un crochet. Des marches grossières s'arrêtaient devant une paroi verticale, lisse, que le vicomte ouvrit comme il avait fait du casier. Cette surface était l'arrière du socle d'une statue, et celle-ci s'élevait au fond d'une grotte en rocaille à demi éclairée par une clarté diffuse venant du dehors.

— « Nous sommes, » expliqua le vicomte de Morsan, « dans le jardin du Rendez-vous des Amis. Poupée est ici. Pour aller vers elle, vous pouvez suivre n'importe quelle allée : toutes vous conduiront au centre où vous la trouverez. »

— « Monsieur, » dit Dominique, « je vais me permettre de vous poser une seule question : pourquoi m'avez-vous conduit ici par ce chemin bizarre et romanesque, alors qu'il eût été si simple de passer par la porte que nous avions vue sur la place? »

— « Monsieur, » répliqua tout aussi calmement le vicomte, « vous vous apercevrez que cet endroit n'est pas un moulin : on n'y pénètre pas comme on veut. Et si j'ose vous donner un conseil : tâchez que hormis Poupée, personne ne devine qui vous êtes. »

Il salua Lurey et rentra dans le souterrain.

Dominique prit droit devant lui, sous une voûte de grands sycomores. De part et d'autre s'étendaient des boulingrins au milieu desquels des statues luisaient, blanches dans la pénombre. Il y avait des couples, sur des bancs, aux bords de l'allée. Dominique en croisait d'autres, ainsi que des promeneurs solitaires, la plupart de ces derniers vêtus d'une sorte d'uniforme apache : pantalon à patte d'éléphant, veston court, foulard rouge et casquette. Tout le monde masqué.

La clarté blanchâtre, qui devait provenir du centre, se faisait plus vive à mesure que Dominique avançait. Les troncs des arbres se détachaient nettement sur ce fond blafard et leurs feuillages, éclairés par-dessous, s'argentaient. Des bribes de refrains vulgaires et langoureux arrivaient par moment. Les masques devenaient plus nombreux. Dominique vit deux hommes enfermés dans une peau de cheval qui emportaient au galop une amazone. Un mousquetaire gris passa avec une mondaine en robe de satin. Autour d'une statue, une pierrette courait

en riant, poursuivie par un jeune homme en habit. Un apache masqué de satin rouge serrait de près une Eve vêtue d'une feuille de vigne et du manteau de ses cheveux épars.

Comme Dominique traversait un rond-point, petit et solitaire, illuminé par des guirlandes de lanternes multicolores, une femme costumée en Vénitienne s'élança d'un bosquet. Elle portait un masque de carton d'un blanc cru, très fardé aux pommettes. Sa grande robe pourpre, ouverte du bas presque jusqu'à la taille, refluait autour d'elle, et, dans l'ombre rouge de cette cloche balancée, on voyait ses cuisses très roses au-dessus de bas noirs incrustés de dentelle. En courant, à demi tournée vers le bosquet d'où elle sortait, elle semait les perles d'un rire qui frappa Dominique et le fit s'arrêter net. Une nouvelle figure, sombre, haute, parut sur le fond des arbustes, poursuivant la Vénitienne. Dominique la prit d'abord pour un homme très grand. Mais quand elle s'avança dans le boulingrin, la voyant davantage en lumière, il reconnut que c'était incontestablement une femme, moulée dans un maillot : un maillot de soie obscure et luisante qui semblait peint sur elle tant il collait exactement à ses contours. On eût dit une autre peau sombre si la peau véritable n'eût paru en étroits et blonds losanges à la taille, au gras des bras, au milieu de la poitrine et du dos, faisant de la chair dénudée les morceaux clairs de cet habit d'Arlequin. Un masque de bois, brun, brillant, lui prêtait un long visage de divinité païenne surmonté d'une haute perruque aux multiples circonvolutions, entre lesquelles un diamant noir lançait mille feux. Du haut de cette coiffure jusqu'aux épaules, impondérable et doré un voile flottait en arrière, formant un nimbe lumineux derrière cette inquiétante face qui luisait à la façon d'un meuble ancien.

Toute la silhouette était exraordinairement longue, mais non point maigre. Au contraire. Le maillot soulignait l'entière somptuosité d'un corps puissamment charnu, en accusant le moindre détail de ses formes : la nervosité élancée des jambes que de très hauts talons allongeaient encore, l'ampleur des hanches et l'opulence de la croupe nettement partagée, l'étroitesse brusque de la taille, l'orgueilleuse plénitude des seins distendant la soie sombre qui dessinait avec minutie leurs durs boutons. Elle revêtait jusqu'au bout des ongles les mains dont l'une tenait une rose et la tendait vers la coquette en robe ouverte. Celle-ci, se dérobant et riant dans sa fuite, frappait cette main à petits coups d'éventail.

Les deux femmes tournoyèrent un instant autour du rond-point. Une sorte de lourdeur langoureuse alentissait leurs gestes et leurs allures. Dans les remous de la robe pourpre, les bas à jour et leurs couronnes de chair nue se mouvaient avec mollesse comme, dans l'eau, les jambes d'une baigneuse. Et l'Arlequine, sous l'obscur tissu arachnéen on voyait les tendons de ses chevilles, les muscles de ses mollets, de ses cuisses étranglées par des jarretières de rubans, de sa croupe et de son dos, jouer un à un sur ce même rythme de danse assoupie. On la sentait, dans sa lenteur, aussi forte que souple. Elle était féline. La sombre exactitude de

ses lignes, ses étirements, les torsions onduleuses de sa taille, la chute vigoureuse et lustrée de ses reins, lui donnaient quelque chose d'une panthère noire...

Cette scène ne dura qu'un instant. La Vénitienne s'élança indolemment à travers la pelouse, de l'autre côté de l'allée. L'étrange couple disparut derrière les arbres, et dans sa fuite s'éteignit ce rire perlé, irritant, qui était... oui, sans aucun doute... celui de Stella.

Dominique demeurait immobile, plein de pensées. Stella était ici! Stella qui connaissait les Morsan et Danielle! Stella qui...

Impulsivement, Lurey se dirigea vers l'endroit où les deux femmes avaient disparu. Les frondaisons y étaient plus denses. Des arbustes serrés accroissaient l'ombre. Celle-ci s'augmentait avec l'épaisseur des végétations, à mesure que l'on s'éloignait du rond-point.

Dominique marcha un moment sans voir personne. L'allée qu'il suivait sinuait et devenait très étroite. Après un de ces détours, elle aboutit subitement à une demi-lune ménagée entre les massifs. Un banc de pierre blanchoyait dans l'ombre, sur lequel tranchait vigoureusement la pourpre assombrie de la robe vénitienne. Mais l'Arlequine n'était plus avec Stella. Les fuseaux noirs des jambes de l'actrice, couronnés de chair, se détachaient sur le drap bleu pâle d'un pantalon à bande rouge tendu par des sous-pieds, et ses bras nus sur un dolman de militaire d'opérette. L'officier qui la tenait ainsi sur ses genoux lui caressait négligemment les cuisses. Ils parlaient, à voix basse, avec animation.

Lurey, à l'abri d'une boule de troènes, s'approcha derrière eux, assez près pour entendre le lieutenant déclarer d'un ton autoritaire :

— « Tu n'as pas à discuter mes décisions. Il n'y a aucune différence entre toi et les autres. Je suis votre chef à tous; quand je commande, tu dois m'obéir sans un mot, comme tout le monde. »

Il claqua doucement de sa paume la chair nue, comme on flatte un cheval, et ajouta : « Jusqu'à présent, je suis content de toi ; tu as très adroitement exécuté mes instructions. Maintenant tu n'as plus qu'à l'amener ici et à trouver un prétexte pour l'y laisser seule un instant. Le reste me regarde. Allons, viens. Et si par hasard ton trop tendre cœur parlait trop fort, pour le faire taire, rappelle-toi, ma chère, comment nous en usons avec les traîtres. »

Ils s'éloignèrent par le chemin qui avait conduit ici Dominique. Ce dernier les suivit en se dissimulant. Ils rejoignirent une large allée droite qui les mena rapidement vers les parties plus claires où passaient de nombreux masques, et bientôt, avec Lurey dans leur sillage, ils débouchèrent, en pleine rumeur de musique et de fête, sous la lumière crue de girandoles et de globes électriques, à l'entrée d'un vaste rond-point qui devait constituer le centre de ce jardin. Les allées rayonnaient tout autour. Comme elles, il était bordé de grands arbres dont les feuillages le couvraient presque en entier. Au milieu, dans un kiosque à musique, un orchestre. Tous les exécutants portaient un loup et ce même costume apache qui prédominait parmi les travestis. Au-dessous du kiosque, on dansait. Une fine poussière montant de l'aggloméral remuant des couples

s'élevait en brume irradiée jusqu'aux frondaisons. Le reste de la place était couvert de masques, les uns attablés devant des verres ou assis sur des bancs, au bord des pelouses, d'autres allant et venant.

Dominique aperçut parmi ceux-ci l'Arlequine dont la haute coiffure dominait. Elle portait au-dessus des têtes le scintillement du diamant noir placé, comme la lanterne d'un phare, au front de sa perruque.

Elle allait lentement, sa rose toujours à la main, et semblait désorientée.

Des remous se produisaient à son passage. Elle faisait tourner les têtes. Dans cette assemblée où abondaient les déguisements bizarres et les femmes plus qu'aux trois quarts nues, elle aimantait cependant tous les yeux. Plus brillants à travers les loups, les regards se fixaient sur elle, s'engluaient à la somptuosité de ce corps assez couvert pour exciter l'irrésistible désir d'arracher son mince vêtement, et minutieusement révélé par la collante finesse de la soie qui ne laissait ignorer aucun des détails intimes de cette beauté orgueilleuse, insolente, souveraine.

Le balancement de son buste, les plis qu'il creusait puis effaçait à sa taille, le mouvement mol et dru imprimé à sa gorge, les gonflements et les fossettes que le rythme de sa marche faisait naître dans l'épaisseur de sa croupe, la déclivité de son ventre livrant et cachant à chaque pas sa fuite charnue entre les jambes où le fin tissu moulait un sillon : tout en elle suscitait dans cette foule déjà échauffée une passion brûlante, morose et furieuse comme la Luxure, dont cette femme paraissait avoir voulu personnifier l'idole.

Dominique, en dépit des sentiments qui l'habitaient, n'était pas exempt de cette contagion. Ses yeux, à lui aussi, soupesaient ces seins glacés de noir, cherchaient dans les découpures du maillot l'éclat, velouté et contrastant, de la chair véritable ; ses mains pressentaient l'irritante suavité de ces formes rendues plus lisses, plus précises au contact, par leur fausse peau soyeuse.

Mais à la lisière de son regard, passa soudain, aux alentours de l'Arlequine qu'il fixait, une clarté blonde et bleu pâle : forme confuse, en quoi cependant il avait déjà reconnu la silhouette que rien n'avait pu effacer en lui.

C'était Danielle, dans son costume de *Poupée,* avec son gros nœud de ruban piqué dans ses boucles rosies. Elle semblait suivre l'étonnante déesse des voluptés sombres, et la surveiller en se cachant d'elle. Celle-ci n'existait plus pour Lurey. Les artifices de son maillot révélateur, la féline luxuriance de son corps, avaient été invinciblement occultés par l'apparition de Danielle ; il revenait à elle tout entier : tel qu'il n'avait jamais cessé de lui appartenir.

Elle était, cette nuit, extraordinairement pareille à ce qu'il l'avait vue, le soir où il lui avait dit adieu. La même gravité marquait son visage charmant, et ce sérieux, cette tension intérieure, ôtaient à son aspect cet air quelque peu pervers que sa courte robe mousseuse par dessous, d'où sortaient hardiment la nudité de ses jambes longues et pleines, son corsage innocent mais très fémininement renflé, ses rubans, ses chaus-

settes ingénues, lui avaient donné au théâtre. Ces artifices, qui eussent pu servir une intention de libertinage, accentuaient, au contraire, en elle, dans cette foule fiévreuse, un côté de fragilité, de pureté compromise, de jeunesse extrême et menacée.

Certes non : elle n'était point provocante, cette exquise poupée de seize ans, mais entièrement touchante et si miraculeusement jolie ! Son loup de velours blanc ne parvenait point à cacher la grâce de ses traits.

Lurey, tremblant d'émotion, arriva auprès d'elle, sans qu'elle l'eût remarqué, occupée comme elle l'était par l'Arlequine.

— « Poupée ! » dit-il doucement.

Elle tressaillit et se tourna vers lui.

— « Vous ! Ici !... Oh, mon Dieu ! » fit-elle, et son front rougit.

Il lui prit la main comme on ose toucher un objet sacré.

— « Venez, » supplia-t-il. « Je vous aime à en devenir fou. Vous ne pourriez imaginer ce que j'ai entrepris pour vous oublier. Tout a été inutile. Maintenant, il faut que je meure ou que nous partions ensemble pour toujours. »

Il l'entraînait dans une allée, et elle ne résistait pas. Elle lui serrait la main. Elle tournait vers lui ses grands yeux éblouis.

« Poupée, ma poupée, mon adorable petite fille, ne me dites pas que je suis vieux, que je suis fou ! Tout m'est égal. Et si seulement vous consentez à m'accorder votre présence, je vous jure que je ne vous demanderai rien de plus. »

Il avait arraché son propre masque. Comme elle ne répondait pas, il lui ôta précautionneusement le sien. Elle pleurait et souriait en même temps.

— « Fou ! » dit-elle enfin. « Oh ! si, vous l'êtes de n'avoir pas compris que depuis le premier instant où je vous ai vu, je vous aime. »

Elle se tenait contre lui, si candide et si tendre dans sa petite robe d'enfant, et elle était si grave, avec toute la profonde vérité de son cœur sur ses lèvres et dans ses yeux !...

Dominique cria sourdement : « Poupée ! » Mais elle se recula, se refusant à l'étreinte.

— « Non, non, » fit-elle avec effroi. « Je vous aime : je ne peux plus le taire. Laissez-moi vous le dire. Hélas ! cela seul m'est permis. »

Ardemment, tristement, elle caressait de ses regards ce visage dont la dure beauté s'était humanisée pour elle et qui brûlait, à présent, de sa jeunesse et de sa foi retrouvées.

— « Dominique. Oh, Dominique ! Combien j'ai répété tout bas votre nom !... Vous êtes mon Dieu depuis la minute où, tout d'un coup, vous êtes entré dans ma vie comme un météore, avec vos yeux de désespoir et votre figure de statue. Ah, que vous m'avez fait peur, d'abord ! Je voyais autour de vous s'étreindre, se tordre, un ange de glace et un ange de feu. Vous étiez devant moi, si pauvre, un de ces rois, de ces géants de mes contes d'autrefois. Vos regards passaient à travers mon cœur, et je ne savais plus que j'existais. Je vous admirais à m'évanouir, à me dissoudre. Vous étiez l'essence et la conscience de tout. Et je tremblais

de la certitude que vous perceriez en moi notre triste secret. Vous l'avez donc découvert, maintenant. Mais comment? »

— « Votre secret ! Quel secret? Et qu'importe, ma chérie ! Laissons toutes ces choses inutiles, étrangères. Il y a vous et moi et notre amour. Je vous adore. Je n'ai jamais pensé à rien d'autre que cela... et à mon âge, à l'effet qu'il devait produire sur vous... »

Elle le considéra avec ce naturel de candeur qui eût provoqué le délire d'un homme infiniment plus raisonnable.

— « Votre âge !... Avez-vous donc un âge? Je n'y ai jamais songé. Dès l'instant où je vous ai vu, vous étiez celui que j'ai toujours aimé. »

Elle ne put empêcher Dominique de lui prendre ses petites mains et d'y plonger son visage, dans leur fraîcheur d'herbe et de source.

Et dès lors, tout fut consommé.

Par ses mains, par la blessure des baisers fous dans ses mains ivres, la pauvre force de Danielle s'écoula comme un jet de sang. Plus faible, plus livrée qu'au jour de sa naissance, elle ne savait même pas qu'elle se donnait avec une violence nerveuse à cet enlacement dont, depuis si longtemps, la soif s'exaspérait en elle. Quand, pour le salut de tous, il eût fallu qu'elle, la plus frêle, demeurât, de tous, la plus inaccessible au vertige, elle se tendait tout entière à Dominique et se perdait en lui.

Et lui, au milieu de son ivresse passionnée, que n'eût-il pas oublié en serrant précieusement dans ses bras cette enfant de son enfer, de ses douleurs et de ses plus grands rêves ! Elle était née dans l'exil ardent de son âme environnée des déserts où il avait si amèrement vécu : roi saignant couronné d'épines. Elle était sortie de son cœur, de sa chair et de son cerveau pour prendre les traits de cette adorable vivante. Et maintenant, cette fille doublement merveilleuse gémissait sur son cœur. Ils buvaient leur vie bouche à bouche...

Passez siècles : *tempus Dii nesciunt !*

... Quand Danielle remonta des profondeurs de ce baiser, comme une fleur plie sur sa tige elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Dominique, et elle demeura là, presque inconsciente, emprisonnée dans la chatoyante bulle de son bonheur.

Soudain, sous le trait d'un éclair, celle-ci se brisa, et Danielle poussa un cri déchirant.

— « Comment êtes-vous ici ! Nul étranger n'y peut entrer ! Qui vous a conduit? »

— « Je ne sais plus ! » répondit Dominique bouleversé par l'expression dramatique du joli visage. « Ah ! oui : c'est votre frère, le vicomte de Morsan. »

— « Mon Dieu ! » fit Danielle d'un air égaré. « C'est un piège. Je n'ai pas de frère. Il n'y a pas de vicomte de Morsan ! On vous a amené par le souterrain? »

— « Oui. »

— « Un homme petit, mince, la figure maigre? »

— « Oui. »

— « C'est le comte ! Le misérable. Il a compris que vous seul pouviez me faire perdre la tête. Vite, vite : venez ! »

Elle s'élança à travers les pelouses, entre les arbres, vers la partie plus touffue et moins éclairée.

— « C'est toujours là qu'ils tuent, » dit-elle en courant.

Dominique reconnut de loin le bosquet où il avait épié Stella et le lieutenant. On entrevoyait la blancheur du banc. L'endroit semblait désert, tranquille. Mais en débouchant dans la demi-lune, Danielle et Lurey virent une longue forme sombre couchée au bord du gazon.

Poupée ne cria pas. Elle ne prononça qu'un mot, d'une voix étranglée : « Maman ! » et elle se jeta à genoux, petite silhouette blonde et bleue, effondrée auprès de la femme au maillot noir. C'était bien la comtesse de Morsan. Le faux visage d'idole avec la perruque compliquée gisaient à côté d'elle. Son voile d'or, déchiré, restait pris aux branches d'un massif. Sa chair dénudée dans les losanges de son costume, éclairait doucement la pénombre. Couchée sur le ventre, dans le somptueux harnachement de sa splendeur, à demi ramassée sur elle-même, sa pose faisait saillir impudiquement sa croupe une dernière fois provocatrice.

Dominique n'eut qu'à se pencher sur la face exsangue tordue de côté, sur laquelle croulait en partie la fauve chevelure, pour vérifier que la comtesse était morte.

Comme il se redressait, pensif, cherchant à se reconnaître parmi tant de mystères, il vit à deux pas le Lieutenant qui se tenait debout près du banc, immobile et agitant négligemment dans sa paume le diamant noir de l'Arlequine.

— « Hé bien, » dit-il d'un ton narquois, « puisque vous nous faites la surprise et l'honneur d'assister à notre fête, Monsieur Lurey, comment trouvez-vous ma conclusion ? »

Dominique se rendit compte que la demi-lune était cernée par un groupe de ces travestis en costume de voleurs, dont il avait vu un si grand nombre au cours de la nuit.

Danielle s'était relevée d'un bond à la voix de l'homme.

— « Nos masques ! Mon Dieu !... » s'écria-t-elle en portant la main à son visage qu'à l'instant seulement elle sentait découvert. « Ah, nous sommes perdus ! »

— « En effet, jolie poupée, » dit froidement le Lieutenant, et il se recula.

Danielle se jeta devant Dominique.

La même rafale, couverte par les flonflons du bal, les abattit tous deux ensemble sur le corps de la comtesse.



Tout l'été en un jour

(*All summer in a day*)

par RAY BRADBURY

Comme... cadeau de Noël, nous offrons à nos lecteurs la perspective de trois *histoires nouvelles de Ray Bradbury — dont voici la première et dont les deux autres (deux « chroniques martiennes » inédites!) paraîtront dans les mois à venir. C'était* « Fiction » *déjà qui avait présenté, avant que « Présence du Futur » le révèle, la première histoire en France de Bradbury :* « L'arriéré » (*n°* 4). *Aujourd'hui, son talent n'est plus ignoré d'aucun amateur et l'on a tout dit à son sujet. Le plus extraordinaire avec lui, c'est cette faculté qu'il a de réussir exactement aussi bien dans toutes les manières. Réalisme, psychologie, satire, humour, philosophie, poésie, féerie, merveilleux et terreur inspirent tour à tour ou simultanément ses nouvelles, cette diversité étant en fait la marque d'une parfaite unité, car, quoi qu'il écrive, Bradbury fait toujours « du Bradbury » — et l'on ne saurait mieux dire ! Cette harmonie dans le ton est telle qu'on pourrait identifier à vue de nez n'importe quelle page de lui sans nom d'auteur ! Il y a là une réalité devant laquelle il faut s'incliner : un écrivain qui invente un « style » (on parlera de « bradburysme ») est un créateur. Bradbury est un poète tendre et un moraliste féroce qui a choisi l'anticipation comme véhicule d'un merveilleux moderne (et tant pis si les notions sont paradoxales !). Une des meilleures définitions de son œuvre est peut-être celle de l'écrivain et critique anglais Christopher Isherwood, qui, dans* « Les chroniques martiennes », *voyait* « le profond réalisme psychologique d'un *bon* conte de fée. »

La courte histoire que vous allez lire est une simple « vignette des temps futurs », d'inspiration réaliste, où un sujet ténu comme un fil, réduit en fait à une simple situation, a été pour Bradbury le prétexte d'une de ces évocations poétiques dont il a le secret. Poésie qui n'est pas intégralement « bleue », car les personnages du conte sont des enfants, et l'on sait que la cruauté du monde enfantin est un des thèmes de l'auteur (voir notamment le terrible « Terrain de jeux », *dans* « Fahrenheit 451 »). *A part cela, la caractéristique remarquable de cette nouvelle est d'être une chronique...* vénusienne! (1). *Cependant, comme sa planète Mars (et en l'occurrence comme sa planète Terre) Vénus pour Bradbury*

(1) Ce dont nous ne voyons qu'un autre exemple à travers l'œuvre de Bradbury : la nouvelle « *La pluie* », dans « *L'homme illustré* », à rapprocher d'ailleurs doublement de celle-ci, puisque l'une et l'autre roulent sur des données similaires — mais traitées dans un esprit et un mode différent.

n'est pas une planète de manuel d'astronomie, mesurable par des instruments et conforme aux lois mécaniques, mais un miroir qui, ainsi que celui d'Alice, mène à un monde de merveilles... tout en réflétant bien plus notre humanité que nous ne pourrions le croire.



« C'EST l'heure? »

— « Oui. »

— « Maintenant. »

— « Presque. »

— « Les savants sont sûrs? C'est pour aujourd'hui, pour de bon? »

— « Regarde, tu verras bien. »

Ils étaient agglutinés comme les herbes diverses et les fleurs sauvages d'un bouquet, tous les enfants, scrutant le ciel aux fenêtres en quête d'un soleil absent.

Il pleuvait.

Il avait plu sept années ; milliers sur milliers de jours tissés de pluie de l'aube à celle du lendemain, dans les cataractes et les tambours de l'eau, dans la chantante chute cristalline des averses et les roulements des orages qui soulevaient des marées par-dessus les îles. Mille forêts avaient été broyées sous la pluie et avaient repoussé mille fois pour être broyées encore. Et tel était à jamais le cours des jours sur la planète Vénus — et les enfants de l'école étaient ceux des hommes et des femmes venus dans les fusées jusqu'au monde où il pleuvait, pour y implanter la civilisation et y vivre le temps de leur vie.

— « Ça s'arrête, ça s'arrête! »

— « Oui, oui! »

Margot se tenait à l'écart, loin de tous ceux-là qui ne pouvaient se rappeler une seule minute où la pluie n'avait pas succédé à la pluie. Tous étaient âgés de neuf ans. Si un jour, sept ans plus tôt, le soleil était apparu pour une heure à un monde stupéfié, ils n'en conservaient pas le souvenir. Parfois, la nuit, elle les entendait s'agiter en dormant, effleurés par un fantôme de souvenir, et elle savait qu'ils rêvaient de montagnes d'or ou de crayons jaunes comme les blés ou d'une pièce de monnaie assez grande pour acheter le monde avec. Ils rêvaient, ils croyaient se souvenir d'une chaleur, comme le rouge aux joues, comme un feu à l'intérieur du corps, comme une flamme pour réchauffer bras et jambes et mains qui tremblent. Et puis ils finissaient toujours par s'éveiller, et toujours c'était le tam-tam trépidant de la pluie, le tintement des gouttes d'eau comme des colliers de perles tapant les toits, les murmures lointains des forêts et des jardins — et leur rêve était mort.

La veille, toute la journée, on avait fait en classe des lectures sur le soleil. A propos de sa chaleur, de son allure de gros citron. Et les

enfants avaient composé des rédactions ou de petits poèmes roulant à son sujet :

« *Le soleil est une fleur.*
« *Qui ne fleurit qu'une heure.* »

C'était la fin du poème de Margot qu'elle avait lu, la voix tranquille, dans le silence de la salle de classe, avec au-dehors le bruit de la pluie.

— « Ça n'est pas toi qui l'as fait ! » avait protesté un des garçons.

— « Si ! » avait crié Margot. « C'est *moi !* »

— « William ! » avait dit sévèrement la maîtresse.

Mais cela, c'était hier. Et, aujourd'hui, les enfants se pressaient aux vitres pour voir la pluie qui se clairsemait.

— « Où est la maîtresse ? »

— « Elle va revenir. »

— « Vite, qu'elle se dépêche ! Ça va être trop tard ! »

Ils étaient comme une grande roue tournant sur elle-même dans un concert de voix.

Margot ne se mêlait pas à eux. C'était une petite fille au corps frêle qui semblait être restée des années abandonnée sous la pluie, comme si c'était la pluie qui avait délavé le bleu de ses yeux, le rose de sa bouche, l'or de ses cheveux. Une vieille photographie poudreuse et passée, parmi les feuilles d'un album — et si elle parlait sa voix serait l'ombre d'une voix. Isolée, immobile, elle fixait au-delà de la vitre épaisse le bruissant monde liquide.

— « Qu'est-ce que *tu* regardes ? » fit William.

Margot ne répondit pas.

« Dis quelque chose quand on te parle ! » Il lui donna une bourrade. Elle ne bougea pas ou plutôt elle se laissa ébranler par lui, sans autre mouvement.

Les autres ne frayaient pas avec elle, faisaient semblant de ne pas la voir. Ils s'éloignaient d'où elle était. C'était parce qu'elle ne partageait pas leurs jeux dans les tunnels sonores de la ville souterraine. Si celui qui était le chat venait la toucher de la main, elle les regardait tous s'enfuir devant elle, les yeux absents — et ne les poursuivait pas. Et quand la classe chantait des chansons où il était question de la vie et des jeux et du bonheur, ses lèvres remuaient à peine. C'était seulement quand elles parlaient de l'été et du soleil qu'elle chantait avec les autres, en observant les fenêtres ruisselantes.

Et puis, bien sûr, son plus grand crime, c'était d'être arrivée de la Terre depuis cinq ans seulement — de se rappeler le soleil et la forme du soleil et la couleur du ciel de son enfance au cœur de l'Ohio. De se rappeler le soleil de ses quatre ans quand aucun d'eux ne se rappelait rien, ni sa couleur, ni sa chaleur, ni ce qu'il était.

— « Je sais, » avait-elle dit une fois en fermant les yeux. « C'est comme une grande pièce d'or. »

— « Non, ça n'est pas vrai ! » criaient les enfants.

— « C'est comme le feu, » disait-elle, « dans la chaudière. »

— « Tu es une menteuse. Tu ne le sais pas, tu ne le sais pas ! »
Mais elle savait, et elle restait à part, à scruter calmement les dessins des rigoles sur les vitres. Et, un jour, un mois plus tôt, elle avait refusé d'aller à la douche avec les autres filles, elle avait plaqué ses mains contre ses oreilles et sur sa tête, en pleurant et en criant qu'elle ne voulait pas de l'eau. Par la suite elle avait senti, vaguement, si vaguement, qu'elle était différente, qu'ils se rendaient compte de cette différence et qu'elle leur faisait un peu peur.

Le bruit courait aussi que son père et sa mère allaient la remmener l'année prochaine sur la Terre. Et c'était une autre des raisons pour lesquelles les enfants la détestaient. Ils détestaient sa figure pâle comme la neige, son attente silencieuse, sa fragilité et son avenir possible.

— « Va-t'en ! » Le garçon lui donna une autre bourrade. « Qu'est-ce que tu es en train d'attendre? »

Alors, pour la première fois, elle se tourna vers lui et le regarda. Et ce qu'elle attendait se trouvait dans ses yeux.

— « Ça n'est pas la peine d'attendre ! » cria-t-il furieusement. « Tu ne verras rien ! »

Elle remua les lèvres.

« Rien ! » répéta-t-il. « Tout était une blague. » Il se tourna vers les autres. « Il ne se passera rien du tout. Ça n'est pas *vrai?* »

Ils le dévisagèrent, puis se poussèrent du coude en secouant la tête.

— « Rien du tout ! Rien du tout ! »

— « Oh !... mais... » murmura-t-elle en les implorant du regard. « Mais c'est impossible, c'est aujourd'hui, les savants l'ont dit, ils le *savent*. Le soleil... »

— « Une blague ! » fit le garçon, et il s'empara d'elle brutalement. « Eh, arrivez tous, on va l'enfermer avant que la maîtresse revienne. »

— « Non ! » dit Margot en tombant en arrière.

Ils roulèrent tous sur elle, la saisirent et l'emportèrent, malgré ses cris, malgré ses pleurs et ses prières, au long d'une galerie, à travers une salle, jusqu'à un placard dont ils claquèrent la porte avant de la verrouiller. Ils regardèrent vibrer le battant qu'elle martelait de ses pieds, de ses poings et de son corps, écoutèrent monter assourdi le murmure de ses plaintes. Puis ils s'esquivèrent en échangeant des sourires et se retrouvèrent dans le vestibule juste à temps pour devancer la maîtresse.

— « Vous êtes prêts, les enfants? » Elle regarda sa montre.

— « Oui ! » firent-ils tous.

— « Tout le monde est là? »

— « Oui ! »

Le rythme de la pluie se ralentit encore.

Ils se massèrent devant la large porte.

La pluie cessa.

C'était comme si, au milieu du film d'une avalanche, d'un ouragan, d'un cyclone ou d'une éruption volcanique, le son avait graduellement baissé, se feutrant, s'étouffant, pour être finalement coupé, et qu'ensuite,

aux trombes et aux tornades rendues muettes, un fondu enchaîné avait fait succéder le plan fixe d'un calme paysage tropical, où pas une herbe ne bougeait. Le monde s'était mis au point mort. Le silence était si immense, si incroyable qu'on avait en même temps l'impression d'entendre pour la première fois et d'avoir soudain les oreilles bouchées. Les enfants y appliquèrent leurs deux mains. Ils se tenaient séparés les uns des autres maintenant. La porte glissa pour s'ouvrir et l'odeur du monde mouillé leur jeta au visage ses bouffées.

Alors, le soleil surgit.

Il était couleur de bronze en fusion, il était énorme. Et tout le ciel autour de lui brillait d'un bleu flambant et minéral. La jungle était éclaboussée de soleil et les enfants, le sortilège rompu, se ruèrent avec des clameurs au beau milieu de l'été.

— « Attention, n'allez pas trop loin, » leur lança la maîtresse. « Vous n'avez qu'une heure, vous le savez. Ne vous laissez pas surprendre dehors. »

Mais ils ne l'entendaient pas ; ils couraient, la figure levée au ciel, sentant le soleil sur leurs joues comme la chaleur d'un fer rouge. Ils ôtèrent leurs vestes pour qu'il cuise leurs bras.

— « Oh ! c'est bien mieux que les lampes-soleil ! »

— « Oh ! oui, c'est bien mieux, bien mieux ! »

Ils s'arrêtèrent de courir. Ils étaient dans la vaste jungle qui se répandait à la surface de la planète, sans jamais cesser sa prolifération tumultueuse visible presque à l'œil nu. C'était un grouillement de pieuvres, projetant en tous sens des tentacules qui vivaient et ondoyaient au soleil d'un printemps bref en se couvrant de fleurs. Les longues années de pluie l'avaient rendue couleur de cendre et de chiffon, couleur d'encre et de pierre et de caoutchouc.

Les enfants se laissèrent rebondir sur les épaisseurs matelassées de la jungle qui gémissait et criait sous leur poids. Ils s'élancèrent à travers les arbres, glissant, tombant, se bousculant, ils se poursuivirent, ils jouèrent à cache-cache et à chat perché ; mais beaucoup restaient sur place, les yeux écarquillés au soleil qui leur brûlait les paupières, et ils tendaient leurs mains vers ce feu jaune et ce ciel bleu, humaient la fraîcheur douce de l'air, prêtaient l'oreille au silence où ils reposaient comme en suspension au sein d'une mer figée. Ils savouraient l'été par tous les pores de leur peau. Puis, dans un élan sauvage, comme autant d'animaux captifs rendus à la liberté, ils se mettaient à courir en rond en hurlant leur joie. Tous coururent, et une heure s'écoula sans les arrêter.

Et alors...

En pleine course, une fillette eut un gémissement.

Ils s'arrêtèrent tous.

La fillette, debout au milieu d'eux, montrait sa main.

— « Oh ! regardez, regardez, » dit-elle d'une voix tremblante.

Ils s'approchèrent lentement pour considérer sa paume ouverte.

Au centre, comme une grosse ventouse, s'étalait *une* goutte de pluie.

Elle commença à pleurer sans la quitter des yeux.

Leurs regards rejoignirent le ciel.

— « Oh... Oh... »

Quelques gouttes éparses et froïdes tombèrent sur leur nez, leurs joues, leurs lèvres. Des vagues de brume voilèrent le soleil avant de le noyer. Un vent frais souffla. Ils firent demi-tour et se remirent en marche vers la maison souterraine, les bras ballants, leurs sourires évanouis.

Un coup de tonnerre les surprit et, comme des feuilles emportées par la tornade qui se lève, ils coururent en trébuchant et se cognant les uns aux autres. La foudre s'abattit au loin, plus près, encore plus près. En un éclair, le ciel fut sombre comme à minuit.

Ils s'attardèrent un moment sur le seuil de la maison, avant que la pluie se déchaînât. Puis ils refermèrent la porte et entendirent derrière elle le tumulte des tonnes d'eau précipitées en avalanche — en tous lieux, à jamais.

— « Cela durera sept ans encore? »

— « Oui. Sept ans. »

Alors l'un d'eux poussa une exclamation.

— « Margot! »

— « Quoi? »

— « Elle est toujours enfermée. »

— « Margot! »

Ils se regardèrent et regardèrent ailleurs. Dehors, ils virent le monde où la pluie tombait maintenant immuablement. Leurs yeux ne se rencontraient pas. Leurs visages étaient solennels et pâles. Ils fixèrent leurs mains, leurs pieds, tête baissée.

— « Margot. »

Une des fillettes dit : « Alors...? »

Personne ne bougea.

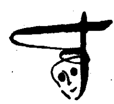
« Allons-y, » murmura la fillette.

Ils parcoururent lentement le vestibule dans le bruit de la pluie. Ils enfilèrent la galerie jusqu'à la salle dans le bruit de l'orage, dont les éclairs nimbaient leurs figures de leurs reflets terrifiants et bleutés. Ils se dirigèrent vers le placard et se tinrent à la porte.

Derrière celle-ci, il n'y avait que le silence.

Ils déverrouillèrent la porte, plus lentement que jamais, puis ils laissèrent Margot sortir.

(Traduit par Alain Dorémieux.)



Des mondes à profusion

(*Change the sky*)

par IDRIS SEABRIGHT

Idris Seabright (pseudonyme de « science-fiction » de l'écrivain Margaret Saint-Clair) a le don des histoires à la fois humaines et poétiques sortant des sentiers battus. Sa nouvelle du mois dernier, « L'œuf du mois », *sacrifiait cette poésie à une acuité à la fois satirique et « noire », tout en conservant les vertus d'insolite qui sont la « marque de fabrique » de l'auteur* (1). *Aujourd'hui, voici un Idris Seabright parfaitement* typique : *ton véridique, style délicat, idée curieuse et neuve, profondeur psychologique. De cette profondeur, certains tireront peut-être une interprétation psychanalytique, assimilant les singuliers «* artistes *» mis en scène ici à des psychiatres des temps futurs, soignant traumatismes, inhibitions ou complexes par l'entremise d'un « super-cinéma total » épousant le subconscient du patient. Mais, même hors de cette réduction au rationnel, le récit vaut par sa seule originalité de conception — et la beauté touchante de son dénouement.*



« UN tel monde reviendrait cher à fabriquer, » dit l'artiste.

Roulant entre ses doigts une boule de pâte à modeler, il en façonna une corde, qu'il enroula sur elle-même pour la plaquer finalement sur sa planche à dessin.

« D'après ce que vous me dites, » reprit-il, « il faudrait y mettre des fleurs en abondance, et aussi des femmes. Cela chiffrerait le prix de revient. »

— « Je n'ai pas besoin de femmes, » s'empressa de protester Pendleton, d'une voix où perçait la lassitude. « Je suis allé dans beaucoup de mondes où les femmes jolies et complaisantes ne manquaient point. Je ne vous demande pas de me fabriquer une sorte de paradis de la sensualité. Ce que je recherche c'est un endroit qui soit si beau, si captivant, si « réussi » que je puisse me dire : « Voilà dans tout l'univers l'endroit que je préfère, le seul où je me sente chez moi ! »

— « Hum... » fit l'artiste, qui continuait à jouer avec la pâte à modeler sans lever les yeux sur son client. « Parlez-moi un peu de vous, d'abord... Les clients de votre espèce sont rares, vous comprenez. La plupart des miens sont des gens qui viennent me trouver parce qu'ils

(1) Autres nouvelles : « *Se battre et mourir* » (n° 7) ; « *La planète des Tumulus* » (n° 8).

sont physiquement inaptes aux randonnées interplanétaires. D'habitude, ceux qui ont voyagé autant que vous ne s'adressent pas à moi. »

Une ombre passa sur le visage de Pendleton. Sans vouloir l'avouer à son interlocuteur, il savait bien qu'il n'aurait pas longtemps une santé suffisante, lui non plus, pour continuer ses voyages de monde en monde, à la recherche de l'endroit tant souhaité. Au cours de son dernier voyage sur le *Tyché,* en qualité de commissaire de bord, il avait cruellement souffert du mal de la décélération. Encore deux voyages, et il serait fini. S'il ne parvenait pas à découvrir l'endroit cherché d'ici-là... Telle était la véritable raison qui l'amenait aujourd'hui dans l'atelier de l'artiste.

— « Je n'ai pas grand-chose à raconter, » répondit-il enfin, comme à regret. « J'ai passé la plus grande partie de mon existence à sillonner l'espace. »

— « Pas grand-chose à raconter? » répéta l'artiste, en haussant les sourcils. « Permettez-moi d'en douter. Puisque vous avez beaucoup voyagé, vous pouvez certainement me dire, par exemple, quel est celui des mondes variés visités par vous qui vous a semblé le plus beau, le plus attirant, le plus digne d'intérêt et ainsi de suite? »

— « Le plus beau, et de loin, est assurément Genlis, » répondit Pendleton. « C'est un monde liquide, avec des mers d'un vert sombre, toutes gonflées de vagues écumeuses, et un ciel d'un bleu si intense qu'on le dirait presque violet. Sur les îles — car il y a tout de même quelques îles, à Genlis — de grands arbres gracieux, pareils à des palmiers, s'inclinent doucement sous la brise, et les fleurs exhalent un si doux parfum que la tête vous en tourne. On assure d'ailleurs que, si loin qu'on soit de la Terre, sur Genlis, on perçoit toujours le parfum de ces fleurs. L'air y est à la fois doux et frais et, lorsque le vent de Genlis vous souffle sur le visage ou sur le corps, on se sent parcouru de frissons de délices...

» Non, certes, il n'est pas possible de trouver plus bel endroit que Genlis. Mais c'est un monde faiblement peuplé ; au bout de quelques jours, je commençais à m'y sentir bien seul, et je fus heureux de rallier l'astronef. »

— « Cela semblerait indiquer que la beauté de ce monde-là n'était pas celle qu'il vous faut, » dit l'artiste, tout en imprimant de petits croissants, du bout de l'ongle, dans sa boule de pâte. « Et quel est celui des mondes que vous avez visités qui vous a paru le plus intéressant? »

— « Oh... c'est Kruor, je suppose. Kruor est à une très grande distance de sa nébuleuse d'origine et on ne trouve rien d'autre, sur toute sa surface, que de la neige et de la glace. Pour une raison quelconque, cette neige est molle et, lorsque le vent se met à souffler — il y a beaucoup de vent, sur Kruor — il la creuse et la sculpte, au point d'en faire des cavernes, des grottes et de grandes arches pointues, qui s'écroulent dès qu'on frappe le sol du pied.

» Les nuits sont très claires, sur Kruor, car il existe une couche ionisante, dans l'atmosphère, qui donne constamment à son ciel une luminosité douce, assez pareille à celle qu'on peut observer, sur la Terre, par une nuit de pleine lune. Les grottes et les grandes arches de neige, lorsque cet éclairage vient à les frapper, scintillent comme des millions de diamants, puis se lève le soleil vert, et la surface des cavernes de neige fond légèrement et se change en glace. Alors, c'est un éblouissant rayonnement qui vous aveugle. Mais, en général, la neige se remet à tomber avant la nuit... Oui, Kruor est vraiment un endroit plein d'intérêt ! »

— « Vous dites que l'endroit est intéressant, mais il semble que vous l'ayez jugé beau, » constata l'artiste. Tout en parlant il tirait de sa boule de pâte à modeler l'image d'une femme minuscule : de petits seins ronds, un ventre à fossette, de longues cuisses épanouies. « Dites-moi maintenant, » reprit-il, « quel est celui des mondes visités par vous qui vous a semblé le plus attrayant, je veux dire par là celui qui vous a paru le plus susceptible de vous procurer les sensations que vous recherchez? »

Il y eut un long silence... Le corps de femme en miniature que l'artiste avait façonné s'effaça peu à peu sous ses doigts, puis s'évanouit tout à fait, tandis que la boule de pâte redevenait une simple boule.

— « Il y a des quantités d'endroits qui m'ont plu, » dit enfin Pendleton. « Je me souviens d'un monde appelé Phlegra, où il n'y avait que des volcans et des geysers. Le champ magnétique de cette planète était bizarre. Parfois, l'un des geysers jaillissait sans interruption, l'eau continuant à monter, à monter... et puis, plusieurs heures après, on recevait sur la nuque une petite douche glacée... Mais j'imagine que ce n'est pas de ce genre de choses que vous vouliez parler? »

— « Non, » fit l'artiste, en observant d'un rapide coup d'œil l'expression que revêtait le visage de son client.

Les joues grises de Pendleton se colorèrent légèrement, tandis qu'il se passait la main sur le front.

— « Il y a bien Asterope, » continua-t-il. « Je ne pourrais d'ailleurs pas vous dire ce qui m'a plu, sur Asterope. C'était un monde tout à fait ordinaire, sauf qu'il était si chargé d'électricité active qu'il n'était pas rare d'y voir une douzaine d'orages par vingt-quatre heures. Une nuit, je m'en souviens, je me suis trouvé pris dans l'un de ces orages. Je m'abritai dans une sorte d'anfractuosité de la falaise, d'où je pus observer à loisir le phénomène. Il y eut d'abord un grand éclair, puis le ciel vira soudain au bleu noir — le ciel d'Asterope est toujours très sombre, il n'a pour ainsi dire pas d'étoiles — et les feuilles blanches d'un curieux petit arbre se mirent à scintiller comme auraient pu le faire ces étoiles absentes du firmament.

» Certes, Asterope n'était pas ce que j'appellerai un monde attrayant ; pourtant, je me pris à l'aimer, tant que dura cet orage. J'eus presque alors l'impression de me trouver enfin chez moi. »

— « Ah... ah !... » fit l'artiste. Il avait abandonné sa boule de pâte à modeler et s'était mis à dessiner quelque chose sur une feuille de papier. Comme Pendleton voulait jeter un coup d'œil sur son dessin, il le couvrit vivement de la main. « Vous avez prononcé tout à l'heure le nom de la Terre, » enchaîna-t-il. « Avez-vous longtemps vécu sur notre planète? »

— « Non. J'avais près de trente ans lorsque je suis venu ici pour la première fois. »

— « Voilà qui n'est pas ordinaire... Seriez-vous donc né dans l'une des colonies planétaires? »

— « Non. Je suis né à bord d'un astronef. Et, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, je n'avais jamais mis le pied sur quoi que ce soit de plus grand qu'un astéroïde. »

— « Continuez, je vous prie. Voilà le genre de renseignements dont j'ai besoin pour vous situer. »

— « Eh bien... voyons... J'avais deux ans quand ma mère est morte. Naturellement, je ne me souviens pas d'elle, mais j'imagine que ce devait être quelqu'un un peu dans le genre de mon père et je suppose qu'elle ne désirait guère avoir un enfant. »

L'artiste chiffonna le croquis qu'il venait de faire.

— « Continuez, Mr. Pendleton, continuez, je vous en prie. Comment était votre père? »

— « Lui? Oh... Il y a des années que je n'ai pas eu l'occasion de penser à lui... C'était une espèce de fanatique. Je ne veux pas dire par là qu'il ait été véritablement méchant avec moi, non... Mais il était fort à cheval sur la discipline, d'un caractère très renfermé, et il semblait loin, très loin de moi. »

— « C'était un fanatique, dites-vous. Fanatique *de quoi?* »

— « Comme je viens de vous le dire, » dit Pendleton avec un petit sourire, « il y a des années que je n'avais pas pensé à lui. Il avait une théorie suivant laquelle toute la civilisation du système solaire venait à l'origine de Xérès, la planète d'Aldébaran, et il se promenait d'astéroïde en astéroïde, à la recherche de preuves susceptibles d'étayer cette opinion. Je sais bien que les historiens jugent la théorie de mon père absolument ridicule, mais comme il avait des revenus suffisants, rien ne l'empêchait de poursuivre sa chimère. Il passait donc son temps à explorer des astéroïdes. »

— « Comment est-il mort? » interrogea l'artiste.

Pendleton faillit sursauter et il décocha un regard méfiant à l'artiste. Mais l'homme — il était nettement plus jeune que son client — n'avait pas levé les yeux de sa planche à dessin où il s'était mis à tracer un nouveau croquis.

— « Je me demande bien pourquoi vous voulez savoir cela, » dit Pendleton. « Mon père a trouvé la mort sur un astéroïde. Il pensait que les colons de Xérès avaient d'abord pris pied sur la planète qui devait éclater par la suite pour former la ceinture astéroïdale, et qu'au moment où ils étaient allés s'établir sur la Terre et sur Mars leur civilisation s'était

beaucoup trop affaiblie et transformée, pour qu'on en pût reconnaître l'origine xérienne. Il parcourait donc les astéroïdes pour y découvrir des vestiges que l'on pût attribuer sans contestation possible aux Xériens d'autrefois.

» L'astéroïde sur lequel mourut mon père était minuscule ; je ne sais même pas s'il a un numéro dans le répertoire astéroïdal. Presque toute sa surface offrait un aspect grossier et irrégulier, mais on y voyait, au milieu du chaos des bosses, une dépression de faible profondeur, aux parois parfaitement lisses, qui devait avoir été faite, j'imagine, par la chute d'un bolide en fusion.

» Ce jour-là, mon père était penché sur cette dépression, qu'il inspectait avec sa lampe portative. Pour mon compte — j'avais alors dix-sept ans — j'étais resté dans l'astronef, en train de travailler sur un problème astrogationnel qu'il m'avait donné à faire.

» Soudain, j'entendis retentir la voix de mon père dans le téléparleur de l'astronef : « Mon fils ! » s'écria-t-il. « Mon fils ! J'ai trouvé ! Viens vite voir ! » Il ne m'appelait « mon fils » que lorsqu'il était particulièrement satisfait.

» J'endossai en hâte ma combinaison spatiale et me précipitai au dehors. Mon père était si ému qu'il n'arrivait plus à s'exprimer. « J'ai trouvé ! » répétait-il seulement, tandis que la lampe portative vacillait dans sa main tremblante. « J'ai trouvé ! Voici ma preuve !... Un *adahn !* ».

— « Qu'est-ce qu'un *adahn ?* » demanda l'artiste.

— « C'est une ellipse, avec une croix au milieu. Mais la plus longue branche de cette croix forme une autre ellipse, très aplatie. Cela ressemble un peu à un dessin qui représenterait un gyroscope-jouet. Ce genre d'élément de décoration est typiquement xérien.

» Je me penchai pour regarder l'endroit que mon père me désignait en y projetant le faisceau lumineux de sa lampe. Au premier coup d'œil, en effet, il me sembla bien voir le tracé d'une ellipse sur l'un des côtés de la dépression. En y regardant de plus près, néanmoins, je pus constater qu'il s'agissait en réalité d'un ensemble de crevasses dû au hasard. L'ellipse intérieure, en particulier, était totalement absente. Bref, il n'y avait rien là qu'un simple jeu de la nature : impossible de s'y tromper plus longtemps, aussitôt qu'on l'avait compris.

» J'hésitais à parler, ne sachant trop comment mon père allait prendre ma découverte. « Père, » lui dis-je enfin, « regardez encore, contrôlez bien. Il faut être absolument sûr que vous ne vous trompez pas. »

» Mais j'en suis sûr ! » me répondit-il. « C'est bien un *adahn,* c'est la preuve que je cherchais, la vraie preuve ! Regarde plutôt : voici l'ellipse extérieure, et là, voici le... » Mais il s'interrompit soudain, toute sa confiance détruite par la vérification qu'il avait voulu faire...

» — Je... je ne peux pas le supporter... » me dit-il. « Il y a si longtemps... » Son visage avait pris une expression terrible. Sa lampe lui échappa des doigts, puis il porta la main à sa poitrine et s'écroula, terrassé par une crise cardiaque.

» Je le ramenai à l'astronef et m'efforçai de le secourir, bien qu'il n'y eût pas grand-chose à faire. Je lui fis respirer de l'ammoniaque et lui prodiguai d'autres soins de ce genre, mais il mourut en dix minutes, sans cesser de me fixer de son regard brûlant. »

— « Qu'arriva-t-il ensuite? » demanda l'artiste.

— « On me donna un tuteur et je fréquentai l'école pendant un an. Mais la plus grande partie du revenu de mon père avait disparu avec lui et je dus bientôt accepter un poste de troisième officier sur un cargo interplanétaire. Heureusement, mon père avait insisté pour que j'étudie l'astrogation très à fond ; je n'eus donc pas beaucoup de mal à trouver du travail. Et depuis, j'ai continué à sillonner l'espace...

» Tandis que j'accompagnais mon père, je m'étais toujours promis, quand je serais grand, de mettre le cap tout droit sur le plus bel endroit de l'univers pour n'en plus bonger — l'endroit où je serais *chez moi*. J'en étais si las, de cette vie à bord de l'astronef et de cette sempiternelle exploration des astéroïdes ! Mais j'étais alors bien loin de me douter que j'aurais tant de mal pour découvrir cet endroit. »

— « Le fait est que vous ne l'avez pas encore trouvé, » dit l'artiste en pliant le croquis qu'il venait de tracer pour le mettre dans la poche intérieure de sa blouse. « J'ai idée d'un monde qui pourrait vous convenir, mais je ne vous dirai pas ce que c'est car je suis sûr que vous m'affirmeriez tout de suite qu'il ne vous conviendra pas. Or, je tiens à ce que vous en fassiez au moins l'essai. Le monde auquel je pense ne sera d'ailleurs pas bien coûteux à fabriquer. Voulez-vous que j'essaie? »

— « Combien? » demanda Pendleton.

L'artiste cita un chiffre et Pendleton eut un instant d'hésitation. Mais après tout, se dit-il, qu'aurait-il pu faire d'autre? Il n'était plus un jeune homme, et le monde — le *vrai* monde — qu'il n'avait cessé de chercher n'existait peut-être même pas dans tout l'univers...

— « Très bien, » acquiesça-t-il. « Quand aurez-vous terminé? »

— « Voyons... Nous sommes lundi... Disons d'aujourd'hui en huit, à cette heure-ci. Entendu? »

***

— « Cela ressemble à un œuf gigantesque, » dit Pendleton.

— « Ce que vous voyez là n'est que l'enveloppe, » dit l'artiste en riant, « et je lui ai donné la forme ovoïde parce que c'est la plus économique. Dès que vous serez à l'intérieur, vous perdrez d'ailleurs toute notion de forme... Avez-vous déjà pénétré dans un monde artificiel? »

— « Non. »

— « Dans ce cas, sachez qu'il vous faudra faire quelque effort personnel pour vous y sentir à votre aise. Aussitôt que vous aurez pénétré dans ce monde — en perçant la coquille de l'œuf — vous devrez subir une période de préparation et d'acclimatation, à la fois physique et psychologique. Dans l'air, par exemple, il existe un certain gaz qui... Mais je ne vais pas vous révéler nos secrets de fabrication.

» Sitôt entré, abandonnez-vous, ne résistez pas, ne cherchez surtout

pas à précipiter les choses... Il vous faudra un certain temps pour vous acclimater, mais cette période préparatoire arrivera finalement à son terme et vous vous trouverez alors dans votre monde. »

— « Mais que faudra-t-il que je fasse s'il ne me plaît pas, ou bien si je viens à m'en lasser après y avoir séjourné quelque temps? Comment pourrai-je en sortir? En utilisant le même moyen que pour y pénétrer? »

— « Non, » dit l'artiste en lui tendant un cercle de métal. « Mettez ceci à votre poignet. Lorsque vous serez las du monde que j'ai fabriqué pour vous, il vous suffira d'appuyer sur ce petit bouton, là, au milieu du bracelet. Ce simple geste renversera le processus d'acclimatation et vous entrerez alors dans la phase de décompression, en quelque sorte. Les moyens d'entrée et de sortie, ainsi que vous le voyez, sont doux et progressifs ; rien de brutal comme de passer par une porte. »

— « Mais si j'aime ce monde, pourrai-je y retourner? »

— « Naturellement ! Je laisse parfois mes mondes tout montés pendant des mois, voire des années. Il vous suffira de me payer un petit loyer pour le vôtre. »

— « Il y a donc des gens qui... habitent ces mondes artificiels? »

L'artiste plissa le front et pêcha dans la poche de sa blouse son morceau de pâte à modeler qu'il se remit à pétrir.

— « Ça, » dit-il enfin, c'est autre chose... Nous autres artistes, vous comprenez, nous fabriquons des mondes qui ont l'air absolument vrais. Or il est pourtant bien évident qu'ils sont artificiels. Mais ce sont des créations artistiques et, comme les autres créations de l'art, elles semblent parfois douées d'une vie propre.

» Dans un métier comme le mien, on entend bien des histoires. On vous raconte ainsi, par exemple, que des gens sont entrés dans des mondes artificiels et qu'ils y sont restés, par un moyen quelconque, même lorsqu'on eut démonté ces mondes et supprimé les connexions qui les reliaient à leurs sources d'énergie. C'est là ce que certains appellent des mondes *permanents*.

» Bien entendu, ce ne sont que des histoires. Je n'y crois pas, pour ma part, et je ne connais personne qui y ajoute foi... Et pourtant, tout est possible, au fond... A dire le vrai, je ne sais pas ce qu'il faut penser — voilà ! »

Mais Pendleton avait cessé de s'intéresser aux paroles de l'artiste pour examiner l'énorme renflement doré — c'était le gros bout de l'œuf — devant lequel il se trouvait.

— « Je ne me doutais pas que ce serait si gros, » dit-il. « Vos mondes doivent prendre beaucoup de place. »

— « C'est vrai, » reconnut en riant l'artiste. » C'est pourquoi j'ai dû installer mon atelier ici, à des kilomètres et des kilomètres de tout... Mais dites-moi, Mr. Pendleton, il me semble que vous hésitez? Votre monde vous donne des espoirs, mais je vois qu'il vous inspire également des craintes !... A quoi bon tergiverser? Allez-y, entrez ! »

— « Comment fait-on pour cela? »

— « Marchez tranquillement sur l'œuf et poussez sur son enveloppe. Elle est faite de telle façon qu'elle cédera sous votre pression. Souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit : n'essayez pas de précipiter le mouvement pendant la période d'acclimatation ! »

Pendleton avala sa salive. Il se sentait beaucoup plus énervé qu'il ne s'y était attendu ; il avait la bouche affreusement sèche et ses jambes se dérobaient presque sous lui. Il s'efforça de se diriger d'un pas décidé vers la carapace dorée de son monde.

Une très faible pression suffit à la faire céder, et une bouffée d'air vint aussitôt le frapper au visage — un air comme salé, qui paraissait également chargé d'une désagréable odeur de violettes. Pendleton eut encore le temps de se demander pourquoi l'artiste n'avait pas pourvu son monde d'une porte, au lieu de choisir ce mode d'accès fantastique — puis il prit pied à l'intérieur.

Il n'y faisait pas aussi noir qu'il l'avait imaginé, bien qu'il n'y eût aucune solution de continuité dans l'enveloppe qu'il venait de franchir. Une sorte de brouillard l'enveloppait, mais un brouillard *sec,* fleurant le sel et la violette, un brouillard couleur marron sale, qui déroulait ses volutes parmi des tourbillons plus sombres, noirs comme du charbon. Quelque part sur la droite, Pendleton crut deviner une petite colline.

Il fit un pas hésitant dans cette direction... Tout à coup, il éprouva derrière les yeux une douleur très vive, aveuglante, de couleur orangée. En même temps, les derniers vestiges de lumière s'évanouirent, le laissant plongé dans une obscurité poisseuse, si épaisse qu'il eut soudain du mal à respirer. Devant lui — ou bien était-ce *derrière* lui ? — une cloche retentit brusquement, dont l'aigre tintement avait quelque chose de provocant.

Un long chapelet de rhomboèdres fendit le noir à la hauteur de son regard. Ils étaient rouges et jaunes, tout flamboyants, et paraissaient éclairés de l'intérieur, comme des lampions. Pendleton se sentit tout à coup pris d'une colère folle et il voulut lever la main pour arrêter cette ronde infernale des rhomboèdres, mais il reçut aussitôt sur sa paume une espèce de décharge qui lui paralysa tout le bras.

Avec un juron, il laissa retomber sa main. Voyons, qu'est-ce que l'artiste lui avait dit?... Ah, oui ! Il fallait se détendre, prendre les choses comme elles venaient, y mettre du sien... Au fait, la colère qu'il venait d'éprouver était peut-être une forme d'effort personnel? Comment le savoir?...

Un objet dur, long et mince, se glissa tout à coup dans sa main demeurée douloureuse, puis disparut. Tournant son regard vers le sol, Pendleton s'aperçut alors que son corps tout entier était devenu invisible, à l'exception de ses pieds — Dieu, quels grands pieds ! — qui brillaient faiblement, éclairés d'une phosporescence bleuâtre qui leur semblait propre.

Alors, Pendleton eut envie de rire. Puis il voulut s'asseoir, car il se sentait las. Mais son corps était trop raide pour se plier, et ses pieds bleuâtres beaucoup trop éloignés pour qu'il pût les atteindre. .

Un chapelet de cercles lumineux, bleus et violets, bien plus pâles que les rhomboèdres de tout à l'heure, descendaient maintenant vers lui, venant d'en haut. Il se contenta de les regarder passivement et, au bout de quelques instants, ils reprirent leur vol et disparurent. Pour le coup, l'obscurité sembla s'épaissir encore ; lorsqu'il voulut regarder ses pieds, Pendleton constata qu'ils avaient disparu dans les ténèbres.

L'impatience, l'irritation, le gagnaient maintenant. Combien de temps encore lui faudrait-il subir toutes ces sottises?

Mais voici que l'obscurité se dissipait peu à peu, comme si l'on eût lentement écarté un rideau. Pendleton prit une profonde inspiration et se passa la main sur le visage. Il reprenait conscience de son identité et sentait rénaître sa curiosité. Où allait-il se retrouver? Le moment était-il enfin venu pour lui de faire connaissance avec *son* monde?

... Il se tenait dans une plaine — une plaine immense et désolée, baignée d'une odeur sulfureuse — devant une falaise où béait un trou noir. Au loin, sur sa gauche, il devinait une sorte de frémissement liquide, tache sombre et mouvante qui tranchait sur la morne immobilité de la plaine. Il comprit que c'était une mare de lave, ce qui ne l'intéressait guère. Le trou noir de la falaise, au contraire, l'attirait ; il voulait y pénétrer.

Mais il n'avait pas de lumière... Pourtant si ! Voilà qu'il remarquait tout à coup, pour la première fois, la torche fixée à sa ceinture...

Il la prit, l'alluma et promena le faisceau de lumière du haut en bas de la falaise basse et grise. Rien... Alors il se décida à se glisser dans le trou noir.

Aussitôt, il faillit pousser un cri de surprise. Il ne savait pas très bien ce qu'il s'était attendu à trouver là — une gigantesque grotte, peut-être, tapissée de stalactites, avec les stalagmites symétriques, des cascades pétrifiées aux transparences couleur d'ambre ou d'améthyste, des rivières, des salles voûtées et, pour finir, une mer souterraine? Ce qu'il avait sous les yeux, en tout cas, ne ressemblait à rien de pareil : il se trouvait dans une sphère absolument régulière, faite d'un basalte noir et parfaitement poli, dont les parois couleur de jais s'illuminaient des reflets de sa torche.

Sur le côté de cette bulle de pierre, se remarquait une autre ouverture. Il s'y engagea et se retrouva dans une seconde sphère de basalte, un peu plus petite que la première. Là aussi, dans le bas et sur le côté, il y avait un trou...

La troisième bulle était plus grande, si grande que la lumière de la torche s'y perdait. La bulle suivante était plus petite, ainsi que celle qui succédait encore à celle-là...

Et Pendleton se mit à voguer ainsi de bulle en bulle... Il ne s'ennuyait pas ; il n'était pas malheureux ; il ne pensait à rien ; il s'abandonnait... Parfois, les orifices de communication entre les bulles étaient si bas et si étroits qu'il lui fallait ramper pour s'y engager ; parfois, au contraire, ils étaient vastes et commodes. Mais toujours, une nouvelle bulle de basalte faisait suite à celle qu'il venait de quitter.

L'idée lui vint soudain que l'artiste n'avait pas menti, en baptisant

sa création un *monde*. Il pourrait continuer à marcher ainsi de sphère en sphère pendant tout le restant de ses jours sans jamais en voir la fin. Pas de doute, l'artiste lui avait fabriqué un vrai monde. Cette constatation ne lui causa ni plaisir ni déplaisir.

Les bulles se ressemblaient toutes ; petites ou grandes, elles étaient toutes rigoureusement identiques. Noires, polies, parfaites, et percées de deux ouvertures... Dans la soixantième bulle, pourtant — à moins que ce ne fût dans la deux centième, ou dans la millième moins une — le rayon de la torche happa une irrégularité sur la paroi polie comme un miroir de jais. D'abord incrédule, il se pencha pour mieux voir et...

C'en était un ! Gravé dans le basalte, en lignes grisâtres qui tranchaient sur le noir profond de la roche polie, c'était un *adahn!*

Un *adahn*... Bouleversé d'émotion Pendleton recula, effrayé... C'était comme si des eaux profondes venaient tout à coup de s'écarter devant lui, révélant soudain à ses regards incrédules une chose dont il n'aurait pas même osé rêver. Pétrifié, il resta un long moment adossé au basalte curviligne, incapable de faire le moindre geste.

Puis son émotion disparut et il ne réussit pas à la faire renaître, même en promenant sa torche avec insistance sur le symbole gravé. Alors il eut un petit soupir et passa dans la sphère suivante.

La surface en était parfaitement lisse, sans marque d'aucune sorte, rigoureusement pareille en cela à toutes les autres — toutes les autres, sauf une.

Pendleton n'aurait pas pu dire combien de bulles plus tard il s'arrêta pour faire une pénible constatation : la tristesse qui habitait son cœur s'était muée en désespoir... Certes, rien ne l'empêchait de remonter, de bulle en bulle, jusqu'à celle où il avait vu l'*adahn*, puis jusqu'à l'entrée même de la série, cette ouverture percée dans la falaise grise. Outre la mare de lave, il y avait peut-être d'autres choses, dans la plaine, des choses intéressantes... Mais il n'avait pas envie d'y aller voir. Il n'y avait rien pour lui, dans ce monde...

Déjà, il avait appuyé sur le bouton central de son bracelet.

La phase de décompression différait sensiblement de la période d'acclimatation. Il lui sembla que la bulle de basalte où il se trouvait se brisait soudain en mille fragments irréguliers, dont chacun miroitait sous la lumière de sa torche. Puis tous ces fragments se mirent à s'éparpiller de plus en plus rapidement, plus vite, encore plus vite, comme soufflés vers le dehors par une explosion dont il eût été lui-même le centre. Il eut d'ailleurs l'impression que des fibres de sa propre personne explosaient et se dispersaient en même temps.

Lorsque les fragments furent loin, très loin, leurs contours s'estompèrent jusqu'à se fondre en un halo grisâtre. Pendleton demeura immobile, environné par ce halo, pendant un temps qui lui parut interminable. Il en vint à se demander qui pouvait bien être le nommé Pendleton ; ses propres pensées ne lui appartenaient plus.

Le halo grisâtre passa au gris perle, puis au gris argent, comme éclairé de derrière par un projecteur. Pendant un court instant, Pendle-

ton ressentit une affreuse impression de vertige, puis son angoisse disparut et il se sentit de nouveau lui-même. Il se tenait debout devant l'œuf.

*
* *

La coquille en était intacte. C'était étrange, sans doute, car comment avait-il pu y entrer — et en sortir — sans la briser? Mais, à la réflexion, ce n'était pas plus étrange que tout le reste... Tout de même — et la colère durcit la bouche de Pendleton à cette idée — tout de même, qu'est-ce qui avait bien pu souffler à l'artiste l'idée de lui fabriquer un monde pareil? Comment cet homme avait-il pu croire qu'une interminable série de bulles en basalte noir fournirait à son client ce qu'il cherchait?

Il promena son regard autour de lui : l'artiste n'était pas là. D'ailleurs, Pendleton était sans doute resté longtemps dans ce monde, car le ciel était maintenant tout noir et les lumières de la ville brillaient, là-bas.

Oui, ce monde construit par l'artiste n'avait été qu'un échec ridicule. Tout cet argent dépensé, tout ce temps perdu, tout cet espoir gâché !... Un fiasco, un ridicule fiasco... D'ailleurs, il allait voir l'artiste et lui dire ce qu'il en pensait.

Plein de colère, Pendleton partit à grandes enjambées vers le bâtiment qui abritait le studio de l'artiste. Mais son courroux n'était en réalité qu'un bouillonnement superficiel ; au fond, au tréfonds de lui-même, c'était le désappointement qui l'emportait — un désappointement si cuisant et si profond qu'il en était à peine supportable.

Le studio était vide, mais il trouva, bien en évidence sur l'une des grandes tables à dessin, une enveloppe à son nom. Il l'ouvrit d'un doigt nerveux et lut le billet qu'elle contenait :

Cher Mr. Pendleton,

*Il y a maintenant si longtemps que vous êtes dans votre monde que j'en viens à espérer que j'ai réussi à fabriquer ce que vous désiriez. (L'élément caverne, dans ma création, vient naturellement de ce que vous m'avez dit vous-même des cavernes de neige que vous aviez pu voir sur Kruor ; l'*adahn *et les parois polies des bulles viennent de ce que vous m'avez raconté sur cette dépression de l'astéroïde où votre père a trouvé la mort. Intentionnellement, je n'ai tenu aucun compte de ce que vous m'aviez dit d'Asterope, sauf en ce qui concerne le miroitement des mares de lave. J'ai pensé que tout cela était trop nettement* conscient *pour qu'on pût l'utiliser dans la construction d'un monde qui vous convînt. J'espère avoir été bien inspiré dans le choix que j'ai fait des éléments de ma création.)*

Si vous lisez ceci avant minuit, voulez-vous me faire le plaisir de m'appeler à ZENdorf 0329? J'ai hâte de savoir quelles sont vos impressions.

Sincèrement vôtre,

BYRD.

Pendleton eut une grimace. C'était là une explication, bien sûr... L'artiste avait sans doute fait de son mieux... Pourtant, sa colère n'était pas encore apaisée lorsqu'il appela le numéro indiqué par Byrd.

Il y avait une réception, là-bas, et il ne put avoir l'artiste à l'appareil qu'au bout d'un petit moment. Byrd l'examina curieusement sur l'écran du visiphone, puis il eut un petit sifflement.

— « A en juger par votre figure, » remarqua-t-il, « l'expérience ne semble pas avoir parfaitement réussi. »

— « Elle n'a pas réussi du tout, » rétorqua Pendleton d'un air sombre.

— « Comment se fait-il, dans ce cas, que vous soyez resté là-bas si longtemps? » demanda l'artiste. « D'habitude, lorsqu'un monde ne leur convient pas, les gens le quittent immédiatement. »

Une telle question allait obliger Pendleton à se défendre et à s'expliquer. Il en fut mécontent.

— « Cette succession de bulles, » commença-t-il, « a exercé sur moi un effet... heu... hypnotique, en quelque sorte. Mais ce n'est pas du tout là ce que je cherchais. »

— « Rien ne vous a plu, là-dedans? » questionna l'artiste, qui semblait plutôt déçu. « Pas même l'*adahn,* par exemple? »

Pendleton serra les mâchoires.

— « Rien, » fit-il sèchement.

— « Oh... J'avais espéré qu'il m'aurait été possible de révéler chez vous... »

L'artiste s'éclaircit la gorge et reprit : « Dans ces conditions, Mr. Pendleton, je crois inutile que nous continuions tous deux à perdre notre temps. Mais j'aimerais que vous vous mettiez en rapport avec un autre artiste, un nommé Selim Zweig. Il ne construit pas beaucoup et il est d'un abord assez difficile. Je crois néanmoins que, s'il existe quelqu'un qui puisse vous donner satisfaction en fabriquant ce que vous désirez, c'est cet homme-là. Avez-vous noté son nom? Selim Zweig. »

— « Oui, » répondit Pendleton en se disposant à raccrocher.

Mais l'expression de son visage parut inquiéter Byrd qui ajouta vivement :

— « Attendez! N'allez pas faire de folies, surtout!... Je vais venir vous voir et nous allons parler de cela tous les deux. Je ne... » Mais Pendleton, déjà, avait brutalement interrompu la communication.

Non, certes, se dit-il tout en se dirigeant vers son hélicoptère par un petit sentier herbeux, non, il n'allait pas faire de folies. Il aurait même grand soin de ne pas entrer en contact avec ce Selim Zweig que Byrd venait de lui recommander...

Son amertume était comme un goût de bile dans sa bouche. Il en avait fini avec les mondes artificiels fantastiques et ceux qui les fabriquaient. Dès le lendemain, il s'arrangerait pour quitter la Terre. Il y avait encore pléthore de mondes à visiter, parmi les étoiles. Demain, il repartirait dans l'espace intersidéral à bord d'un astronef.

Le lendemain, il faisait sa demande à l'office de contrôle astronautique. Il possédait une expérience remarquable, lui déclara-t-on, et ses références étaient absolument splendides. Il ne lui restait plus qu'à passer l'examen médical d'usage. On l'envoya donc devant le médecin spécialiste... et il fut refusé.

Ce coup le terrassa, et il lui fallut plus d'une demi-journée pour comprendre ce qui lui arrivait. Dorénavant, le ciel lui était interdit ; attaché à la Terre, il ne pourrait plus jamais s'embarquer sur un astronef. Impossible, désormais, de découvrir le monde si longtemps cherché... Trop tard... *Il était trop tard...*

Pendant deux jours, il fut si misérable qu'il en aurait crié... Puis l'inévitable se produisit : il appela Selim Zweig.

Zweig était un petit homme fébrile, vilain comme un singe, que Pendleton détesta immédiatement. Il était pourtant plus facile de s'entendre avec lui qu'avec Byrd et, tout en ne l'aimant pas, il finit par lui faire confiance.

Il lui dit à peu près ce qu'il avait dit à Byrd, se bornant à lui fournir un peu plus de détails. Zweig l'écouta sans mot dire, tout en faisant craquer ses phalanges ; puis, l'exposé achevé, il se gratta la tête et grimaça un sourire.

— « D'accord, » dit-il, « je peux vous fabriquer un monde. Il ne vous coûtera pas cher et il ne sera pas long à faire. »

Pendleton sentit un frisson le parcourir. C'était un frisson d'espoir, mais quelque chose se mêlait à son espoir, une autre émotion dont il eût été incapable de dire le nom.

— « Et dites-moi, » fit-il d'un ton plein d'anxiété, » ce monde sera-t-il celui qu'il me faut, celui que j'ai tant cherché? Le monde où je me sentirai vraiment *chez moi?* »

— « Aucun doute là-dessus. N'ayez crainte. »

Pendleton scruta le visage de l'artiste, mais l'homme souriait toujours, sans que son expression révélât rien de plus. Dans ces conditions il ne restait plus à Pendleton qu'à s'incliner.

— « Entendu, » dit-il. « Fabriquez-moi ce monde. »

...Trois jours plus tard, Zweig lui annonçait que son monde était prêt. Son atelier était fort éloigné, plus encore que celui de Byrd. Pendleton eut pourtant l'impression de s'y trouver rendu avant même de l'avoir souhaité. Tandis qu'il traversait le champ qui s'étendait devant l'atelier de Zweig, cette impression bizarre persista, tellement il se sentait partagé entre la hâte et l'inquiétude. Maintenant que la réalisation de son rêve était si proche, il ne se sentait plus très sûr de lui...

— « Et voilà ! » dit Zweig en lui désignant une grande feuille grisâtre, d'une matière assez semblable à du papier d'emballage, qui était tendue sur un support en forme d'arcade, derrière son studio.

— « Mais... il n'y a rien derrière ! » observa Pendleton, après avoir examiné la chose pendant quelques instants.

— « Rien derrière? Oh ! certes si ! »

— « Byrd, lui, se servait d'un œuf. »

— « Eh bien, pas moi ! » répliqua Zweig qui grimaça en se grattant la poitrine. « Un œuf est un moyen purement matériel de limiter... mais peu importe. Ce monde-là est celui qu'il vous faut. »

Pendleton hésitait toujours.

« Entrez-y, pour l'amour du ciel ! » s'écria Zweig avec irritation. « Tout le nécessaire a été fait pour l'acclimatation. Entrez, vous dis-je ! »

Pendleton s'avança donc et poussa la feuille...

Il tomba au travers. C'était la seule façon dont il aurait pu expliquer ce qui se produisit : il tomba à travers la feuille... Sa chute dura quelque temps et se termina par un choc, amorti, eût-on dit, par un coussin de caoutchouc.

Il eut d'abord l'impression que sa chute et le choc final lui avaient fait perdre l'esprit. Ses idées le fuyaient. Il ne savait plus qui il était — non, pourtant, de ce côté-là, pas d'erreur : il était Bruce Pendleton. Mais il ne savait pas où il se trouvait ni pourquoi il y était... D'abord, il promena ses doigts autour de lui, sur le capitonnage de caoutchouc, comme si ce simple geste avait suffi pour résoudre tous les problèmes qui l'assiégeaient. Puis il se mit debout.

Il se trouvait à l'extrémité d'un long couloir très haut, entièrement revêtu de métal et éclairé par des tubes fluorescents dorés, encastrés dans la paroi à intervalles réguliers. L'air semblait animé d'une vibration sourde, une sorte de bourdonnement ininterrompu modulé sur une note si profonde qu'elle était presque inaudible.

Chose curieuse, l'endroit avait pour Pendleton quelque chose d'étrangement familier... Au bout de quelques secondes, il comprit pourquoi : il était à bord d'un astronef, et cet astronef suivait certainement sa course à travers l'espace — d'où ce bourdonnement grave et ininterrompu, qui ne pouvait provenir que du mécanisme autigravitationnel de l'engin.

Un astronef, oui... mais un astronef pour géants. Car les dimensions du couloir — longueur, hauteur, et jusqu'à la taille même des tubes d'éclairage — étaient hors de proportion avec tout ce que Pendleton connaissait. Les pilotes d'un tel appareil ne pouvaient être que des gens d'une stature énorme.

Le visage dans ses mains, il s'efforça de rassembler ses idées... Il lui semblait se rappeler vaguement un homme... un petit bonhomme très laid, qui ressemblait à un singe... et qui avait fabriqué quelque chose...

Il ne put cerner les contours de cette idée fugitive et, au bout d'un instant, il sut que c'était là un détail sans importance... Mais il comprenait maintenant pourquoi l'astronef lui paraissait si grand. Ce n'était pas celui-ci qui avait des dimensions démesurées, mais lui-même, Bruce, qui n'était pas bien grand — voilà tout.

A mi-longueur du couloir, il y avait un panneau de vision directe, encastré dans la paroi de l'astronef. Pendleton s'arrêta devant ce panneau — comme il avait coutume de le faire toutes les fois qu'il empruntait le couloir. Il raffolait du spectacle des étoiles. C'était comme de voir le paradis du fond d'un cachot.

Comme elles étaient belles ! Piquées sur l'immense velours sombre de

l'espace, elles brûlaient, scintillaient de feux plus éblouissants que l'éclat d'un million de diamants... Bien sûr, il *savait* que ce scintillement n'était qu'illusion ; les étoiles brûlent dans l'espace d'une flamme ininterrompue. Mais il n'en aimait pas moins à se figurer qu'elles clignotaient à son intention.

Chacune de ces étoiles était un soleil, un brasier inimaginable entouré d'inimaginables mondes. Bruce savait que l'une de ces étoiles était plus belle que toutes les autres : c'était dans celle-là que se trouvait son monde à lui. Mais il fallait encore beaucoup de temps, et de patience, car le voyage serait long, très long...

Au bout du couloir, il y avait une porte, étroitement encastrée dans le revêtement métallique de la paroi. Devant cette porte, Bruce eut un instant d'hésitation et le malaise confus qu'il éprouvait lui fit palper son poignet gauche. Il lui semblait qu'il aurait dû avoir quelque chose, à ce poignet... Non, pas ce petit chronomètre : quelque chose d'autre... un... un bracelet de métal avec un... avec un... Mais il ne pouvait définir son idée et il renonça à se torturer davantage l'esprit. Il n'avait perdu que trop de temps à muser dans ce couloir.

Il frappa à la porte le signal convenu, comme il avait appris à le faire, et attendit que la voix profonde aux accents familiers lui eût répondu : « Entrez ! » Alors il ouvrit...

Le bureau était encombré de piles de livres et de papiers en tas. L'Homme à la haute taille avait le visage dissimulé dans l'ombre. Il y avait comme une grande flaque d'ombre autour de lui sur le sol.

— « Alors, mon fils, » dit-il sans tourner la tête, « as-tu appris par cœur toute la table d'astrogation? Je viens de terminer un livre fort intéressant sur l'*adahn* dans la culture maya et je peux te consacrer quelques instants. Veux-tu me réciter ta table maintenant, ou bien préfères-tu attendre jusqu'à demain matin? Je ne veux pas que tu me la récites si tu ne la sais pas parfaitement. »

L'amertume avait déserté les traits de Pendleton. Sa figure était maintenant jeune et timide, avec une expression d'ardeur et de confiance en l'avenir.

— « Excusez-moi, père, » répondit-il à l'Homme, « j'avais l'impression de la savoir très bien. Mais je ferais peut-être mieux d'attendre à demain pour vous la réciter... »

(Traduit par Jean de Kerdéland.)



Civilisation 2190

par GÉRARD KLEIN

Il est dommage pour Gérard Klein qu'il ne soit pas né en Amérique, car il y serait déjà « professionnel ». On ne peut, devant lui, manquer en effet d'évoquer ces auteurs de S. F. à la carrière précoce qui sont nombreux aux Etats-Unis. Abernathy, Sheckley, Oliver, Matheson, Anderson — pour ne citer que des noms parus dans « Fiction » *— ont débuté à vingt ans et quelque... quelquefois moins. Et le grand, l'unique Ray Bradbury vendit sa première histoire de S. F. à dix-huit ans ! Dix-huit ans est aussi l'âge de Gérard Klein... qui se considère d'ailleurs comme* le plus fanatique *admirateur de Bradbury en France (au point d'entrer en transes quand il entend prononcer la moindre réserve à l'égard de son œuvre !). Nous savons que nous lui faisons un double plaisir en signalant cette similitude d'âge « au départ »... et en insérant son premier conte dans un numéro où précisément figure son idole !*

Dommage, disions-nous, car la France n'est pas l'Amérique, et pour une trentaine de magazines du genre là-bas, il n'y en a ici que deux. Ce qui laisse peu de tremplins à un débutant manifestement fait *pour écrire de la « science-fiction » — et n'écrire que cela... Nous n'en souhaitons pas moins à Gérard Klein la réussite qu'il mérite, et d'abord la réalisation de son plus grand désir actuel : paraître un jour dans la collection « Présence du Futur ». Ce désir est la seconde des deux utopies qu'il caresse depuis deux ans qu'il s'est mis à faire de la S. F., la première étant... l'espoir d'être publié dans* « Fiction »*. Puisque ledit souhait est maintenant réalisé de façon durable (car nous avons retenu d'autres histoires de Gérard Klein pour les mois à venir), il n'y a pas de raison pour que la transmutation des utopies en réalités ne continue pas !*

Donc, Gérard Klein, qui est né en 1937, *est ce qu'on appelle quelqu'un qui promet. Il a la richesse de l'imagination et la sûreté du style ; il lui manque peu de chose pour avoir par surcroît le « métier » et pour s'affranchir complètement des influences qu'il domine déjà (la principale, on s'en doutera, étant celle de Bradbury).*

Il déclare avoir aimé tout enfant « Chantecler »*, à cause de son côté fantastique qui lui avait fait une impression profonde. Et plus tard, il s'est, comme beaucoup, enthousiasmé pour Wells. Fantastique et « science-fiction » : ces deux amours se retrouvent et parfois se combinent dans ce qu'il écrit. S'y ajoute un goût marqué pour les disciplines scientifiques, auxquelles il est venu par autodidactisme — car il cumule une formation littéraire avec une culture scientifique acquise « pour l'agrément ». Il est actuellement en seconde année de Sciences Po, ce qui ne lui fait pas oublier son but*

essentiel. Il projette en effet, dans le cadre de ses études, une thèse sur... la « science-fiction » (!), avec comme sujet : « aspects économiques et sociaux de l'utopie moderne », en partant d'Huxley pour arriver à Van Vogt (Huxley est là, précise-t-il, pour calmer les inquiétudes des « officiels »... mais il ne se cache pas que son entreprise risque néanmoins d'être cataloguée comme fantaisiste !).

« Civilisation 2190 » *est un récit linéaire et ramassé, d'une simplicité réaliste. Nous avons eu l'occasion de lire de son auteur des nouvelles ayant plus d'envergure ou d'intensité — et vous en connaîtrez par la suite. Mais la sobriété frappante de celle-ci, l'idée cinglante et amère qui lui sert de base, lui donnent sa valeur propre.*



ILS enfoncèrent hâtivement la porte à coups de talon. Ils entrèrent. C'était une grande pièce sombre et froide comme une caverne, aux murs tapissés de livres. L'air, à l'intérieur, avait cent ans. Des générations d'araignées avaient tissé des milliers de toiles en vain et étaient parties ou mortes, mais les toiles étaient restées intactes et se déposèrent sur les cheveux et le visage des hommes de la Recherche du Passé. Il y avait une fenêtre, mais elle était noircie et opaque, et lorsqu'ils tentèrent de l'ouvrir, le bois se désagrégea et le verre vola en éclats. Le vent se glissa dans la pièce entre leurs jambes et souleva la poussière, et ils reculèrent précipitamment en se frottant les yeux et en toussant. La lumière caressa les rayons et ils virent des teintes vives et surprenantes naître dans l'obscurité : les livres.

Leurs pas laissaient des traces dans une neige impalpable. Leurs doigts en effleurant le dos des livres les dégageaient de leur gaine d'oubli. Leurs voix réveillaient des échos ensevelis. Pour la première fois depuis cent ans, le plancher grinça. Il y eut quelque chose comme des chuchotements, des craquements, des frôlements, des gémissements de portes, des bruits de serrures, des pas traînants, une présence.

Ils hésitèrent. La maison attendait. Ils se détendirent. La maison était de nouveau habitée. La maison était ressuscitée.

Au dehors, brillait la lueur mauve et vacillante des collines empoisonnées. De temps en temps, les lutins enfermés dans les détecteurs chantonnaient. Tout autour, la terre brûlait calmement et silencieusement d'un feu sombre et froid. En un millionième de seconde, cette maison était devenue un bloc noirci et calciné, puis elle avait attendu cent ans. Et ici, du côté des livres, régnaient la sérénité et la paix de la civilisation. Depuis cent ans, les flammes mauves du désert rôdaient autour de la maison et tâchaient de la consumer. Depuis cent ans, des nuages lumineux s'élevaient des collines désertes et se laissaient tomber sur la maison de tout leur poids de pluie radioactive. Mais la maison tenait bon.

— « Je crois que nous avons enfin trouvé ce que nous cherchions, » dit le Capitaine. « Une bibliothèque. La dernière bibliothèque des terres mortes. »

Quelques-uns des livres étaient reliés de cuir. Ils luisaient sous les lampes, ils faisaient des signes amicaux, mais les lettres dorées étaient si pâles qu'on ne pouvait pratiquement plus les distinguer. Les autres étaient peints de couleurs vives, passées sur les dos, mais très fraîches sur les couvertures, là où ils avaient été pressés les uns contre les autres. Le Capitaine prit un livre, au hasard. L'étonnement put se lire dans ses yeux quand il l'ouvrit.

— « Des livres de papier, » dit le Capitaine. « Entièrement de papier. Ce sont sûrement des exemplaires d'une très haute valeur. Peut-être allons-nous savoir qui étaient Shakespeare, et Poe, et Cervantes, Cicéron, Gœthe, Homère et Andersen, et Pirandello. Peut-être toutes les œuvres qui ont illuminé le passé dorment-elles là. »

Les techniciens l'écoutaient silencieusement. Certains avaient ôté leurs casques.

Quelqu'un tendit un paquet au Capitaine.

« Des illustrés, » dit-il. Sa voix tremblait de joie. « Des illustrés. Tous les musées de la Terre ont été brûlés. Nous ne savions même plus ce qu'était la peinture. Et voilà des dizaines d'images, des centaines d'images ! Toutes les collections de la Terre. Des illustrés. Pouvait-on seulement espérer trouver des illustrés ! »

Il contempla longuement la couverture du livre qu'il tenait à la main. Le dessin était d'un réalisme saisissant. Les couleurs contrastaient entre elles avec une vigueur étonnante. « C'est bien là la force, la beauté un peu barbare d'un art primitif, » songea le Capitaine. « Dieu, que la civilisation nous a amollis ! »

Il déchiffra péniblement les vieux caractères : *Aventures chez les Indiens.*

— « Quelle splendeur, quel génie dans le seul titre. Il va falloir se mettre à la tâche. Il va falloir manier tous ces livres avec précaution. »

« Qui peut bien être l'auteur de ce livre? » se demanda-t-il. « Je n'en ai jamais entendu parler. Nous savons si peu de choses sur le Passé. Si peu de choses depuis la Guerre. »

Il se mit à lire.

Les couvertures des livres rougeoyaient comme des braises sur la table pliante. Les couvertures des livres illuminaient toute la pièce d'un feu intérieur. Des chevaux galopaient et s'emballaient, des mitraillettes grondaient et tuaient, des forêts s'embrasaient, des avions décollaient ou s'écrasaient, des hommes s'écroulaient, les yeux exorbités, la sueur perlant au front, la bouche tordue d'un hurlement muet, des baisers s'échangeaient, des taureaux fonçaient, des navires sombraient, des fusées s'envolaient vers des planètes verdâtres, des guerres, des accidents, des incendies, des déraillements se déroulaient dans le grand silence des plaines mortes sur le petit théâtre figé des couvertures.

Une femme bondissait, affolée, d'une voiture et se suspendait à une sonnette tandis qu'un homme la guettait du premier étage, les yeux durs, un pistolet dans la main droite et le poing gauche crispé, et elle s'engouffrait dans l'obscurité en criant quand la porte cédait ; mais quelqu'un frappait juste à ce moment-là et entrait et disait : « *Attention, je suis le Tueur.* » On entendait des bruits de chaînes et un fantôme jaillissait d'un mur, et si l'on reculait, on se trouvait acculé à une pierre gluante qui pivotait et dévoilait un gouffre insondable où travaillaient des insectes géants. Et tout cela sans bouger. Il suffisait de s'asseoir devant les couvertures. C'était un merveilleux tourbillon de vie.

Ils travaillèrent toute la journée. Ils humidifièrent les pages pour qu'elles ne se brisent pas. Ils manipulèrent. Ils comptèrent. Ils classèrent. Ils copièrent. Ils empilèrent très soigneusement les livres dans des caisses étanches qu'ils chargèrent sur des hélicoptères.

Les collines désertes brillaient déjà de leur propre poussière d'étoile quand ils furent prêts à partir.

— « Nous avons fini, » dit le second au Capitaine. « Nous avons tout enregistré, numéroté, emballé. »

Au même moment, le Capitaine tourna la dernière page de son livre. Il resta un instant silencieux.

— « Quels livres surprenants, » dit-il. « Ils peuvent rivaliser avec toutes les plus grandes œuvres du XXIe siècle. Ils dépassent nos meilleurs écrivains. » Il rêva une seconde. « Quels hommes c'étaient. Nous n'aurions rien pu leur apprendre. Bien au contraire. »

— « Peut-être cela vous intéresserait-il de savoir ce que nous avons découvert, » dit le second.

Le Capitaine aquiesça.

« Nous n'avons trouvé ni Shakespeare, ni Dante, ni Cervantes, » dit le second. Il semblait abattu et déçu. « Ni Hugo, ni Gœthe, ni Homère... »

— « Nous avons Homère, » coupa le Capitaine, d'un ton froid. « *L'Iliade* et l'*Odyssée*. Ce n'est pas très bon. Cela nous donne sûrement le niveau des autres dont les noms nous sont parvenus. »

— « Homère? Je ne l'ai pas vu. »

— « Dans les illustrés, » dit le Capitaine. « Les dessins sont très bons. Les dessins sont meilleurs que le texte. »

— « Ce n'est pas le texte original, » dit le second d'une voix hésitante. « C'est une traduction. Peut-être une mauvaise traduction. »

— « Pourquoi serait-ce une mauvaise traduction? Pouvez-vous me dire pourquoi ils auraient fait une mauvaise traduction? Non. Homère n'était pas un très grand poète. Heureusement, les dessins sont très beaux. »

— « Peut-être, » dit le second. « Il y avait plusieurs livres comme celui que vous avez lu. Trente-deux. Et d'autres s'appelaient : « *Truffé au plomb* », « *On ne gigote pas dans un cercueil* », et deux cent trente-trois titres similaires. Ils formaient presque toute la bibliothèque.

— « Quelle originalité, » dit le Capitaine. Il souriait d'orgueil. « Cette découverte fera date dans l'Histoire. »

— « Ni Shakespeare, ni Dante, » dit le second.

— « Les reliures? »

— « Une « *Histoire de la boxe* », un livre sur les « *Chiens* », un autre sur le « *Téléphone* », un autre sur la « *Psychologie de l'araignée* », avec graphiques et statistiques. »

— « Graphiques et statistiques! Quels génies! Merveilleux. Quelle découverte! Toute une civilisation qui renaît sous nos yeux. Peut-être après tout Shakespeare, Dante et Gœthe n'étaient-ils que des écrivains secondaires. Peut-être ne méritaient-ils pas qu'on les imprimât sur papier. Tous ces livres sont sur papier, je vous le rappelle. C'est un choix. Un très beau choix. Je m'imagine très bien un vieil homme cultivé réunissant ici les hauts sommets de la pensée humaine, en songeant à ce monde qui court à sa perte, en regardant par la fenêtre naître des fleurs de feu, en attendant la mort. Nous tenons l'essentiel. Nous tenons le principal. Nous possédons les grandes œuvres du Passé. Nous pouvons louer la prévoyance du Passé d'avoir rassemblé ici les plus hauts témoignages de son génie. »

— « Personne n'aurait eu le temps de faire un choix, » dit le second. « La Mort a surpris tout le monde. La Guerre a été instantanée. »

— « Je vous dis que c'est un choix. Cela correspond tellement bien à ce que nous attendions du Passé. C'est merveilleux. »

— « Je ne sais pas, » dit le second. Il parcourut encore une fois du regard les étagères vides. Il n'y avait plus rien. Absolument plus rien.

*
* *

— « Vous rendez-vous compte? » dit le Capitaine. « Vous rendez-vous compte de l'importance de ce legs du Passé que nous fait le XXe siècle? Sommes-nous bien dignes de cet héritage? Toute la civilisation disparue, les hauts-faits, les souvenirs du Passé. Nous *savons* maintenant ce que fut le XXe siècle. »

Sa voix monta et manqua de se briser. Des larmes perlaient au bord de ses yeux tant il était ému à la pensée de ce trésor, de ce trésor de culture.

Ils sortirent. Ils grimpèrent dans les appareils. Le Capitaine posa le livre précieux sur ses genoux. Ils survolèrent la plaine morte dans le grésillement des détecteurs. Le souffle chaud des réacteurs fit vaciller et crouler les murs brûlés de la bibliothèque. La maison morte s'affaissa, et se fondit dans la plaine mauve, scintillante et maudite.



LA CRITIQUE DES REVUES

LE PETIT SILENCE ILLUSTRÉ, n° 6 (novembre 1955). — Après avoir été pendant les vacances plus silencieux que jamais, « *Le Petit Silence Illustré* », de MM. Curval et Sternberg, « la seule revue qui n'ait strictement rien à dire », nous revient toujours ronéotypé, anticonformiste et farfelu, pour la plus grande distraction de nos méninges. L'enfant se porte très bien, merci. Il a 48 pages multicolores en teintes pastel, du rose bonbon au bleu marial, agrémentées de non négligeable prose. Ladite prose est le fruit des cogitations conjuguées de Jacques Sternberg, Philippe Curval et, accessoirement, Michel Carrouges, Gérard Klein, Jacques Bergier : autant de noms qu'on voit ou qu'on a vus dans « *Fiction* ». On se retrouve en famille. Le numéro est principalement consacré à la « science-fiction », dans un esprit qui, on le devine, n'est pas d'exégèse et ne saurait faire double emploi avec les études de J.-J. Bridenne. Outre une dizaine de contes (dont deux traduits de l'anglais, d'Alan Bloch et de Fredric Brown), il y a deux importantes rubriques : l' « *Encyclopédie de la petite invention* », échantillonnage savoureux d'inventions imaginaires saugrenues, depuis G. de Pawlowski (l'appareil à faire pondre aux poules des œufs carrés) jusqu'aux auteurs de S. F. (ex. : la boîte dont l'intérieur est dans l'avenir, de Lewis Padgett) (1) ; et la suite de l' « *Encyclopédie de la phrase* », qui reproduit les « chutes » les plus étonnantes des nouvelles ou romans de S. F. pour en faire un collier de perles baroques. A signaler encore : les faits divers de l'année 2045, le pastiche de Lovecraft par Curval (il n'a omis qu'une chose : l'épithète « cyclopéen ») et le « *Journal Littéraire* », de Sternberg, travestissement bouffon des « journaux » de nos grands hommes de lettres... et surtout de celui de Gide (« *Ne pas oublier mes pilules digestives !...* »). Avis important : le P. S. I. n'est *pas* distribué par les messageries Hachette; il est prudent de s'abonner (à la Librairie de la Balance, *bien entendu*). Il est prudent aussi, si on n'a pas le sens de l'humour, de s'abstenir (ceci pour décliner toute responsabilité de notre part).

A. D.

---

(1) En annexe, il y a aussi une série d'*authentiques* projets d'invention, qui prouve une fois de plus que la réalité vaut la fiction. Ainsi : le réveille-matin pour sourds, « avec bras mécanique frappant de plus en plus fort sur la tête du dormeur ».



NUMÉROS ANTÉRIEUREMENT PARUS

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs qui désireraient se procurer les numéros de « **FICTION** » antérieurement parus pour les leur adresser sur demande.

N'attendez pas qu'ils soient épuisés !

Envoi contre virement postal (C. C. P. OPTA 1848-38) à raison de 100 francs par numéro, ou tout autre mode de règlement à votre gré.

A propos du cent-cinquantenaire d'un créateur de fantastique

ROBERT-HOUDIN

par JACQUES VAN HERP

Jean-Eugène Robert-Houdin, dit Robert-Houdin, né à Blois le 6 décembre 1805, d'un père horloger, fut destiné par son père au notariat. Mais la rencontre d'un bateleur escamoteur, l'erreur d'un bouquiniste lui donnant « *Les amusements des sciences* » en place du « *Traité d'horlogerie* », de Berthoud, en décidèrent autrement. Il allait devenir le plus célèbre prestidigitateur de son époque et son nom devait survivre au XIXe siècle.

Le destin mit sur sa route un vieil illusionniste, Torrini, qui lui enseigna comment gagner le public et lui donna un automate à réparer. C'était le fameux canard de Vaucanson : cet animal qui marchait, battait des ailes, mangeait... et le reste. Robert-Houdin découvrit son secret : une bouillie de pain colorée chassée par un piston; ce n'était qu'une adroite mécanique, sans plus. Ceci donna l'idée à Robert-Houdin de corser ses tours de prestidigitation « de belles et curieuses pièces de mécanique ».

Il confectionna d'abord une pâtisserie montrant les mitrons au travail et d'où, au commandement, l'un d'eux sortait et offrait des gâteaux. Deux clowns équilibristes, dont l'un fumait la pipe et l'autre jouait du flageolet. Enfin un oranger qui, soudain, se couvrait de fleurs, puis de fruits. Robert-Houdin distribuait les oranges aux spectateurs, sauf une qui s'ouvrait, laissant voir un mouchoir escamoté. Deux papillons venaient alors le prendre par les coins et le déployaient.

Si merveilleuses que fussent ces machines, ce n'étaient pas de vrais automates, leurs mouvements étant commandés par des pédales dissimulées sous le tapis et qu'on actionnait du pied.

Au contraire, l'écrivain-dessinateur était un véritable automate. Non seulement il dessinait et écrivait comme ses confrères du XVIIIe siècle, répondant « Robert-Houdin » quand on lui demandait « Qui t'a créé ? », mais encore il donnait l'heure. Il était en liaison avec une petite horloge et écrivait correctement « dix heures » ou « trois heures et demie ».

Robert-Houdin réalisa encore un rossignol mécanique si parfait (paraît-il) que, lors des essais, la nuit, à Romainville, un vrai rossignol lui répondit.

Tout ceci valut à son auteur une médaille d'argent à l'Exposition de 1839 et diverses récompenses aux Expositions de 1844, 1855, 1859.

Robert-Houdin devait encore étudier l'automate joueur d'échecs de Kempelen, retrouvé chez un mécanicien de Belleville : Crosnier. Ce n'était guère qu'un adroit trompe-l'œil, un tour d'escamotage dissimulant un jeune garçon blotti dans la mécanique. Robert-Houdin en construisit une réplique plus adroite, qui fut utilisée dans un drame bien oublié : *La Czarine,* dont le scénario inspira sans doute «*Le Joueur d'échecs*», de Dupuy-Mazuel, et le film qu'on en tira en 1937 (1).

Comme illusionniste, Robert-Houdin se produisit devant Louis-Philippe, puis, après 1848, à Londres, devant la reine Victoria. En 1852, il était à Rome, où le pape lui fit don d'une tabatière ornée de diamants. De là il passa à Constantinople, où le sultan lui fit don d'un collier de perles.

Revenu en France, il éblouit les foules du Palais-Royal, grâce au numéro de seconde vue qu'il exécutait avec son fils Emile, âgé de douze ans. Grâce à une mémoire bien exercée, à un entraînement constant, l'enfant pouvait identifier des objets enfermés sous plis cachetés, donner à travers les murs la composition d'un rayon de bibliothèque.

Aussi, quand Alexis Didier fit état d'un don de voyance qui éblouit Victor Hugo, le Victor Hugo des tables tournantes, Robert-Houdin voulut-il l'étudier, car il doutait fort de la réalité de ces dons de voyance. Il ne parvint pas

---

(1) Le film n'était pas dépourvu de mérite, mais il était remarquable surtout par les nombreux automates qui y figuraient.

à le prendre en défaut et signa une attestation où il déclarait que les faits observés échappaient à son art.

Il eut plus de succès avec les frères Davenport, se disant spirites, dont il répéta tous les tours sur la scène de son théâtre, si bien qu'ils durent quitter Paris sous les rires.

Au reste, Robert-Houdin lui-même n'était-il pas un peu sorcier ? En 1856, ayant à lutter contre les marabouts, qui prêchaient la révolte en Algérie, le gouverneur impérial, plutôt qu'à des troupes, eut recours à Robert-Houdin. Au bout d'un mois, la situation était renversée; outre ses tours ordinaires, l'escamoteur s'était fait fusiller à bout portant, déchargeait des pistolets sur les murs, qui se mettaient à saigner. Il suffisait de quelques balles de suif et noir de fumée, mais les marabouts étaient vaincus et c'était lui qui aurait pu prêcher la guerre sainte avec chance d'être écouté.

Robert-Houdin prit sa retraite peu après, se retirant près de Blois où il devait mourir en juin 1871. Dans sa retraite, il étudia les possibilités d'application de l'électricité à la mécanique. Sans grand succès, semble-t-il, mais il se consola en « machinant » toutes les pièces de son habitation.

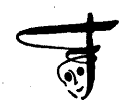
BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Robert-Houdin :

Confidences d'un prestidigitateur (1858).

Tricheries des Grecs dévoilées (1861).

Les secrets de la prestidigitation (1868).



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

L'événement du mois est la parution, chez Amiot-Dumont, du nouveau livre d'Hermann Oberth : « *Les hommes dans l'espace* ».

Le savant roumain Hermann Oberth peut à juste titre être appelé le « père de l'astronautique ». Sans négliger les mérites du Français Robert Esnault-Pelterie, de l'Américain Goddard et du Russe Ziolkovsky, il faut bien dire que c'est Oberth qui a exprimé dès 1923 toutes les idées essentielles de l'astronautique moderne : la fusée à plusieurs étages, le satellite artificiel, lui sont dus.

Son nouveau livre est proprement admirable. Il discute dans le détail l'astronef électrique, l'automobile lunaire, le miroir spatial et cent autres idées nouvelles. Tout en recourant abondamment aux mathématiques chaque fois qu'il s'agit de prouver l'exactitude de ce qu'il avance, il reste clair et compréhensible pour tout le monde. Il y a plus d'idées nouvelles dans « *Les hommes dans l'espace* » que dans tous les romans de « science-fiction » réunis, parus depuis cinq ans. Ces idées sont toujours réalisables et toujours surprenantes : en particulier l'auteur donne une recette parfaitement valable utilisant l'absence de gravité dans un satellite artificiel pour la fabrication de gros diamants. Les auteurs de « science-fiction » se nourriront de ce livre pendant une bonne dizaine d'années. Mais tous nos lecteurs doivent le lire sans attendre que les idées qu'il contient leur reviennent de seconde main.

Autre parution importante du mois : « *Tristes tropiques* », par Claude Levi-Strauss (Plon).

Ce livre important examine avec sympathie et pitié les civilisations autres que la nôtre et en particulier celles des Indiens d'Amérique du Sud.

L'auteur a réussi à se départir du complexe de supériorité que trop d'ethnologues ont encore vis-à-vis du « pauvre sauvage » et à examiner d'autres cultures que la nôtre avec une attitude rappelant celle de certains auteurs de « science-fiction », Chad Oliver en particulier. Ce livre marquera probablement le début d'une ère nouvelle en ethnologie.

Souhaitons que les explorateurs qui rencontreront d'autres civilisations sur d'autres planètes aient l'attitude de M. Levi-Strauss et non pas le complexe de supériorité de l'explorateur classique.

Sur ce même sujet des civilisations différentes, signalons (chez Arthaud) : « *Splendeurs et misères de l'Orient* », de Julian Huxley. Le célèbre biologiste, qui fut le premier directeur de l'U.N.E.S.C.O., nous décrit les régions troublées du Proche et du Moyen-Orient. Ce livre est particulièrement d'actualité en ce moment.

Jacques BERGIER.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

L'Anticipation Scientifique semble chômer ce mois. Deux ouvrages seulement qui, bien que non démunis de mérites, nous laissent un peu sur notre faim.

Plus qu'un roman, « *Bureau de l'invisible* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), est un recueil de deux nouvelles et d'une très longue novelette ayant pourtant un solide lien entre elles, en l'espèce le personnel du bureau en question — quatre jeunes savants et un médium qui se sont groupés pour venir en aide à leur prochain, moyennant finances s'entend, car, comme dit l'autre, il faut bien gagner son bœuf. Grâce à leurs connaissances variées, il n'est pas de problème qu'ils ne puissent résoudre; quant à leurs loisirs (assez nombreux encore pour l'instant), ils les passent à déchiffrer les mystérieuses inscriptions figurant sur un barreau de métal que l'un d'eux a découvert dans un désert et qui provient, très nettement, d'une autre planète. Ce barreau nous

vaut d'ailleurs une visite des habitants de la planète en question qui, jusqu'à plus ample informé, font preuve d'une certaine neutralité. Mais Vandel, j'en suis sûr, prépare déjà une suite au « *Bureau de l'invisible* », dont les membres affronteront, j'en mettrais ma main au feu, les visiteurs interplanétaires le jour où ceux-ci reviendront chercher noise à nos petits-fils.

« *Le tour du soleil en* 80 *jours* », de Keller-Brainin (Ed. Grand Damier), est un ouvrage de *vulgarisation* scientifique qui tend à instruire en amusant. L'intention est donc éminemment sympathique. Les auteurs nous fournissent une foule de renseignements sur les planètes de notre système solaire et énoncent quelques timides hypothèses. Quant à l'histoire, elle peut se résumer en quelques lignes : deux pilotes intersidéraux, Lord Easton et Wallace Carter, sont en compétition. Le premier est un parfait honnête homme, le second une petite crapule (même pas tout à fait normale, à en juger d'après son comportement durant la deuxième partie du roman). Easton parie une fortune qu'il pourra accomplir en 80 jours le tour du système solaire, ce que Carter nie formellement. Et, pour empêcher son rival de gagner, il aura recours à des procédés pas très éthiques. Mais les bons gagneront, comme il se doit. C'est tout. Malgré cette simplicité, cette naïveté presque, l'ouvrage de MM. Keller et Brainin plaira certainement au public auquel il s'adresse.

⁂

ANGOISSE

Le compte rendu de « *Terreur* », de Benoît Becker (Fleuve Noir), aurait aussi bien sa place dans « *Mystère-Magazine* » que dans « *Fiction* ». C'est l'histoire de deux crimes qui se veulent parfaits (et l'on peut se demander jusqu'à quel point l'un d'eux ne l'est pas). En dire plus long sur le scénario serait le déflorer. Mais, ayant à sa disposition un excellent sujet, l'auteur ne l'a pas traité avec la vigueur voulue. Certes il ne manque pas de métier, mais je regrette pour ma part qu'au lieu d'en faire un *très grand* roman criminel (comme « *Celle qui n'était plus* », par exemple, auquel il pourrait s'apparenter) il ait préféré, en l'affublant d'oripaux grandguignolesques, le transformer en un ouvrage de terreur standard.

Igor B. Maslowski.

●

FANTASTIQUE

Evénement chez Denoël : la sortie très attendue (dans la collection « Présence du Futur ») de « *Aux portes des ténèbres* », le second recueil de nouvelles de Jean-Louis Bouquet, que « *Le visage de feu* » avait, il y a quelques années, placé d'emblée au rang des grands conteurs fantastiques. Ce n'est pas aux lecteurs de « *Fiction* » que j'apprendrai le talent de Bouquet, puisque celui-ci est un « auteur maison ». Cependant, tout familier qu'on se soit cru avec son œuvre, voilà qu'il s'est payé le luxe de nous surprendre : voilà qu'il est allé, à l'occasion, jusqu'à renouveler sa « manière »!

C'est à dessein que j'épingle entre guillemets ce mot, car il est de ceux qui déplaisent à Jean-Louis Bouquet. Ce dernier a toujours refusé en effet d'être enfermé dans un cadre, d'être « catalogué ». Il n'a pas caché son regret de se voir, après son premier livre, résolument et définitivement classé comme conteur *noir*. Pour avoir versé elle-même dans cette généralisation, notre revue lui doit bien, par mon truchement, une amende honorable.

Donc il semble que Bouquet, en nous présentant cette fois cinq histoires plus variées de ton et d'esprit que ses quatre histoires de démons sous le signe de la lettre A, ait voulu échapper aux définitions toutes faites et manifester une tendance à l'éclectisme méconnue chez lui. Le résultat est qu'à l'unité de ton il a substitué la notion plus précieuse d'équilibre. Son nouveau recueil constitue un ensemble parfaitement dosé, où les extrêmes se contrebalancent. Pour parler couleurs, nous avons là à la fois, si l'on veut, du « noir » (« *Caacrinolaas* »), du « violet » (« *Les filles de la Nuit* »), du « bleu » (« *La fontaine de Joyeuse* »), du « rose » (« *La figure d'argile* ») et du « rouge » (« *Les*

pénitentes de la Merci »). Les deux premiers récits ont été publiés en avant-première ici même et sont de l'excellent Bouquet, disons, « traditionnel »; les deux suivants sont de curieuses et attachantes histoires en marge de la « tradition » en question; le dernier cité, enfin, qui est la clé de voûte du recueil, est à mon avis *le plus beau* de Bouquet à ce jour et très probablement un tournant capital dans son œuvre (il est de fait le plus récent chronologiquement).

J'ai eu grand plaisir à relire « *Les filles de la Nuit* ». J'ai un faible pour ce ballet de l'amour et de la mort, cette pantomime cruelle où Pierrot et Colombine sont pris au piège par un Polichinelle démoniaque et un vieil Arlequin macabre. La terreur s'y enrobe de reflets nacrés; la mort est comme voilée de tulle et de gaze, fardée aux couleurs de l'arc-en-ciel et costumée en atours cérémonieux. Et à la fin du bal les masques tombent et les danseurs se disloquent, le menuet se dénature sardoniquement comme les airs de valses dans celle de Ravel, et l'ombre hideuse du Maître de cérémonies plane sur les lieux...

« *Caacrinolaas* », conte fantastique de « suspense », est sans doute plus extérieur, moins insidieux dans son action sur l'esprit du lecteur. La grande qualité de cette obsédante histoire mi-baroque mi-monstrueuse, c'est son pouvoir de choc, qui ne s'atténue pas à la seconde lecture. Je crois difficile de concevoir de péripéties mieux amenées ni plus saisissantes que les deux interventions du chien, qui éclatent dans le récit comme la foudre dans un ciel d'orage en attente. Il y a là un art de l'effet « de choc » qui gagne une efficacité extraordinaire à l'emploi du raccourci et de l'ellipse (à aucun moment Caacrinolaas ne nous est *montré* objectivement : son apparition sur le balcon est vue par les yeux de l'héroïne et, la deuxième fois, on entend seulement son horrible aboiement). Ce démon canin invisible ou incarné sous un masque grotesque restera peut-être un des plus inquiétants de tous ceux conçus par Bouquet.

J'en viens maintenant aux inédits.

« *La fontaine de Joyeuse* » est un attrayant conte un peu mineur, mais qui a tout pour plaire. Le thème est ingénieux et fascinant : il s'agit d'une jeune fille qui fait du dédoublement de la personnalité et se met, au cours de ses crises, à se substituer mentalement à une de ses lointaines aïeules; en fait, elle est réellement *possédée* alors par l'esprit de cette aïeule, et ses agissements inexplicables aboutissent à mettre au jour un drame secret et particulièrement insolite, joué dans le passé et prolongé dans le présent. La base de ce drame est la tradition crypto-historique de la bizarre profanation des cœurs des rois de France — source déjà employée autrefois par Ewers dans « *Les cœurs des rois* », un des contes de son fameux recueil « *Dans l'épouvante* » (comme Bouquet, d'ailleurs, le rappelle). Mais il n'y a rien de commun entre la macabre histoire d'Ewers et celle de Bouquet, qui vaut avant tout par son pittoresque (1), son atmosphère de mystère, son caractère intriguant et captivant qui ressemble à celui d'un bon roman policier. Il n'y a pas là les résonances et la profondeur de ses plus grandes nouvelles, mais il s'est comme plu à écrire quelque chose dont l'intérêt soit essentiellement externe, dans un ton plus léger et détaché que d'ordinaire. Le résultat est ce récit fort « public » (on en tirerait matière à un film) et qui pourrait servir d'introduction à son œuvre. On y trouve de bien jolis passages, par exemple tous ceux qui décrivent le comportement de la singulière et belle jeune fille dans son état second : participant à des péripéties et se déplaçant dans un décor visibles pour elle seule, comme ces hypnotisés qui jouent un rôle compliqué dans le vide.

On a donc déjà là un Bouquet inhabituel. Plus grande surprise encore avec « *La figure d'argile* », qui tient à la fois de la fable des Mille et Une Nuits et de l'apologue moraliste. Pour la première fois, Bouquet nous y présente un démon dépouillé de l'aura maléfique, de la « vibration » horrible qui caractérisaient Alastor, Alouqa et leurs congénères. Démon sardonique et raisonneur, plaisamment dénommé

(1) On y retrouve ce cadre de vieux quartiers de Paris — le Temple, le Marais — pour lesquels il a une prédilection.

le Lilou, et dont les fonctions ne vont pas sans rappeler celles du génie d'Aladin. Quant au « romantisme » de l'auteur, il fait place ici, au moins dans la première partie de la nouvelle, à un rationalisme pince-sans-rire : le souvenir d'Anatole France venant relayer celui d'Hoffmann ou de Barbey d'Aurevilly! Le plus troublant est que le sujet se serait admirablement prêté à un récit « ténébreux » dans la tradition Bouquet! Le héros aurait pu être le pendant de Jean-Marie dans « *Le piège aux âmes* » : comme lui il pouvait, prisonnier de sa tentation, toucher le fond d'un abîme et voir le démon face à face. Cette figure d'argile dont il est le possesseur, c'est une statuette magique qu'il suffit de recouvrir d'une pièce de vêtement féminin pour *disposer* à volonté de sa détentrice... ou plus exactement de sa réplique parfaite et privée d'âme comme un golem. Les nuits du héros sont hantées par de séduisants mannequins de chair, images de vivantes ou de mortes, dociles aux moindres caprices — et en chacune de ces pseudo-femmes c'est toujours le Lilou qu'il étreint, le génie de la figure d'argile! Mais l'attente donc est trompée : le héros ne joue pas avec un feu dangereux, il ne court pas à sa perte — au contraire, par un étrange retournement de situation, l'objet démoniaque devient l'instrument sinon de son bonheur, du moins de son sauvetage, et le récit se clôt sur ce qu'il faut bien appeler une « *happy end* », d'un point de vue moraliste tout au moins. Bouquet montre là des préoccupations spiritualistes déjà présentes en filigrane aussi bien dans « *Le visage de feu* » ou « *Le miroir enchanté* » que dans « *Le piège aux âmes* », mais cette fois il les formule plus nettement. Il n'a pas craint en cette occasion de prendre le contre-pied de la mode en écrivant un conte fantastique moral (le fantastique, de nos jours, se veut pessimiste). Cette originalité fait le prix de cette curieuse histoire.

Enfin, j'ai gardé pour la bonne bouche le récit-vedette du recueil : « *Les pénitentes de la Merci* », qui est réellement une très grande chose. J'ai parlé de tournant dans l'œuvre de l'auteur; en effet, il semble qu'on ait ici l'amorce d'un nouveau Bouquet, « décanté », « sublimé », sacrifiant la mise en scène et les accessoires au profit d'une profondeur tout interne, remplaçant le romantisme du cadre et de l'action par un romantisme qu'on appellerait « transcendental » si le mot n'avait une réputation si creuse. Dire que voici la meilleure de ses œuvres est peu : c'est une œuvre qui vous impressionne jusqu'au malaise, qui vous poursuit après coup et creuse en vous des racines pour mieux continuer à vous obséder. Une œuvre flamboyante et sombre, qui brûle quand on y touche, qui inquiète comme quelque chose d'un peu trop hors nature pour ce monde. On ne peut même pas dire qu'elle vous séduise ; elle est au-delà de la séduction ; elle ne cherche pas à plaire ; elle subjugue. C'est un projecteur braqué en plein visage et on est pris entre quatre murs sans pouvoir fuir : alors on est bien forcé de subir l'éblouissement.

Le fantastique y est splendide, d'une beauté hallucinatoire aux feux de diamant noir. Pourtant ce fantastique même n'est qu'un prétexte. Prétexte à un *drame d'âmes*. Cette nouvelle orientation de son œuvre, Jean-Louis Bouquet l'a trop bien évoquée lui-même dans son frontispice pour que je ne lui emprunte pas une citation :

« *Les récits* » *que l'on dit fantastiques et desquels on n'attend souvent qu'un frisson, ne peuvent-ils être parfois une algèbre où se transposent des problèmes intérieurs si obscurs qu'ils ne se laissent pas aisément résoudre ni même poser dans les normes classiques ? Regardez auprès de vous tel être cher dont le mystère vous passionne et de qui vous ne saurez jamais tout : ah ! s'il vous était accordé de le suivre en ces mondes où les démons deviennent visibles — et où ils formeraient sous vos yeux l'équation !* »

C'est précisément là le point essentiel : pour la première fois Bouquet s'est passé ici du secours *extérieur* d'un démon. L'atroce et pitoyable héros de cette histoire n'a son démon qu'en lui-même — et celui-ci est encore plus effrayant qu'un Alastor! Le fantastique abandonne l'au-delà et revient au niveau de l'homme. L'homme forge ses propres démons... mais ceux-ci lui échappent; et le transfert des hantises même au-delà

de la mort est l'idée de base de la nouvelle. Ces démons intimes qu'un homme a projetés là où il a vécu, ces phantasmes dont son imagination a imprégné les lieux, restent matérialisés comme sur une plaque photographique et n'attendent qu'un canal pour s'extérioriser. La pensée a le *pouvoir* de créer les fantômes et de déclencher les forces mauvaises. L'enfer est en chacun de nous.

Ce thème grave, Jean-Louis Bouquet l'a traité au burin. Sa nouvelle est un spectacle d'ombres en style d'eau-forte. Il est convenu de dire des auteurs psychologiques qu'ils « sondent » l'âme humaine. On a l'impression que Bouquet, lui, la passe aux rayons X. Il y avait déjà eu dans certains de ses contes des allusions psychanalytiques; ici, c'est la psychanalyse qui sert à étayer l'histoire, mais son utilisation est si différente des naïfs poncifs en vigueur dans la littérature américaine qu'on croit découvrir une valeur neuve.

L'œuvre est sans concessions. Bouquet va jusqu'au bout de la peinture de ce cas psychologique — qui est une obsession sexuelle d'un genre particulier. Il vous découvre des plaies gangrenées et vous fait mettre le doigt dans l'infection. Les voies où il vous conduit sont scabreuses. Sa nouvelle est indissociable de son contenu érotique, introduit d'ailleurs avec un tact exemplaire. Mais cet érotisme tragique, qui s'épanouit dans de sinistres cauchemars, pourrait illustrer la thèse (sincère ou non) de Jean Paulhan dans la préface à l' « *Histoire d'O* » : « *l'impitoyable décence et l'action salutaire des livres dits érotiques* ». Ce n'est pas une histoire moralisatrice que « *Les pénitentes de la Merci* », mais c'est quand même le problème du mal qu'elle évoque, et de là découle sa portée « morale ».

Qu'on soit sensible ou non à celle-ci, en tout cas, le récit offre par ailleurs assez de richesses pour combler le lecteur. Et à lui seul il mérite — que dis-je, il nécessite! — l'acquisition de l'ouvrage. C'est un futur morceau d'anthologie — et son auteur, quelqu'un qui devient de plus en plus passionnant à suivre.

Alain DORÉMIEUX.

P.-S. — 1° Des amis, fervents de S. F., m'ont reproché d'avoir rangé le mois dernier « *Je suis une légende* » dans le fantastique. Ils m'exposent que c'est risquer d'en écarter injustement certains amateurs. J'aime trop Matheson pour chercher à le discréditer (???). Je précise donc, *à l'intention des lecteurs aux goûts compartimentés* (mais ne l'avais-je pas déjà fait sentir ?) que « *Je suis une légende* » joint la beauté d'un conte de terreur fantastique à la rigueur d'un bon roman de « science-fiction ». Autrement dit, scientifiques et ennemis du fantastique pur, lisez-le quand même... même si vous vous êtes fait une règle de ne jamais acheter les ouvrages que je signale.

2° « *Le pays où l'on n'arrive jamais* », d'André Dhôtel, a eu le prix Femina, tandis que des voix au Goncourt allaient à « *L'amour monstre* », de Louis Pauwels. Je parlerai le mois prochain de ces deux ouvrages. (A noter que « *L'homme nu* », d'Henri d'Amfreville, dont j'ai fait le compte rendu en novembre, a également obtenu des voix à l'Interallié.)

A. D.



CONTROVERSE A PROPOS D'UNE DÉMOLITION

entre *ALAIN DORÉMIEUX* et *THOMAS NARCEJAC*

Le dialogue Dorémieux-Narcejac, qui suit, intéresse directement les lecteurs de « Fiction », *puisque c'est en résumé toute la question de la nature et de la valeur de la S. F. qui s'y trouve posée. Il a pris forme en plusieurs étapes :*

1° *Une critique de Narcejac dans* «Combat», *à propos de* «L'homme démoli», *de Bester.*

2° *Une réponse de Dorémieux à un passage de cet article incriminant la S. F., réponse que nous avons communiquée à Narcejac en attendant de la publier.*

3° *Une justification de Narcejac, prélude à un dernier « échange de balles » se terminant sur un* « gentleman's agreement » *(la conclusion de Narcejac, extraite d'une lettre personnelle à Dorémieux, faisant une mise au point générale).*

1° Réponse à un article de « Combat ».

« *L'homme démoli* », de Bester, l'a été (démoli !) par Thomas Narcejac, dans sa critique des romans policiers de « *Combat* » (numéro du 22 septembre). Toute opinion est légitime. Aussi ne vais-je pas me livrer à une « contre-critique », pour défendre un ouvrage qui se défend d'ailleurs fort bien tout seul. (Encore qu'il soit tentant de faire des conjectures sur la *façon* dont Narcejac l'a lu; il écrit par exemple froidement qu'on y trouve « de l'espionnage », alors qu'on pourrait se creuser la tête en vain afin d'en découvrir seulement l'ombre... Mais ceci est une autre histoire.) Ce qui mérite par contre un commentaire, c'est le jugement de valeur que Narcejac profite de l'occasion pour appliquer à la « science-fiction » tout entière.

Je cite : « *Cette caricature de philosophie, avec son spiritualisme puéril, sa psychologie outrecuidante, sa sociologie primaire et sa morale niaisement optimiste, représente pourtant d'une manière exemplaire la philosophie implicitement contenu dans la plupart des romans de « science-fiction ». Cette pédante sottise n'est pas le moindre danger d'une littérature sur laquelle se jettent les adolescents qui se veulent* « up to date ».

Voilà qui est significatif ! Nous n'en sommes plus au moment où Narcejac classait la S. F. parmi les « *tentatives les plus excitantes de notre temps* » (1), mais il est permis à tout le monde de changer de casaque. Ce qui est plus déconcertant, c'est la définition de ladite S. F. telle qu'elle est à ses yeux désormais.

Ainsi donc le but premier de « *la plupart* » des romans de S. F. serait de philosopher (dans le vide) ? Je croyais, pour ma part, qu'il y avait *incidemment* une « science-fiction » philosophique, comme il y a un « *space-opera* », une « science-fiction » réaliste ou une « science-fiction » sociologique : autant d'aspects divers d'un même genre littéraire. Il y a des auteurs de S. F. qui philosophent et d'autres qui ne philosophent pas, un point c'est tout. Il y en a aussi de bons et de mauvais. Ce ne sont pas forcément les mêmes; on peut écrire de l'excellente S. F. sans un atome (même « implicite ») de préoccupations philosophiques : voir nombre de livres d'Edmond Hamilton, Fredric Brown, Robert Heinlein, Isaac Asimov, pour ne citer que les meilleurs auteurs.

On écrit donc aussi, à l'occasion, de la S. F. plus ou moins philosophique. Est-ce à dire que cette philosophie soit forcément une caricature ? Narcejac borne-t-il ses lectures à Jimmy Guieu, pour généraliser avec cette ardeur ? Il semble plutôt qu'il se laisse aller à cette dangereuse déformation profession-

(1) Voir « *Fiction* » n° 12 : A travers la presse.

nelle qui pousse, par exemple, certains « scientifiques » à bannir tout livre de S. F. où n'interviennent pas l'hyper-espace de Riemann, la relativité d'Einstein ou la théorie des quanta (même si cela équivaut à éliminer un Bradbury). Narcejac, quant à lui, est « dans le civil » philosophe...

Passons aux détails :

1° On est spiritualiste ou on ne l'est pas, mais il n'y a toujours qu'une seule façon de l'être, même si les formules changent. Je ne vois donc pas bien comment un spiritualisme peut être ou non « puéril », sinon dans le sens de l'Evangile : « *la foi de ces enfants...* » Dans ce cas, tout spiritualisme est puéril, si la croyance en une puissance supérieure bénéfique implique une part de candeur naïve. Que Narcejac relise ou lise C. S. Lewis (« *Le silence de la Terre* », « *Perelandra* », « *That hideous strength* »). Si c'est puéril, dans ce cas « *Le grand secret* » (1), de Boileau et... Narcejac, l'est tout autant ! Mais je considère « *Le grand secret* » comme une très belle nouvelle — et « *Le silence de la Terre* » comme un très beau roman... Qu'en pense le coauteur de la première? (2)

2° « Psychologie outrecuidante » me laisse perplexe. Je comprends mal ce qu'a voulu dire Narcejac et crains qu'il n'ait cédé au pouvoir d'une épithète toute faite. En quoi une psychologie romanesque en général — et celle des romans de S. F. en particulier — peut-elle être « outrecuidante », c'est ce que je me demande avec inquiétude. Nous jouons encore sur les mots : prétendre sonder des personnages imaginaires en les « expliquant » est, à ce compte-là, *toujours* outrecuidant. Proust est outrecuidant ! Je conçois encore que le mot puisse s'appliquer à la « psychologie » (qui mérite bien des guillemets) décrite dans « *L'homme démoli* », bien que ce ne soit pas mon point de vue ! Mais enfin, le roman de Bester, sous l'angle de la psychologie, est un cas-limite ! (3) C'est sans doute parce que la S. F. tente parfois (*parfois* seulement !) d'imaginer des psychologies d'humains dépassant l'humain ou d'êtres extra-terrestres, que Narcejac emploie ce terme. C'est évidemment plus ambitieux que d'étudier le comportement d'un simple mortel, comme les romans « normaux ». En tout cas, le résultat est quelquefois raté, quelquefois fascinant : il ne me semble jamais présomptueux.

3° « Sociologie primaire » est une accusation encore plus injuste, car c'est précisément dans le domaine sociologique que la S. F. s'est souvent le plus révélée pleine de richesses. Ceci est normal, puisque la sociologie a toujours été le prétexte favori de toute littérature d'anticipation. La peinture des sociétés futures en S. F. donne lieu à des satires, des tableaux de mœurs, des plaidoyers politiques, des thèses sociales, des vues philosophiques, etc., autant d'éléments-choc dont la principale caractéristique est d'engendrer difficilement des développements primaires ! La S. F., en tant qu'utopie moderne, peut se permettre d'être le véhicule de toutes les notions anticonformistes, subversives, cinglantes ou brûlantes — et, de toute façon, excitantes pour l'intellect. Elle peut être une forme du « pourquoi ? » que se pose l'humanité assise sur une poudrière. Elle peut donner à réfléchir, édifier les esprits ou dénoncer les tares. Et ceci pour qu'on vienne qualifier cet aspect de « primaire » ?

4° Le dernier reproche est le plus curieux : « morale niaisement optimiste ». Passons sur « niaisement », qui est encore une de ces épithètes faciles que j'évoquais plus haut. Mais... *optimiste*. Je m'interdis personnellement de trancher la question, car à mon sens aucun débat n'est plus stérile, mais j'ai trouvé plaisante cette qualification, alors que les plus farouches contempteurs de la S. F. (nos amis des « *Lettres Françaises* » et d'ailleurs) vocifèrent en criant... au pessimisme généralisé, à la noirceur morbide, au bellicisme, à

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 4.

(2) En fait, ce qui est trop souvent puéril, c'est exactement le contraire du spiritualisme : le démoniaque, le monstrueux, etc. Et c'est tout l'art de Lovecraft, par exemple, de nous dissimuler cette naïveté de sa métaphysique *non* spiritualiste.

(3) Et d'ailleurs, Narcejac précise que ses réserves « ne le concernent pas spécialement » !

l'excitation au massacre et que sais-je encore ? Comme quoi, on le constate une fois de plus, chacun ne trouve en une chose que ce qu'il entend y trouver... et personne n'a raison! La S. F. n'est pas plus optimiste que pessimiste. D'ailleurs sa formule même, le plus souvent, interdit de la lier à une éthique. Une sociologie imaginaire n'est pas « noire » parce qu'elle verse dans un réalisme lucide. Inversement, le « *space-opera* » n'est pas « optimiste » parce qu'il montre la victoire finale des bons sur les méchants : il obéit simplement aux lois du récit d'aventures.

5° Pour ce qui est de la « pédante sottise » assenée par Narcejac en finale, je hausse les sourcils. J'ai lu des romans de S. F. fort sots, mais ce n'étaient jamais ceux qui sont « pédants ». Ainsi « *L'homme démoli* », d'un certain point de vue, est peut-être pédant; il est en tout cas prodigieusement intelligent. Le roman de S. F. le plus « pédant » que je connaisse est « *Le monde des Ā* », de Van Vogt : d'où vient que, dans cet amas d'idées pas très bien digérées et assez mal déglutiés, je trouve plus de lumières que dans un livre de Bergson ?

6° Pour finir, il paraît que ce sont avant tout les adolescents qui « se jettent » sur la « science-fiction ». Décidément, tout se passe comme si Narcejac ne lisait en tout et pour tout que les romans de S. F. du « Fleuve Noir ». Je ne nie pas que l'âge moyen des lecteurs de cette dynamique maison ne tende tangentiellement vers celui de la prépuberté, mais enfin, la « science-fiction », la vraie, c'est peut-être autre chose — et les adolescents qui la lisent, *celle-là,* ce n'est pas pour se vouloir « *up to date* »... J'en juge par les lettres de *jeunes* lecteurs de « *Fiction* » que j'ai eu souvent l'occasion de lire. Le croirez-vous, cher Thomas Narcejac ?

A. D.

2° Réponse à Alain Dorémieux.

J'aime la fougue d'A. Dorémieux. Si l'on n'est pas un fanatique à son âge, on ne sera qu'une vieille barbe à 40 ans ! Mais il vaut mieux ne pas discuter trop sérieusement avec les fanatiques.

Cependant, mon cher Dorémieux, si l'indignation ne vous avait brouillé la vue, vous auriez pu constater que je place très haut les grands auteurs de S. F. et notamment Bradbury. Seulement, il y a deux sortes de S. F. : celle qui utilise à des fins littéraires la physique, la sociologie et la philosophie, et celle qui s'appuie sur une pseudo-science ou une pseudo-philosophie pour donner à des rêveries fumeuses une apparence de vérité. La première est faite de fantaisie : elle use de la science comme un peintre moderne use des objets, c'est-à-dire que la réalité est entièrement mise au service de la poésie. La seconde est faite de crédulité (hélas!). On part d'une certaine vision du monde — qu'on tient pour scientifiquement vraie — et on anticipe, on passe à la limite. Dans le premier cas, peu importe la valeur de la science ou de la philosophie qu'on utilise. Mais, dans le deuxième cas, il en va tout autrement. Prenons un exemple dans la littérature policière : les brillantes arabesques logiques d'un Chesterton se suffisent à elles-mêmes, tandis que la science un peu courte de Stevenson rend illisible, à l'heure actuelle, son « *Docteur Jekyll* ».

Or, ce n'est point ma faute si Bester — avec tout le talent qu'on voudra — part de données contradictoires. Cette personnalité humaine contenue dans les cellules nerveuses, c'est de l'enfantillage ! Ce psychisme à la manière d'Allan Kardec, c'est de la plaisanterie! Bester fait de la « science-fiction » d'avant-garde avec les rebuts les plus suspects d'une philosophie vieille d'un bon siècle et demi. Que cette philosophie retapée vaille que vaille et peinturlurée aux couleurs de la psychanalyse soit encore capable de faire illusion, vous m'obligez à l'admettre. Mais il n'en demeure pas moins que Bester « date » terriblement, en comparaison d'un Bradbury et de quelques autres. C'est là, mon cher Dorémieux, ce que j'ai voulu dire. Et si je proteste, c'est uniquement au nom de la *littérature* de S. F. que j'adore.

Laissons de côté l' « analyse des détails », puisque vous n'abordez pas

l'examen de l'essentiel, mais, croyez-moi, mon cher ami, ne mettez pas Van Vogt au-dessus de Bergson. Il y a, dans « *Matière et Mémoire* », d'excellentes choses dont les amateurs de S. F. pourraient tirer profit... notamment une réfutation (par anticipation, si j'ose dire) des postulats de Bester qui me dispense d'insister.

T. N.

3° Post-scriptum.

Je pensais bien faire réagir Narcejac avec mon coup de patte à l'adresse de Bergson. A part cela, je vois bien qu'il aime Bradbury — mais *seulement* lui, dirait-on (avec « quelques autres » qu'il laisse dans le vague). Or, saluer le seul Bradbury est un argument typique pour décrier par la même occasion la S. F. *tout entière* (« Bradbury est un grand écrivain »..., sous-entendu : dans la mesure précisément où il fait de la « fausse » S. F., où il vaut mieux que le genre où on « prétend » l'enfermer). Et la S. F., c'est certes Bradbury, mais c'est *aussi* Hamilton et Leinster avec leur « pseudo-science », Van Vogt et Sturgeon avec leur « pseudo-philosophie », Asimov et Brown avec leurs « rêveries fumeuses »... Mais pour apprécier en bloc tous ces auteurs, il faut *aimer* la S. F. Et apprécier uniquement une certaine S. F. *littéraire,* en dédaignant le reste, c'est *ne pas aimer* la S. F., quoi qu'on en dise.

Narcejac, d'ailleurs, ne peut pas aimer la S. F., puisqu'il n'en admet pas les données. Il réclame l'alibi de la logique scientifique pour un genre dont le droit essentiel est de ne participer, si tel est le bon plaisir de l'auteur, que de l'*imagination* pure. Quand reconnaîtra-t-on que la S. F. est une forme de fantastique et, comme telle, *libre* du choix de ses postulats ? J'ai dit le mois dernier dans « *Mystère-Magazine* », que le postulat de Bester, tout arbitraire qu'il soit, ne me gênait en rien pour apprécier son roman. De même j'aime beaucoup le « *Docteur Jekyll* » de Stevenson, sans mêler à cela des soucis « scientifiques ». Mais je vois que de tels soucis suffisent à Narcejac pour déclarer ce livre « *illisible* ». Pourquoi donc vouloir à tout prix juger une œuvre littéraire (se suffisant en tant que chose littéraire) au nom de critères rationalistes ? A plus forte raison si cette œuvre est fantastique. N'est-ce pas une autre sorte de fanatisme ?

A. D.

4° Conclusion.

Il ne s'agit pas de savoir qui a raison, ce qui est un jeu stérile, mais de mieux comprendre la nature ambiguë de la S. F. Quand la S. F. fait œuvre de *pure* imagination, alors je l'aime, car elle métamorphose ses matériaux (science, philo, etc.). Quand elle brode *à partir* de thèmes scientifiques ou philosophiques, alors je me méfie, parce que ces thèmes empruntent une partie de leur crédibilité à telle théorie scientifique, à telle explication philosophique, et il est donc sous-entendu que l'auteur prend à son compte cette théorie ou cette explication. Il y a vraiment *deux* S. F. ou, si vous préférez, deux degrés dans l'élaboration d'un roman de S. F. Or, le fantastique n'est libéré que si l'auteur a cessé d'adhérer lui-même à un système d'explication regardé comme privilégié. (C'est d'ailleurs pourquoi les marxistes rejettent la S. F.) Mais il est évident que Bester *prend au sérieux* une certaine conception de l'homme ! D'où son dogmatisme. Et c'est précisément ce dogmatisme, cette lourdeur de pensée, qui me gênent ! Pas question, par conséquent, d'alibi de logique scientifique » ni de « critères rationalistes ». Ma critique n'est pas *a priori.* Elle essaye d'être aussi objective que possible.

T. N.



La huitième séance du

" MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB "

créé par "Mystère-Magazine", "Fiction" et l'Association Française des Amis du Cinéma pour les amateurs de films policiers ou mystérieux, aura lieu le

SAMEDI 14 JANVIER 1956 à 17 h. 15

au Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, PARIS-7e
(**Métro** : Duroc. — **Autobus** : 28, 39, 75, 82, 92.)



Cotisation *(donnant droit à la séance)* : **150 francs**

(10 % de réduction aux abonnés de " Mystère-Magazine " et de " Fiction " (sur présentation de leur dernière bande d'abonnement).

Cotisation réduite pour les membres du Club " Mystère-Fiction " et les étudiants sur présentation de leur carte. } **120 francs**



Maurice Renault, Directeur de « Mystère-Magazine » et de « Fiction », dirigera le débat qui suivra la projection du film :

LA FÉLINE

(THE CAT PEOPLE)

de Jacques TOURNEUR avec Simone SIMON et Jack HOLT
(R. K. O.)

Un étonnant film fantastique et de terreur qui n'a jamais été projeté en circuit d'exploitation à la date de ce jour et dont notre critique F. Hoda a souvent signalé l'intérêt.

EN QUATRIÈME VITESSE VERS LE NÉANT !

par F. HODA

On pourra s'étonner de me voir parler ici du nouveau film de Robert Aldrich : « *En quatrième vitesse* » (Kiss me deadly). Sans invoquer un léger élément de fantastique (la recherche et les radiations destructrices d'une mystérieuse machine infernale atomique), je m'appuierai seulement sur la portée du sujet : Aldrich rejoint une des préoccupations de beaucoup d'auteurs de S. F. (la catastrophe atomique) tout comme Arch Oboler, dont je dirai plus loin quelques mots à propos de ses « *Cinq survivants* » (*Five*). Mais alors qu'Aldrich conte les événements conduisant à la catastrophe, Oboler se concentre sur ce qui suit la guerre atomique.

***

« *En quatrième vitesse* », dont le scénario s'inspire d'un roman de Mickey Spillane, est le meilleur film que j'aie vu en 1955, un de ces films qui vous redonnent de l'espoir dans un cinéma que les bavardages métaphysiques ou néo-réalistes tendent à étouffer.

Une fois de plus il est prouvé que n'importe quel sujet peut servir de véhicule aux idées « graves » et qu'on peut faire « penser » le spectateur sans l'ennuyer. « Le sérieux réel d'une œuvre n'est pas nécessairement proportionnel au sérieux du sujet traité, » écrivait récemment André Bazin. « Ce qui compte, ce n'est pas tant les sujets et leurs développements explicites que la mise en cause des valeurs morales ou sociales impliquées, même indirectement, dans leur traitement. » Aldrich nous dit des tas de choses tout en nous tenant en haleine sur une intrigue habilement construite. C'est un véritable tour de force d'avoir élevé un roman de Mickey Spillane à la hauteur du conte philosophique. On savait déjà que le genre policier n'était pas toujours un spectacle d'évasion et qu'il servait souvent de miroir pour refléter le monde contemporain. Ici il devient le moyen de « supposer » l'avenir !

« *En quatrième vitesse* » ! Jamais titre n'a été mieux choisi pour la version sous-titrée. Oui, en quatrième vitesse vers l'hécatombe atomique, vers le néant. Car, ne nous y trompons pas, tout ce joli monde : filles alléchantes, truands, policiers publics ou privés, savants, voleurs, etc., recherchant la mystérieuse *chose* n'est rien de moins que la représentation des Etats contemporains dans la course vers la guerre atomique. S'épiant mutuellement, s'espionnant, se battant, se tuant sans pitié pour la possession du secret, les personnages du film finissent par provoquer la catastrophe par leur ignorance ou plutôt l'ignorance dans laquelle beaucoup d'entre eux sont sciemment tenus ! On peut difficilement prendre le sauvetage final pour autre chose qu'une concession commerciale (d'ailleurs Aldrich laisse planer le doute).

Tout ceci conté dans un style éblouissant et avec une verve étourdissante. Nous savions déjà, pour avoir vu « *Bronco Apache* » et « *Vera Cruz* », qu'Aldrich était un grand réalisateur. Il se surpasse ici ! Pas de héros : tous les protagonistes, sauf peut-être Velda (la belle Maxine Cooper), l'amie du détective privé Mike Hammer (Ralph Meeker) et quelques personnages secondaires comme le garagiste, le barman noir, etc, sont antipathiques. On suit pourtant leurs aventures comme celles de nos héros préférés.

On subit le film, littéralement, sans pouvoir s'en distraire une seconde. Dès le début, des coups de poing nous sont assenés : la fille, affolée, nue sous un imperméable, fait de l'auto-stop, la nuit, sur la grand-route. Une fois qu'elle a trouvé une voiture, le générique commence à se dérouler...

mais à l'envers. Aldrich semble vouloir dire par là à son public : « Vous allez voir un policier, mais il y a autre chose ! » Et le générique continue, accompagné du halètement et des sanglots de la fille... Je défie un spectateur de rester confortablement assis dans son fauteuil; s'il ne veut pas participer au sujet, il n'a qu'un seul moyen : s'en aller.

Le thème rappelle un peu celui du « *Faucon maltais* », où quatre personnes prêtes à tout pour entrer en possession de la statuette supposée couverte de pierreries s'entretuaient; la statuette découverte n'était que de plâtre ! Si un tel fond pouvait suffire avant guerre, il n'en va plus de même à l'ère de l'atome : l'illustration choisie par Aldrich est autrement plus effective! Il est véritablement le metteur en scène de l'âge atomique!

Les auteurs de films fantastiques et de « science-fiction » pure feraient bien de prendre modèle sur son « *Kiss me deadly* ».

A propos d'une séance du " Ciné-Club Mystère-Fiction "

CINQ SURVIVANTS... ET DEUX BELLIGÉRANTS

La chronique mensuelle de notre collaborateur F. Hoda était en partie consacrée au compte rendu de « Five » (*Cinq survivants*), *le film présenté à la séance de novembre du « Ciné-Club Mystère-Fiction ». Il nous a paru utile de compléter le point de vue unilatéral exprimé par notre critique en vous faisant entendre un autre son de cloche, celui d'Alain Dorémieux, qui assume aussi la chronique des films dans* « Mystère-Magazine »*... et dont nous savions qu'il n'était pas du tout du même avis ! La saveur de cette passe d'armes étant qu'elle oppose donc deux critiques « de la maison »! Mais les remous internes ne sont-ils pas la meilleure preuve de la vitalité d'une publication ?*

Le point de vue de F. Hoda.

On connaît depuis longtemps la méthode qui consiste à gonfler les ballons de baudruche à l'extrême limite afin d'essayer ensuite de les faire passer aux yeux du public pour des œuvres d'art, voire des chefs-d'œuvre. Certains « intellectuels » de la critique cinématographique ont malheureusement repris à leur compte ce procédé. Ils trouvent des éléments hautement métaphysiques dans tel navet ou louent les qualités cinématographiques inexistantes de tel autre. Il y a de quoi être dérouté ! Mais le public réagit sainement : l'autre mois, au « Ciné-Club Mystère-Fiction », de très rares applaudissements ont clos la projection de « *Five* », film ennuyeux et prétentieux, excellent exemple de l'anticinéma et de l'ignorance du langage de l'écran.

Ce qui m'a étonné, c'est que certains amis en aient pris la défense en louant la « pauvreté » des moyens employés dans la réalisation, ce qu'ils ont qualifié de « sobriété ». Ils reprenaient un argument de Truffaut : « *On songe avec effroi au ratage qu'eût été cette entreprise conçue et réalisée suivant les normes de la production américaine...* » (Les citations sont extraites d'un article paru sous le titre : « Terre, année zéro », dans les « *Cahiers du Cinéma* » de juillet 1953.) En fait, on ne « songe » qu'à une seule chose : aux possibilités immenses d'un sujet entièrement gâché. La prétention n'a d'égale que l'ineptie de la philosophie de l'auteur du scénario : Arch Oboler, également réalisateur et producteur de film. Les dissertations concernant la « pérennité » de la

nature « profonde et intime » de l'homme sur quoi on a jadis construit toutes les philosophies racistes me font dresser les cheveux sur la tête.

Voilà cinq rescapés de la guerre super-atomique : un guide de l'Empire State Building (possédant le B. A.), une veuve enceinte, un employé de banque atteint de folie légère, un portier noir de la même banque et un « nazi » escaladeur de montagnes. La catastrophe supposée n'a en rien ébranlé le fond moral et physique de ces cinq personnes qui se retrouvent pour commettre les mêmes erreurs et se comporter d'une façon tout à fait différente de celle de gens intelligents. Le nègre, aidé sans doute par son « instinct » d'esclave, devient une bonne à tout faire. La femme refuse de coucher avec le guide tant qu'elle n'est pas sûre de la mort de son mari. Le nazi cherche d'autres hommes pour devenir leur chef. Quant au héros-guide-bachelier ès art, il laisse immédiatement pousser sa barbe, se prononce pour un retour à la nature (nous n'avons pas oublié ceux qui prônaient le retour à la terre dans d'autres circonstances) et semble fort heureux de tout ce qui est arrivé. Un mot de sa part révèle l'atroce philosophie d'Oboler : « Le monde est détruit, tant mieux, il était pourri » (je cite à peu près). Les voilà lâchés les grands mots : et je te méprise, et je te hais, ô monde où je n'étais que guide de l'Empire State Building ! Allons donc ! Défendre ces niaiseries néo-racistes en les qualifiant de « profondes » et de « vraies » ? Libre à ceux qui veulent être pessimistes de développer leur point de vue. Mais ici il n'y a de pessimisme que pour justifier un racisme latent. Comme dans « *Le choc des mondes* », auquel ce film se rattache par l'esprit, les thèmes religieux recouvrent l'ensemble de façon fort simpliste : trois survivants disparaissent, et le guide barbu et la veuve qui a perdu son gosse, frappés du péché originel, vont travailler et peiner ensemble, à l'instar d'Adam et Eve, pour reconstituer une humanité nouvelle !

Voilà pour le scénario. Quant à la réalisation, elle brille par... son absence totale. Aucun métier. Ce n'est pas simplement du travail d'amateur, mais de très mauvais amateur. Arch Oboler, auteur radiophonique et scénariste, a planté sa caméra n'importe où pour filmer son sujet n'importe comment. Quelqu'un a parlé de film de télévision, disant qu'Oboler est plus metteur en scène de télévision que de cinéma. Allons donc ! La technique du spectacle de télévision est différente de ce que l'on peut voir dans « *Five* » (heureusement pour ceux qui possèdent des récepteurs). D'ailleurs Oboler n'a tâté de la mise en scène de télévision qu'après avoir réalisé trois ou quatre films de cinéma.

Ce que certains ont appelé sa « sobriété » n'est rien de moins que son absence de métier. Que diriez-vous d'un livre écrit en style télégraphique ou ignorant les lois grammaticales ? Seriez-vous enthousiastes pour des poèmes composés uniquement de rangées de bâtonnets ? Allons, messieurs, soyons sérieux : il y a une syntaxe cinématographique et un récit de l'écran qui n'en tient pas compte ne peut être que fort mauvais.

En un mot, il y avait là de bonnes intentions et un sujet d'or. Mais, comme on le sait, l'enfer est aussi pavé des meilleures intentions. Et quant au sujet, il a été gâché. Je suis sûr que Truffaut lui-même (défenseur du film à sa sortie) changerait d'avis en le revoyant.

Pour ce qui est du choix de ce film pour le « Ciné-Club Mystère-Fiction », je ne puis que m'en féliciter : il faut montrer dans un ciné-club, comme l'a fait justement remarquer Maurice Renault, les films qu'on ne peut voir ailleurs.

Le point de vue d'Alain Dorémieux.

Je m'étais déjà mis ce mois-ci une discussion publique sur les bras et je jugeais cela suffisant. Mais j'ai été tellement « scandalisé » par l'article de mon cher confrère Hoda qu'il me serait difficile de ne pas y ajouter mon grain de sel ! Tant pis si, après mon dialogue avec Narcejac, j'ai vraiment l'air d'y trouver plaisir !

« *Fiction* » est une revue bien agréable, puisqu'elle laisse à ses collaborateurs la plus entière liberté de

plume... même celle de faire de la contre-publicité pour le ciné-club qu'elle patronne ! Je ne me gênerai donc pas pour dire ce que je pense à propos du jugement de Hoda.

Tout d'abord, c'est très gentil de jeter des fleurs au public pour ses réactions saines, mais encore faudrait-il savoir de quelles réactions il s'agit. Je me trouvais également à la séance de projection de « *Cinq survivants* » et mes propres applaudissements ne m'ont pas obnubilé au point d'avoir des hallucinations auditives. C'est-à-dire que, s'il n'y avait eu que trois pelés et deux tondus pour se joindre à moi, j'aurais encore été capable de m'en rendre compte. En fait, la moitié au moins des spectateurs ont applaudi et Hoda le sait bien, tout comme Maurice Renault et tous ceux qui étaient présents. La proportion n'a rien de défavorable. On n'applaudit pas au cinéma aussi spontanément qu'au théâtre.

En outre, Hoda omet de dire une chose, c'est que le débat public qui a suivi n'a été en rien un « écrasement » du film, comme on pourrait le supposer à lire son compte rendu restrictif. Ce fut un débat tout à fait normal, le propre d'un débat (comme d'un ciné-club) n'étant pas de faire l'unanimité mais de donner matière à discussion. Partisans et adversaires discutèrent donc, et les premiers n'étaient pas en minorité. Chose notable, d'ailleurs, les adversaires qui intervinrent faisaient tous partie, à une ou deux exceptions près, du petit groupe des amis de Hoda lui-même. Les partisans, au contraire, se recrutaient au hasard un peu partout dans la salle. Ce sont certains de ces partisans qui ont ensuite éprouvé le désir de revenir plus longuement par écrit sur ce qu'ils pensaient du film. Des lettres ont été publiées dans le n° 5 de « *Cellules Grises* » et elles suffiraient à prouver que Hoda généralise gratuitement.

Cette mise au point faite, j'en viens au fond du sujet. Le lecteur a vu que cette attaque du film était essentiellement déterminée par des considérations *politiques*, c'est-à-dire extra-cinématographiques. Je me méfie toujours des gens qui jugent en fonction de critères étrangers à la question. Je me méfie à plus forte raison des gens très intelligents qui voient dans une œuvre, pour s'en indigner au nom de grands principes, des abominations que les personnes honnêtes sans arrière-pensée ne remarquent pas. Car ces gens-là obéissent à peu près forcément à un esprit de système, donc font abstraction de leur esprit critique.

Ce qui me gêne le plus, c'est que ces accusations stéréotypées de « racisme » ou de « nazisme » sont exactement celles dont se servent les marxistes (soit les fanatiques par excellence) et qu'ils ont suffisamment témoigné de l'absurdité de leur emploi. Je ne savais pas Hoda converti à ce genre de dialectique, lui qui avait distingué le peu de valeur des propos de Mme Brueil dans « *Les Lettres Françaises* » (voir sa critique dans le n° 23). Se rend-il compte de l'inconsistance de tels arguments, à l'avance vidés de leur sens par l'abus inconsidéré qui en a été fait ? Croit-il donner de la portée à son jugement en les utilisant à son tour à tort et à travers ?

Je ne sais jamais si je dois sourire ou m'inquiéter devant ce genre d'injures de répertoire. On se demande toujours si ceux qui les prononcent se prennent vraiment au sérieux. Admettons que oui : donc je m'inquiète. Je m'inquiète parce que sens critique signifie sens du discernement, c'est-à-dire faculté de ne pas prendre des lanternes pour des vessies.

Or, ici, ces grands mots ne signifient strictement rien. C'est une galéjade. Ce n'est pas parce que les deux ultimes survivants sont de race blanche que le film est raciste ! Ni parce que le héros prône le retour à la nature que c'est un fasciste! Soyons un peu sérieux. Je lirais cela dans un canard communiste, je m'esclafferais. Mais dans « *Fiction* » !...

La puissance d'extrapolation de Hoda n'a pas de bornes. Le personnage du nègre, il s'empresse de l'annexer à sa thèse. Bien sûr, il en rajoute (les « instincts d'esclave »). Il grossit pour déformer : je le mets au défi d'affirmer qu'on voit le nègre *travailler* davantage que le « guide barbu ». Tous deux mettent identiquement la main à la pâte, *en commun*, en hommes *égaux*, et leur joie *fraternelle* devant la floraison de leurs

premières semailles est un des beaux moments du film. J'oubliais : on voit le nègre faire la vaisselle. On juge d'ici le racisme profond de ce trait (la « bonne à tout faire » !). Pendant ce temps-là, le barbu, lui, scie, rabote et cloue. C'est évidemment un travail beaucoup plus relevé. Personnellement, je trouverais encore moins fatigant de faire la vaisselle.

Le nègre se fait tuer, en fin de compte. Pourquoi ? Parce que le « méchant » de l'histoire ne peut pas le souffrir et qu'il le descend. Le « méchant », voyez-vous, est un monsieur qui est antinègre. Comme c'est lui le personnage *antipathique*, peint par le scénario aux couleurs les plus noires et puni par la suite des événements, quelqu'un de candide dirait : « Mais alors, le film est au contraire *antiraciste*, puisqu'il nous décrit un raciste sous les traits d'un salaud. » Ce serait en effet logique, mais pas pour Hoda, qui se dispense même de préciser ce détail.

Hoda, en fait, imagine et tire des conclusions à la couleur de son esprit. Le voilà qui fait de ce « méchant » un « nazi ». Le motif ? Le personnage veut régenter ses petits camarades, tout simplement. Vous voyez la subtilité de l'argument : dictateur au petit pied = volonté de puissance = nietzschéisme et de là nazisme ! (Ne croyez même pas qu'il s'agisse d'un Allemand : on ne va pas chercher si loin.) Hoda oublie une seule chose : « *Five* » est avant tout un film *psychologique*. En tant que tel, il étudie le comportement logique d'êtres humains dans une situation donnée. Isolez cinq personnes ensemble et il y en aura toujours une qui voudra faire la loi. C'est tout. C'est humain. Et il n'y a pas à aller gonfler pour cela je ne sais quelles autres baudruches.

Mais il semble précisément que ce comportement lui-même ait déplu à Hoda. Je l'ai entendu détruire le film en prétextant son « pessimisme », un des thèmes étant le suivant : les humains survivants recommencent les mêmes errements.

Et alors ? Qu'est-ce que cela peut bien faire ? C'est le droit de l'auteur d'avoir son opinion sur l'humanité. Et je ne connais qu'une chose pire que le pessimisme, c'est l'optimisme béat. Et puis ce sont là des querelles vaines : on reproche *toujours* à une vision du monde soit son pessimisme, soit son optimisme — *l'un et l'autre !* Pessimisme ? On crie à la nocivité. Optimisme ? A la naïveté. Voyez plutôt : sans prendre garde aux contradictions, Hoda en vient à railler la conclusion du film (le départ vers une « humanité nouvelle »), conclusion qui est *précisément* optimiste dans le sens le plus traditionnel du mot !

Il se scandalise de l' « atroce philosophie d'Oboler ». Encore le même phénomène. Si quelqu'un traite la thèse « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes », les esprits avertis rigolent. Si c'est la thèse « Le monde est pourri », les mêmes esprits montent sur leurs grands chevaux. De quoi s'y perdre ! Au reste, cette dernière thèse est suffisamment courante depuis le début de l'ère atomique pour que cette réaction dans un cas particulier ne paraisse pas disproportionnée. Et faut-il rappeler aussi à Hoda que « *Five* » est un film contre la bombe atomique (1) ?

J'en reviens aux personnages. La virulence de Hoda lui fait écrire des choses savoureuses. Il nous dit que les héros se comportent d'une façon tout à fait différente de celle de gens intelligents. Et il cite comme exemple : « la femme refuse de coucher avec le guide tant qu'elle n'est pas sûre de la mort de son mari ». Par conséquent, cette femme qui aimait son mari, qui porte un enfant de lui, est idiote parce qu'elle refuse de tomber de but en blanc dans le lit d'un inconnu. J'en appelle à toutes les lectrices « épouses fidèles » ! Mais Hoda est peut-être misogyne...

Tout le monde ne lisant pas « *Cellules Grises* », je recopie maintenant quelques extraits de lettres de spectateurs (je n'y suis pour rien si elles semblent si parfaitement faites exprès pour répondre à Hoda) :

« *Le comportement des cinq survivants est tantôt logique et généreux,*

---

(1) Inutile d'ajouter qu'on laisse à Hoda la responsabilité de son interprétation psychologique du héros principal (« Je te hais, ô monde où je n'étais que guide de l'Empire State Building »). Si elle était exacte, le film aurait une tournure socialiste. Ceci en partant du « racisme ». Nous sommes en pleine confusion.

tantôt inattendu et méprisable... c'est-à-dire parfaitement humain. »

« *Je félicite l'auteur d'avoir résisté à la tentation de nous présenter des « surhommes » extrêmement intelligents et prêts à tous les sacrifices personnels. Je crois que la leçon du film est la suivante : quelle que soit l'ampleur d'un cataclysme, les réactions des hommes restent toujours les mêmes, sauf chez quelques rares sujets d'élite.* »

« *Cette œuvre dénote un effort méritoire pour envisager le problème du « cataclysme atomique » d'un point de vue humain, affranchi des impératifs de la propagande.* »

Donc tout le monde n'est pas sensible de la même façon au « pessimisme » et au « racisme » de « *Five* » ! Et son « atroce philosophie » a pu aussi être interprétée comme une « leçon ».

Je terminerai en disant que je ne trouve ce film ni excellent ni extrêmement bien fait. Mais l'admiration des chefs-d'œuvre est fatigante. Et je préfère un film « raté » de l'intérêt de « *Five* » à dix films dits « réussis » et ne faisant qu'exploiter les sentiers battus. Lors de sa sortie parisienne, « *Five* » a été programmé par le Cinéma d'Essai. Ceci donne la mesure de ses imperfections : celles d'un film qu'on ne saurait se permettre pour cela de qualifier de « navet ». Qu'il ait été jugé digne de figurer dans cette salle de répertoire devrait suffire à le classer.

Quoi qu'il en soit, qu'on appelle « sobriété » ou « pauvreté » sa technique d'amateur, je ne contredirai pas Hoda sur ce point précis. C'est même le seul point sur lequel je respecte sa critique. C'est aussi le seul qu'il aurait dû aborder pour sauvegarder l'indépendance de celle-ci.

Dernière réponse de F. Hoda.

Le titre de cette chronique est probablement dû à Maurice Renault car, pour ma part, je ne me considère pas comme un « belligérant ».

Je ne pouvais, en effet, souhaiter meilleure confirmation de mes thèses sur le film « *Five* » que la réponse-critique (?) de Dorémieux. Involontairement, sans doute, il démontre que ce film est raciste et mal fait. S'il préfère les films « ratés » aux films réussis, libre à lui. Dorémieux ne semble pas comprendre mes propos : nous ne parlons pas, me semble-t-il, le même langage. C'est pourquoi je mets le point final à cette discussion.



ENVOI DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

COURRIER DES LECTEURS

Science-fiction et politique.

M. Ragazzino, *à Limoges* (*Haute-Vienne*).

Je vous écris ces quelques lignes à propos de l'article « A armes courtoises », écrit par M. Charles Henneberg dans le n° 24 de « *Fiction* ».

Si la S. F. n'a pas de prétentions politiques, elle a une influence politique en ce qu'elle est souvent une critique plus ou moins indirecte de notre mode de vie actuel; elle est également un facteur de dépaysement et de lutte contre le conformisme des partis et autres « chapelles » intellectuelles. L'imagination est néfaste à toute dictature; soutenue et réglementée par la raison, elle constitue un outil critique et constructif efficace.

La S. F. est l'ennemie de tout système « parfait d'emblée », en ce qu'elle sous-entend la possibilité d'un progrès social et scientifique indéfini, hors du cadre de ces systèmes figés. Il est indéniable que certains auteurs de S. F. font preuve d'une compréhension assez rare de l'importance et des possibilités futures des sciences, voir à ce sujet « *Le monde des A* », de Van Vogt, et « *Les humanoïdes* », de Williamson, qui sont assez remarquables à ce sujet et où les auteurs font preuve d'une imagination et d'un non-conformisme qui manquent généralement aux hommes politiques.

***

Racisme, télépathie et mutation.

M. Pierre Faure, *à Alger*.

A propos de l'article de M. Villadier, ou plutôt de la réponse de M. Dorémieux à cet article (puisque je n'ai pas lu l'article de M. Villadier) parue dans votre n° 10, laissez-moi vous dire tout d'abord que je ne considère pas le régime soviétique comme supérieur ou inférieur à la démocratie, partant du principe que « le régime est bon si les hommes sont bons ». J'approuve cependant la réponse de « *Fiction* » à « *La Nouvelle Critique* » dans son but, mais pas tout à fait dans sa forme. Il est certain que M. Villadier pèche un peu par son idée fixe : la S. F. est mauvaise. Possible, mais elle est là et il est difficile de la nier. En outre, elle est très populaire et c'est au fond la masse qui constitue l'humanité. M. Villadier pèche aussi un peu par ignorance. Il est certain qu'il faut chercher longtemps pour trouver un roman d'anticipation qui vous satisfasse *pleinement*. Je n'ai trouvé jusqu'ici que ceux de Webbs, à mon avis jamais égalés; « *L'univers en folie* », de Brown; « *La faune de l'espace* », de Van Vogt; « *Le silence de la Terre* », de Lewis (bien qu'étant non-croyant); « *Chute libre* », de Crémieux, et, à des degrés moindres, les romans de Carsac, Sturgeon, Asimov, Fowler-Wright, Henneberg, etc. Il est certain, au contraire, que la lecture de « *Après le choc des Mondes* » pourrait décourager le lecteur le mieux disposé. Et c'est en cela que M. Villadier a un peu raison. Dans les mauvais romans d'anticipation, on trouve tout ce dont il parle : la fausse science, le racisme, la violence, la sexualité, les « exterminations » (« *La révolte des femmes* »).

Prenons pour exemples les romans de Heinlein, pourtant cotés. « *L'enfant de la Science* » nous fait, d'après M. Dorémieux (« *Fiction* » n° 10, p. 120). « la description d'un monde de Liberté et de Justice ». Eh bien, sincèrement, je ne voudrais pas y vivre. En effet, voici un monde où le costaud Nietzschéen est roi et où on enlève le droit d'avoir des enfants à des malheureux sous prétexte que leurs parents souffraient du foie ou de la rate. Si l'on fouillait dans la généalogie des ancêtres d'Einstein, il est probable qu'on trouverait un peu de tout : des beaux, des laids, des intelligents, des bornés, des malades de l'estomac ou des reins. Ce qui a fait, à mon avis, l'*homo sapiens,* n'est pas la lignée pure de Darwin, mais plutôt le mélange continuel d'espèces non assez différenciées par le milieu où elles vivaient pour ne pas se reproduire entre elles. A notre époque, ne voit-on pas l'Espagne imprégnée de sang arabe et romain, l'Afrique du Nord imprégnée de sang romain noir. La France accueille tous les ans des dizaines de milliers d'étrangers. L'Europe centrale et l'Allemagne ont été envahies plusieurs fois depuis, disons 3.000 ans, par des

Asiatiques (les Huns par exemple). Ne parlons pas des Amériques ! C'est l'absence de race *pure* et non point l'absence de race *supérieure* qui a fait que la théorie du racisme hitlérien est fausse. Mais revenons à notre sujet.

Autant je n'approuve la réponse de M. Dorémieux qu'avec quelques réserves, autant celle de M. Henneberg à Mme Sophie Brueil, publiée dans votre numéro de novembre, me satisfait pleinement. Peut-être dirai-je que, si « la S. F. n'a aucune prétention politique », elle peut cependant donner lieu à des discussions politiques passionnées.

Je suis d'accord pour dire que si l'homme a eu un commencement, il aura aussi une fin. Peut-être sera-t-il anéanti par un cataclysme comme dans « *La naissance des dieux* ». Peut-être sera-t-il supplanté, par des animaux mieux adaptés (les insectes par exemple). Mais gardons de l'espoir : l'homme est une race jeune, l'*homo sapiens* remonte à 100.000 ans peut-être 500.000, l'*homo* en général à 1.000.000, 10.000.000 d'années au maximum. Or les rats remontent au moins à 100.000.000 d'années. Et ils ne sont pas sur le déclin ! L'homme vivra encore longtemps, à moins qu'il ne se détruise lui-même. Mais, à mon avis, la Nature est encore plus forte que lui.

D'autre part, je suis absolument d'accord avec M. Bergier pour nier les soucoupes volantes et pour ne pas m'emballer sur ce qu'on appelle les « phénomènes supra-normaux ». Dans les deux cas, toutes les tentatives scientifiques de vérification ont abouti au non-fondé des témoignages. Et, n'en doutons pas, ces tentatives ont été très soigneusement entreprises par les Américains notamment.

Parlons plus particulièrement de la télépathie. Il m'est difficile d'y croire car, d'une part on est sûr que le cerveau de l'homme n'émet pas d'ondes électromagnétiques ou autres ondes connues pouvant transmettre la pensée, d'autre part on ne connaît pas l'organe (dans le cerveau ou ailleurs) qui soit susceptible d'une telle fonction. Et soyons juste : l'homme, contrairement aux autres animaux, n'est-il pas télépathe tout simplement grâce à la parole ? Ceci, remarquons-le, n'est qu'un état de fait actuel. On me répondra que l'homme *peut devenir* télépathe par mutation.

Ceci m'amène à parler de la théorie évolutionniste de la mutation. Personnellement, je ne crois pas à l'importance de ce phénomène. Cette théorie a été répandue après les fameuses expériences de Morgan sur la drosophile, à tel point que, jusqu'à ces dernières années, tous les naturalistes étaient mutationnistes. De là, dans les romans d'anticipation, l'apparition de « surhommes », par exemple dans les « *Elans* », de Van Vogt, ou « *Demain les chiens* », de Simak. Mais, depuis, il a fallu déchanter. On s'est aperçu que *toutes* les mutations connues jusqu'ici sont, soit *sans aucune importance* (rarement), soit *absolument nuisibles* à la conservation de l'espèce. Ceci, remarquons-le, ne prouve rien. Il se peut que, « dans le torrent des siècles », une mutation soit bénéfique.

Mais combien plus séduisante est la théorie de Lamarck, le premier et, à mon avis, le plus grand des évolutionnistes. Voici ce que dit M. Bertin dans son remarquable ouvrage « *La vie des animaux* », paru chez Larousse. D'après Lamarck, « l'être reçoit du milieu extérieur des *excitations* qui se traduisent en lui par des *sensations* et des *sentiments*. Il éprouve des *besoins* qu'il cherche à satisfaire. Pour cela il prend certaines *habitudes* qui ont pour effet de modifier la forme de ses organes » (2e volume, p. 486). L'homme s'est servi énormément de son cerveau et c'est pourquoi il s'est développé à ce point. Le macchairodus (tigre à dents de sabre) est un carnassier qui a tellement développé ses canines qu'elles ont fini par le gêner et qu'il s'est éteint.

Je terminerai cette lettre déjà trop longue en disant que si la Science et la Nature font des miracles, ils s'enchaînent dans un ordre si logique qu'on ne peut après coup les considérer comme tels.

***

Toujours à propos du livre de M. Denis Saurat !

M. Alexis KUNZ, *à Boufarik* (*Algérie*).

A la suite de la critique passionnée entre les lecteurs de « *Fiction* » et Jacques Bergier sur « *La religion des*

géants et la civilisation des insectes », livre du professeur Denis Saurat, je voudrais ajouter un mot. Après la critique défavorable de M. Bergier dans le n° 21, je n'avais pas acheté le livre. Mais après le n° 24, je me suis empressé de me le procurer.

A mon avis, ce livre est excellent au point de vue « science-fiction », car cette littérature n'est pas positive ou plutôt réaliste, mais d'imagination. Or (et c'est ce qui a entraîné la critique sévère de M. Bergier), le professeur Saurat a écrit le livre comme s'il s'agissait du résultat de travaux scientifiques sérieux. Au contraire, le livre aurait dû être traité comme une agréable « farce » d'imagination. Ce n'est donc point le fond du livre que M. Bergier a critiqué, mais la manière dont il est écrit. Et Mlle Baldensperger semble croire que c'est le contraire !

Vous oubliez, chère mademoiselle, que tout critique de « science-fiction » réfléchit à deux fois avant de critiquer le fond d'un livre, si celui-ci n'est pas trop banal et trop connu. Car, qu'est-ce qu'un roman de « science-fiction », sinon une hypothèse ou une invention (et toutes les hypothèses sont acceptables, sinon il n'y aurait plus de romans vraiment originaux) autour de laquelle l'auteur écrit une histoire. Et ce que l'on critique, c'est le style et la manière dont on présente le livre.

⁂

M. Janoir, *à Mâcon* (*Saône-et-Loire*).

M. Bergier : un homme bien curieux dont je viens de lire « *Parapsychologie et technique* » (Tour Saint-Jacques n° 1). A ce propos, dans son 2°, ne peut-on admettre que, tout comme Denis Saurat et quelques autres (Amadou sans doute ?), l'homme actuel revient d'une époque originelle de haute connaissance et tend à y retourner ? Pourquoi considérer le progrès dans ce sens unique ascendant ? Ne pourrait-on l'admettre avec certaines lois (mécanique ondulatoire, lois dites du continu-discontinu, sur lesquelles j'avoue manquer d'informations plus serrées).

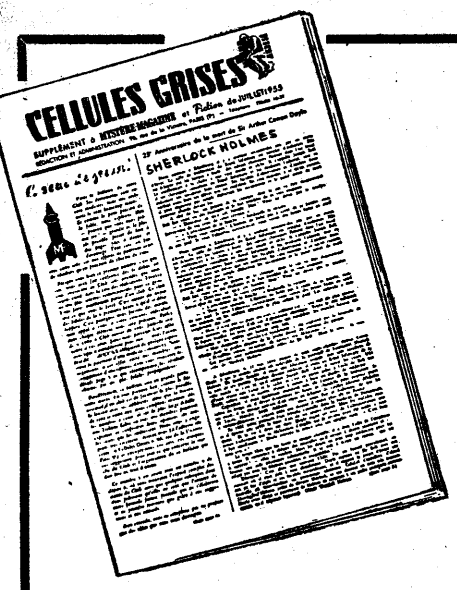
Que M. Bergier m'excuse, mais la comparaison de son état d'esprit avec celui de Marcel Boll, de désagréable « mémoire », m'est venu « souventes » fois à l'idée tout comme à celui de votre correspondant M. H... à X...

Je puis en tout cas affirmer une chose : c'est que Denis Saurat n'a jamais avancé ses textes de « *L'Atlantide et le règne des géants* » et de « *La religion des géants* » autrement que comme des théories, des hypothèses. Non seulement c'est précisé dans ces ouvrages, mais je tiens de lui une lettre de laquelle je puis extraire ceci (daté du 6 juillet 1954) : « *Il importe de remuer toutes ces idées et, qu'une théorie soit vraie ou fausse, elle fait toujours sortir d'autres faits : c'est là l'important.* »

Il y a longtemps que les faits historiques de la Science ont démontré la valeur de cette démarche, et la reprocher à Denis Saurat c'est bien couper court à tout esprit de recherche, esprit qui pourtant doit être celui de l'homme de Science.

Aussi bien M. Bergier reconnaît-il le rôle du rêve le plus pur dans la Science (la découverte de l'hexagone du benzène et l'invention du « prédictor » entre autres) (voir « *Parapsychologie et technique* » déjà cité).

Alors je ne comprends plus M. Bergier !...



CELLULES GRISES

SUPPLÉMENT à MYSTÈRE MAGAZINE et Fiction de JUILLET 1955

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 96, rue de la Victoire, PARIS (9e)

25e Anniversaire de la mort de Sir Arthur Conan Doyle

SHERLOCK HOLMES

LE NUMÉRO **6** DE

CELLULES GRISES

paraîtra dans le courant de Janvier.

Vous le recevrez vous aussi par le simple fait d'être membre du

CLUB MYSTÈRE-FICTION

●

Au sommaire de ce numéro :

- « **Charles Addams le terroriste** » par Jacques Sternberg : une étude extraordinaire sur le maître américain du dessin humoristique noir.
- Des contes de « **science-fiction** ».
- Des textes **insolites.**

et bien entendu, toutes les rubriques habituelles :

- La page des **jeux et problèmes,** la **Tribune libre,** le **Guide** des amateurs de romans policiers, la vie du **Ciné-Club,** etc.

●

Inscrivez-vous en remplissant le bulletin que vous trouverez en page suivante et en le retournant à M. le Secrétaire Général du Club « Mystère-Fiction », 96, rue de la Victoire, Paris-9e.

A DÉCOUPER SUIVANT LE POINTILLÉ

QUESTIONNAIRE AUX LECTEURS DE "FICTION"

Amis lecteurs,

Vous trouverez ci-dessous un questionnaire que nous vous serions très obligés de remplir et de nous retourner. Nous nous sommes efforcés de le présenter de façon à vous simplifier au maximum la petite tâche que nous vous demandons. Il vous suffit, en effet, pour y répondre, de donner un simple trait de plume dans les cases réservées à cet effet, ou d'y inscrire un chiffre. Vos réponses nous seront précieuses. Grâce à elles, nous nous efforcerons, dans les mois à venir, de vous présenter des numéros de « Fiction » qui répondent davantage encore à vos aspirations.

(Barrer les mentions inutiles.)

1. Aimez-vous, de façon générale, les couvertures de « Fiction » ? ....

OUI	NON

2. Préférez-vous les couvertures ornées :

— d'un dessin original (ex. : N° 24) ; -----------
— d'un montage à base de photos (ex. : N° 23) ; -----------
— d'un montage à base de gravures (ex. N° 20) ? -----------

(Indiquez par un chiffre de 1 à 3 dans l'ordre de préférence.)

3. Préféreriez-vous que l'illustration de la couverture soit de dimensions plus grandes (comme dans le présent numéro) ? ....

OUI	NON

4. Classez par ordre de préférence les trois numéros de l'année écoulée, dont les couvertures vous ont le mieux plu ......

5. Seriez-vous partisan d'illustrations à l'intérieur de la revue ? ......

OUI	NON

6. Souhaiteriez-vous voir plus de chroniques en fin de numéro, ou moins ? Ou la proportion actuelle vous satisfait-elle ?

PLUS	MOINS	PROP. ACT.

7. Seriez-vous partisan de la création d'une rubrique retraçant l'actualité du livre de S. F. à l'étranger (comptes rendus des ouvrages les plus marquants paraissant aux U. S. A. et en Angleterre, etc.) ? ....

OUI	NON

8. Appréciez-vous les introductions qui précèdent chacun de nos récits ?

OUI	NON

9. Seriez-vous partisan de la publication de longs récits (plus de 50 pages) « à suivre » sur deux ou trois numéros ? ....

OUI	NON

10. Aimeriez-vous plus d'histoires françaises, par rapport aux histoires traduites, ou moins ? Ou êtes-vous satisfait de la proportion actuelle ?

PLUS	MOINS	PROP. ACT.

11. Aimeriez-vous plus d'histoires fantastiques, par rapport aux histoires de « science-fiction » ?

PLUS	MOINS	PROP. ACT.

12. Plus d'histoires humoristiques, par rapport aux histoires sérieuses ?

PLUS	MOINS	PROP. ACT.

13. Parmi la liste suivante des auteurs dont **trois** histoires au moins ont paru dans « Fiction », quels sont les cinq que vous aimez le mieux ? (Attribuez-leur un chiffre de 1 à 5, dans l'ordre de préférence) :

...... Robert ABERNATHY.	...... Alain DOREMIEUX.	...... André PILJEAN.
...... Poul ANDERSON.	...... C.-M. KORNBLUTH.	...... Arthur PORGES.
...... Alfred BESTER.	...... J.-T. MACINTOSH.	...... Maurice RENARD.
...... Jean-Louis BOUQUET	...... William MORRISON.	...... Mack REYNOLDS.
...... Esther CARLSON.	...... H. NEARING.	...... Idris SEABRIGHT.
...... Alfred COPPEL.	...... Alan NELSON.	...... Jacques STERNBERG.

14. Indiquez par OUI ou NON si vous avez aimé ou n'avez pas aimé chacune des histoires suivantes, parues dans « Fiction » au cours de l'année 1955 :

Le conseiller technique (N° 15)	OUI	NON
Le Robinson de l'espace (N° 16)	OUI	NON
Exemplaire de presse (N° 17)	OUI	NON
Les parias (N° 17)	OUI	NON
Tu seras sorcier ! (N° 18)...................	OUI	NON
Le Psautier de Mayence (N° 18)	OUI	NON
Vertes pensées (N° 19)	OUI	NON
La chaîne et le collier (N° 19)	OUI	NON
Le labyrinthe de Lysenko (N° 19)	OUI	NON
Le fantôme à la fenêtre (N° 20)	OUI	NON
L'homme de la Lune (N° 20)	OUI	NON
La ceinture du robot (N° 21)	OUI	NON
Spectacle d'ombres (N° 22)	OUI	NON
Matériel humain (N° 22)	OUI	NON
Kalato (N° 22)	OUI	NON
Les Cloches Chantantes (N° 23)	OUI	NON
Pour mieux te manger, mon enfant ! (N° 23)....	OUI	NON
Transports de colère (N° 23)	OUI	NON
L'androïde assassin (N° 24)	OUI	NON
Les robots meurent aussi (N° 24)	OUI	NON
15-12-38 (N° 24)	OUI	NON

15. Achetez-vous toujours « Fiction » au même dépositaire ? .... | OUI | NON |

16. Avez-vous des remarques particulières ou des suggestions à nous faire ?

....

....

DATE : ....

NOM : .... *PRENOMS :* ....

PROFESSION (facultatif, mais utile pour statistiques) : ....

ADRESSE : ....

....

« FICTION » vous remercie de votre intérêt et de la peine que vous avez prise à remplir ce questionnaire, dont les indications nous serviront pour chercher à *vous plaire toujours davantage.*

A DÉCOUPER SUIVANT LE POINTILLÉ

Le numéro 27 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Février

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

L'ARAIGNÉE D'EAU

par MARCEL BÉALU

Un étrange conte fantastique à fleur de peau et à saveur de rêve, par un maître moderne.

LES MYRMIDONS

par RAYMOND E. BANKS

La plus incroyable race d'hommes artificiels.

FUNÉRAILLES

par RICHARD MATHESON

Après **« Journal d'un monstre »**, un extraordinaire morceau d'humour noir où Matheson prend le contre-pied de son fameux roman **« Je suis une légende ».**

LE CATACLYSME

par J. H. ROSNY aîné

Commémoration du centenaire d'un grand précurseur de la « science-fiction ».

Le numéro : ***100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1956. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois.......	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Le numéro 2 est épuisé.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

		France et U.F.	Étranger
Pour les nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**93** fr.
		3 rel. **95** fr.	**117** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C.C.P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.